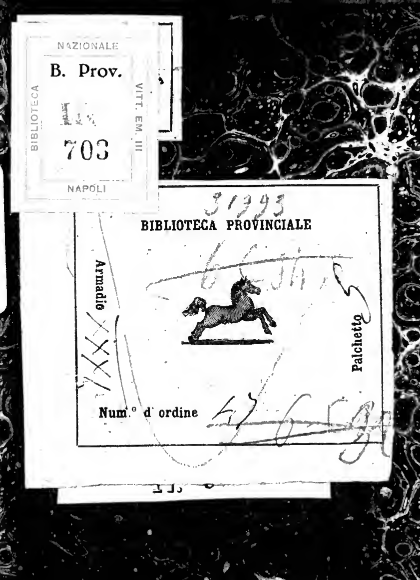
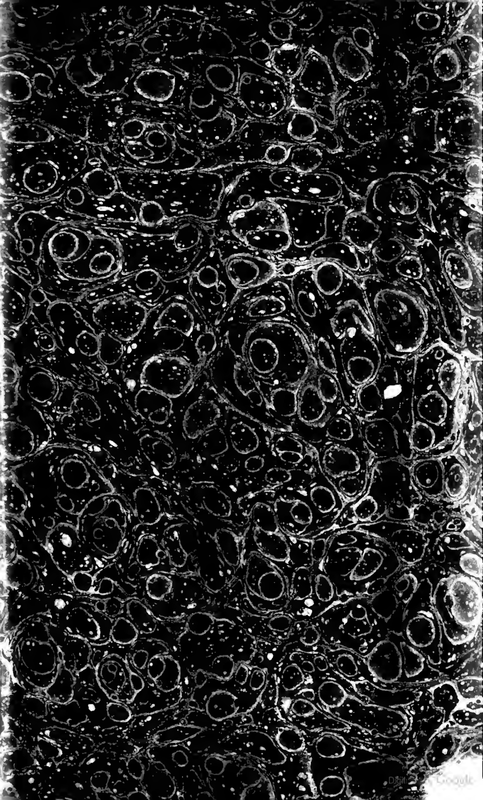




BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III NAPOLI
B. Prov.
703
31393
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine



B Prov
III
703-705

RELATION

DE

L'AMBASSADE ANGLAISE,

ENVOYÉE EN 1795

DANS LE ROYAUME D'AVA.

T. I.

Digitized by Google

Décret concernant les Contrefacteurs, rendu le 19 Juillet 1793, l'An II de la République.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de son Comité d'Instruction publique, décrète ce qui suit :

Art. I. Les Auteurs d'écrits en tout genre, les Compositeurs de Musique, les Peintres et Dessinateurs qui feront graver des Tableaux ou Dessins, jouiront durant leur vie entière du droit exclusif de vendre, faire vendre, distribuer leurs Ouvrages dans le territoire de la République, et d'en céder la propriété en tout ou en partie.

Art. II. Leurs héritiers ou Cessionnaires jouiront du même droit durant l'espace de dix ans après la mort des auteurs.

Art. III. Les officiers de paix, Juges de Paix ou Commissaires de Police seront tenus de faire confisquer, à la réquisition et au profit des Auteurs, Compositeurs, Peintres ou Dessinateurs et autres, leurs Héritiers ou Cessionnaires, tous les Exemplaires des Editions imprimées ou gravées sans la permission formelle et par écrit des Auteurs.

Art. IV. Tout Contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Edition originale.

Art. V. Tout Débitant d'Edition contrefaite, s'il n'est pas reconnu Contrefacteur, sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Edition originale.

Art. VI. Tout Citoyen qui mettra au jour un Ouvrage, soit de Littérature ou de Gravure dans quelque genre que ce soit, sera obligé d'en déposer deux Exemplaires à la Bibliothèque nationale ou au Cabinet des Estampes de la République, dont il recevra un reçu signé par le Bibliothécaire ; faute de quoi il ne pourra être admis en justice pour la poursuite des Contrefacteurs.

Art. VII. Les Héritiers de l'Auteur d'un Ouvrage de Littérature ou de Gravure, ou de toute autre production de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux Beaux-Arts, en auront la propriété exclusive pendant dix années.

Je place la présente Edition sous la sauve-garde des Loix et de la probité des Citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant *d'Edition contrefaite. J'assure même au Citoyen qui me fera connoître le* Contrefacteur, Distributeur *ou* Débitant, *la moitié du dédommagement que la Loi accorde. Les* deux exemplaires, *en vertu de la loi, sont déposés à la Bibliothèque nationale.* Paris, ce 1er Vendémiaire, au IX de la République Française.

Buisson

612265 SBN

RELATION

DE

L'AMBASSADE ANGLAISE,

ENVOYÉE EN 1795

DANS LE ROYAUME D'AVA,

OU L'EMPIRE DES BIRMANS;

PAR LE MAJOR MICHEL SYMES,

CHARGÉ DE CETTE AMBASSADE.

Suivie d'un Voyage fait, en 1798, à COLOMBO, dans l'Ile de Ceylan, et à la Baie de DA LAGOA, sur la côte orientale de l'Afrique; — de la Description de l'Ile de CARNICOBAR et des Ruines de MAVALIPOURAM :

TRADUITS DE L'ANGLAIS AVEC DES NOTES,

PAR J. CASTÉRA.

Avec une Collection de 30 Planches in-4°, gravées en taille-douce par J. B. P. TARDIEU, dessinées sur les lieux sous les yeux de l'Ambassadeur.

TOME PREMIER.

[stamp]

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

AN IX (1800)

Digitized by Google

AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR.

Le nouvel Ouvrage dont je publie la Traduction doit intéresser les Lecteurs français sous plus d'un rapport. Il offre d'abord le tableau des Mœurs, de la Religion, des Richesses et du Commerce d'une Nation nombreuse[1], puissante, belliqueuse, et qui cependant est restée, jusqu'à présent, presque inconnue à l'Europe. Dans la dernière moitié du siècle qui achève de s'écouler, cette Nation a conquis une grande partie de la vaste péninsule qui sépare le golfe du Bengale des mers de la Chine; et c'est aujourd'hui pour la première fois que nous entendons prononcer son vrai nom.

Mais si le nom des Birmans restoit

[1] Elle est composée de 17 millions d'individus. *Voy.* tome II, page 194 de cette Relation.

ignoré de nous, tout ce qui concerne leur pays ne l'étoit pas moins. La Relation de l'Ambassade anglaise remplit un grand vide dans la géographie de l'Inde, sur-tout pour le cours de l'Irraouaddy [1] et de ses nombreux affluens. Elle contient des détails authentiques sur l'histoire des Birmans, des Peguans, et de quelques autres peuples. Elle montre de quelle importance est pour les Anglais le Commerce qu'ils font dans l'empire birman, puisque c'est à une seule branche de ce Commerce, celle du bois de construction des Royaumes d'Ava et de Pegu, qu'ils doivent l'établissement et l'entretien d'une Marine qui fait une très-grande partie du cabotage de l'Inde, et dont plusieurs vaisseaux sont déjà venus en Europe [2]. Enfin, on aperçoit

[1] L'Irraouaddy, l'Airabatty et la Grande rivière d'Ava, sont le même fleuve.

[2] On voit dans le tome III, page 45 de cet Ouvrage, que les navires construits dans le seul Port de Calcutta,

facilement dans cette Relation combien de soins se sont donnés les Anglais pour nous faire perdre la prépondérance que nos Missionnaires et nos Navigateurs nous avoient dès long-temps acquise au Pegu et dans quelques autres parties de l'Asie orientale, et qui, je l'espère, ne sera pas totalement perdue.

Ces intrépides et généreux Missionnaires qui, depuis dix ans, ont été si cruellement abandonnés par leur patrie [1], et qui, malgré toutes les sollicitations de nos ennemis, n'ont pu ni l'oublier, ni la trahir [2], jouissent encore

sont en état de porter 40,000 tonneaux. Qu'est-ce donc si l'on y joint ceux qui sont bâtis à Bombay et dans les autres Ports que les Anglais ont dans l'Inde?

[1] On les a privés des foibles secours qu'ils recevoient de la maison des Missions étrangères, ce qui est assurément non moins impolitique qu'injuste.

[2] Je ne crois pas devoir répéter ici ce que j'ai rapporté de l'évêque de la Cochinchine dans le Précis de l'Histoire de la Chine, imprimé à la tête du *Voyage de lord Macartney*, seconde édition française, *in*-8°. Paris, *Buisson.*

dans les contrées lointaines où ils se sont volontairement exilés, du respect et de la confiance dus à leur piété et à leurs austères vertus. A présent que le calme commence à succéder aux orages de la révolution, et que des vues sages et profondes remplacent l'aveuglement et l'impéritie, on s'occupera, sans doute, de se rattacher des hommes qui, en favorisant notre Commerce à la Chine et dans toute la partie de l'Inde située au-delà du Gange, peuvent nous r'ouvrir l'une des plus grandes sources de la prospérité nationale. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet : un mot suffit à qui sait bien entendre.

La Relation de l'Ambassade anglaise dans l'empire Birman, fait suite en quelque sorte à celle de lord Macartney en Chine, et c'est une des raisons qui m'ont engagé à la traduire. J'ai été aussi porté à me charger de ce travail, parce que je

m'occupe depuis quelque temps d'un choix de recherches sur les Antiquités, l'Histoire, les Sciences et les Arts de l'Asie, Ouvrage que je ne tarderai pas à publier, et qui contient entr'autres écrits curieux, les principes des devoirs civils et religieux de Ménou, fils de Brahma, l'un des plus anciens livres des Indous[1].

L'on trouvera à la suite de la Relation de l'Ambassade du major Symes, celle d'un Voyage à Colombo et à la baie de Da Lagoa. Ce Voyage fait connoître une partie de l'Afrique et des Peuples sur lesquels nous n'avions eu jusqu'ici que de très-légères notions. Il apprend, en même temps, que la possession de l'île de France nous met, plus qu'aucune autre Nation, à portée de profiter de la riche pêche de ba-

[1] Cet Ouvrage, écrit originairement en vers sanscrit, a été traduit en anglais par le célèbre sir William Jones, d'après lequel j'ai fait ma Traduction.



leines qu'offre la baie de Da Lagoa, pêche que font seuls aujourd'hui les Anglais et les Américains.

J'ai joint aussi à cet Ouvrage une Description succincte de l'île de Carnicobar et des Mœurs de ses Habitans, ainsi que des Observations sur les Ruines de l'antique et superbe ville de Mavalipouram. Le premier de ces écrits a des rapports avec ce qui concerne les Birmans, puisqu'il traite d'une Isle située sur les côtes de leur empire; le second renferme beaucoup de détails analogues à leur culte et à leur langue sacrée.

Sir Joseph Banks, président de la Société royale de Londres, a fait la description latine des huit Plantes curieuses qui sont gravées dans l'Atlas. J'ai cru devoir conserver cette description; et E. P. Ventenat, membre de l'Institut national, connu par d'intéressans Ou-

vrages sur la Botanique, a bien voulu les décrire en français, d'après le savant et illustre académicien de Londres.

L'Atlas contient deux Cartes et vingt-huit Gravures dignes du burin élégant et correct de J. B. TARDIEU, DELIGNON, NIQUET et DELVAUX.

Fautes essentielles à corriger.

TOME PREMIER.

Page 42, ligne 18, qu'il; *lisez* il.
— 58, — 23, doré; *lisez* d'or.
— 96, — 15, juifs; *lisez* les juifs.
— 126, — 22, prouvé; *lisez* éprouvé.
— 167, note Ire, Cambodia; *lisez* Laos.
— 221, — 6, mettoient; *lisez* mettoit.
— 238, — 3, pont; *lisez* port.
— 284, note, 1774; *lisez* 1794.
— 338, — 15, terre; *lisez* fer.

TOME SECOND.

Page 25, ligne 27, Namdogée-praw; *lisez* Minderagée-praw.
— 29, — 20, première; *lisez* préceinte.
— 74, — 5, *Pl. V;* lisez *Pl. VI.*
— 165, — 22, est passée; *lisez* a passé.
— 169, — 13, au; *lisez* ou.
— 194, — 17, qu'être; *lisez* pas être.
— 238, note 2, Barmou; *lisez* Bamou.

TOME TROISIÈME.

Page 18, ligne 20, uns; *lisez* unes:
— 150, — 14, perroquet-fougne; *lisez* perroquet de fougue.
— 220, — 1, chochou; *lisez* cochon.
— 224, — 8, inférieur; *lisez* intérieure.
— 236, — 12, de port; *lisez* du pays.
— 254, — 17, ricule; *lisez* ridicule.

PRÉFACE.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

En offrant cet Ouvrage aux Lecteurs, je remplis un devoir imposé à tout homme que sa destinée a conduit dans des contrées jusqu'alors inconnues, ou imparfaitement décrites, et qui, en publiant le fruit de ses recherches et de ses observations, peut ajouter à la somme des connoissances générales.

L'Europe a eu encore si peu de notions sur le royaume d'Ava ou l'empire des Birmans, qu'en entendant nommer ce Pays, plusieurs personnes, qui ne manquoient pas d'une certaine instruction, ne savoient pas dans quelle partie du globe il étoit placé. Beaucoup d'autres ignoroient jusqu'à l'existence de la nation birmane.

D'après ce que je viens de dire, j'aurois sans doute tort de chercher à m'ex-

cuser d'avoir imprimé ma Relation; et il ne me reste qu'à exprimer mes regrets sur ce que mes talens répondent mal à l'importance du sujet. La profession des armes est, dans toutes les parties du monde, peu favorable à l'étude de la Littérature : mais dans l'Inde, où l'on ne trouve pas de Livres européens, et où les armées sont presque continuellement occupées à parcourir une vaste étendue de Pays, on ne peut guère s'attendre à trouver dans un soldat un homme lettré. J'ai porté les armes dans ces contrées lointaines, depuis ma tendre jeunesse jusques dans l'âge qu'on regarde comme le midi de la vie : je n'ai donc pas la vanité de vouloir me distinguer par les ornemens du langage et les grâces du style. En écrivant, mon principal objet est d'être intelligible, et mes prétentions sont d'être cru.

L'élévation et les succès d'Alompra [1],

[1] On verra dans le Précis historique qu'Alompra a été un très-grand homme, et le fondateur de la dynastie actuelle des empereurs birmans.

et la fondation de la dynastie qui occupe aujourd'hui le trône des Birmans, remplit une courte mais très-intéressante période de l'histoire orientale. Ces événemens extraordinaires se sont passés sous les yeux de beaucoup de personnes qui vivent encore, et ils m'ont été même affirmés par d'autres qui y ont eu part. Leurs récits, je l'avoue, se ressentoient un peu de ce penchant qu'ont tous les hommes à voir les objets qui ont quelque rapport à eux, à travers le voile des passions et de l'intérêt : mais les principaux faits n'étoient pas susceptibles de déguisement; et c'est à ces seuls faits que je me suis attaché autant que j'en ai été capable.

Les renseignemens, d'après lesquels j'ai raconté l'horrible massacre de la Colonie anglaise de Negrais, et la destruction de la Factorerie britannique et de la Factorerie française de Syriam, sont puisés, en grande partie, dans le Recueil de Mémoires de M. Dalrymple,

recueil utile et précieux qui a tiré de l'oubli des pièces extrêmement curieuses.

L'irruption que firent les Chinois dans le royaume d'Ava, et la manière dont ils furent exterminés par les armées de Schembuan-Praw, ainsi que les victoires que ces mêmes armées remportèrent peu de temps après dans le Cassay, m'ont été racontées par un vieux officier mahométan qui en avoit été témoin. Il ne pouvoit avoir aucune raison de m'en imposer ; d'ailleurs sa narration m'a été confirmée par d'autres.

Ce que j'ai rapporté sur les royaumes de Pegu et de Siam, est généralement connu chez les Birmans : ainsi, pour en apprendre les détails, je n'ai eu besoin que de le vouloir.

C'est M. Dalrymple qui a bien voulu dresser la Carte générale qu'on trouve à la tête de cet Ouvrage, et dont les matériaux avoient été recueillis par le docteur Buchanan, et transmis aux di-

recteurs de la Compagnie des Indes à Londres. Cette Carte est à très-petit point, parce qu'on l'a seulement destinée à faire connoître la position du royaume d'Ava relativement aux états dont il est limitrophe, et la véritable place qu'il occupe sur le globe. Il étoit impossible que, pendant le peu de séjour que j'ai fait dans les Etats birmans, ni moi, ni mes compagnons de voyage, nous pussions nous procurer les matériaux nécessaires pour donner la topographie exacte de toutes les parties d'un si vaste empire. Cependant nous en avons obtenu beaucoup, grâces aux talens et à l'infatigable activité du docteur Buchanan, et aux travaux astronomiques de M. Wood. Je ne puis mieux faire sentir le prix de ce qu'on leur doit, qu'en rapportant ici ce que M. Dalrymple a dit d'eux, au sujet de la géographie du royaume d'Ava.

« Cette partie de la géographie in» dienne est encore enveloppée d'obscu-

» rité. Cependant l'Ambassade, dont
» cet Ouvrage contient la Relation, est
» cause qu'il a été répandu quelque
» lumière sur ce sujet, non-seulement
» par les observations astronomiques
» de l'enseigne Thomas Wood[1], ob-
» servations qui lui font infiniment
» d'honneur, mais par les Cartes que
» s'est procurées le laborieux docteur
» Buchanan.

« Mais bien que ces Cartes particu-
» lières que le docteur Buchanan a eues
» des naturels de l'Ava et du Pegu jettent
» quelque jour sur la géographie de
» ces contrées, elles ne suffisent pas
» pour en faire tracer, avec exactitude,
» la Carte générale et détaillée, parce
» qu'elles n'ont pas été faites d'après
» des mesures géométriques, et parce
» qu'elles n'ont point d'échelle. On
» n'est pas même sûr qu'aucune d'elles
» soit dessinée d'après une échelle régu-

[1] Il est enseigne des ingénieurs du Bengale.

» lière; il seroit même étonnant qu'il
» y eût quelqu'uniformité ».

L'approbation d'un homme tel que M. Dalrymple, suffit sans doute à l'éloge de messieurs Wood et Buchanan : cependant je ne puis me dispenser de dire ici que je dois infiniment de reconnoissance à ces deux messieurs pour le zèle amical avec lequel ils m'ont secondé dans ma mission. Je dois aussi beaucoup de remercîmens au capitaine Thomas, commandant du vaisseau le *Cheval-Marin*; car tandis que j'étois à Ummerapoura, sa prudence et son honnêteté ont travaillé avec succès à concilier aux Anglais la bienveillance des habitans de Rangoun.

Le major Rennell, toujours bien aise qu'on profite de ses laborieux et inappréciables travaux, et que d'autres Ouvrages que les siens en soient enrichis, m'a permis de copier, sur sa belle Carte de l'Indostan, une partie des côtes du

Pegu, que je n'avois pas eu occasion de voir.

Les costumes des Birmans, que j'ai fait graver pour cette Relation, sont représentés avec la plus grande fidélité. Les Peintres indiens ne possèdent pas le génie de la fiction, et ne font point d'ouvrages de fantaisie. Ils ne peuvent ni inventer, ni embellir, et ils ignorent absolument les règles de la perspective; mais ils dessinent les figures et peignent chaque trait avec un soin et une exactitude qui leur sont particuliers. La planche représentant un kioum ou monastère, est une preuve de la patience qu'ils mettent à rendre les plus petits détails.

La gravure[1] qui représente l'introduction de l'Ambassade anglaise auprès de l'Empereur d'Ava, ne contient pas tous les objets qui sont dans le dessin original, parce qu'il n'y avoit pas assez de place pour qu'on pût les y insérer.

[1] Voyez l'Atlas, planche XVII.

Cependant elle offre une vue exacte de la manière dont la Cour étoit assemblée. Ce qu'on n'y trouve pas, et dont la gravure ne peut donner une juste idée, c'est la magnificence des habillemens et l'impression que fait un spectacle si pompeux.

La manière de prendre les Eléphans sauvages dans l'empire Birman, est fidellement rendue dans la gravure [1]. J'en ai fait faire le dessin d'après un tableau peint sur verre, appartenant au monarque birman, et qui répond parfaitement à l'idée que donne de cette chasse un livre intitulé: *Relation d'un voyage à Siam, fait par six Jésuites, en l'année* 1685. Il est dit dans ce livre: « Que les chasseurs qui » étoient montés sur des éléphans ap» privoisés, jettoient si adroitement » leurs nœuds coulans dans les endroits » où les éléphans sauvages posoient les » pieds, qu'ils les manquoient rare» ment ». Je ne crois pas que cette ma-

[1] Planche XIV.

nière de prendre ces puissans animaux soit communément employée dans les autres contrées de l'Orient.

Plusieurs des portraits que j'ai fait graver sont d'une ressemblance frappante avec les originaux, sur-tout celui du seré Dogée, ou secrétaire d'état[1], et ceux de l'homme et de la femme de la nation des Kaïns[2]. D'ailleurs, dans tous, le costume et le caractère de la physionomie sont fort bien imités.

C'est à l'amitié du colonel Sir John Murray que je dois le Recueil des Loix arracaniennes, qui a servi de modèle au Dherma Sastra des Birmans. Il est nécessaire d'observer que les divers codes ou recueils de loix en usage dans l'Inde, soit parmi les sectateurs de Buddha ou Boudh, soit parmi les adorateurs de Brahma, ne sont que des commentaires des loix de Menou, ce grand et célèbre fondateur de la Jurispru-

[1] Voyez la planche X.

[2] Voyez la planche XX.

dence indienne, dont l'Ouvrage a été traduit avec tant d'élégance par le savant sir William Jones.

L'on a déjà vu dans un des Recueils de la Société royale de Calcutta, quelques détails sur la ville de Pegu et sur le temple de Schoe-Madou; malgré cela je n'ai pas cru pouvoir m'empêcher d'en parler de nouveau, en fesant la description générale du pays. Ce qui a simplement rapport à ma mission, a été aussi inséré dans les Mémoires du gouvernement du Bengale.

J'ai essayé d'écrire les mots birmans de manière à en rendre le son tel qu'il frappoit mon oreille [1]. Cependant il faut observer que, rarement, deux Anglais emploient les mêmes lettres pour les mêmes mots birmans. Il est bien difficile de remédier à cette variation, qui s'étend à toutes les langues de l'Orient, et diminue beaucoup le plaisir de ceux qui

[1] Le traducteur français a, autant qu'il l'a pu, imité en cela l'auteur.


Digitized by Google

lisent des Ouvrages sur l'Inde. Pour les noms de lieu, j'ai, en général, suivi l'orthographe qu'a employée M. Wood dans son excellente Carte de l'Irraouaddy, ou grande rivière d'Ava.

En composant cet Ouvrage, j'ai reçu tant de marques d'attention et de bienveillance, que si j'entreprenois de les faire connoître en détail, j'outre-passerois nécessairement les bornes que doit avoir une Préface. La compagnie des Indes anglaise accueille favorablement tous ceux qui peuvent apprendre quelque chose de nouveau ou d'utile sur les pays compris dans son département: mais les encouragemens que j'ai reçus de ce corps généreux, m'ont été doublement agréables par l'honnêteté avec laquelle me les ont transmis M. Inglis, président des directeurs, et M. Bosanquet, sous-président.

Mon Livre doit les meilleures choses qu'il contient aux secours, non sollicités, de quelques hommes éminemment dis-

tingués dans les sciences. Sir Joseph Banks[1] a choisi et décrit lui-même les plantes que j'ai fait graver[2]. M. Dalrymple a, comme je l'ai déjà dit, dressé la Carte générale de l'empire birman; et M. Charles Wilkins[3] a daigné me fournir l'Alphabet sanscrit, accompagné de ses remarques sur l'analogie de cette langue avec la langue birmane.

L'obligation que j'ai à ces messieurs, me conduit naturellement à une réflexion bien douce. C'est qu'en Angleterre, quelque peu connu que soit un homme qui entreprend de publier un livre utile ou curieux, il peut être certain d'obtenir, au besoin, l'aide désintéressée de personnes les plus célèbres par

[1] Président de la société royale de Londres.

[2] E. P. Ventenat, de l'Institut national de France, botaniste distingué, a bien voulu en faire la description française. (*Note du Traducteur*).

[3] Membre de la société de Calcutta, et l'un des hommes les plus instruits dans les langues orientales. Il s'est retiré à Londres depuis une dixaine d'années. (*Note du Traducteur*).

leur savoir. C'est-là ce qui constitue une partie du caractère national, de cette générosité naturelle, qui se manifeste sous différentes formes dans tous les états de la société, et parmi toutes les classes d'hommes qui peuvent s'énorgueillir d'être nés anglais.

Je ne peux terminer cette Préface, sans payer un tribut de reconnoissance à mon noble ami, lord Teignmouth, qui, le premier, conçut le projet d'envoyer une Ambassade dans le royaume d'Ava[1]. Il me choisit pour exécuter son plan; et l'approbation qu'il a donnée à mes efforts, est la récompense la plus flatteuse que j'en pusse attendre.

[1] Lord Teignmouth se nommoit alors sir John Shore, et étoit gouverneur-général des Établissemens anglais dans le Bengale.

EXPLICATION

DE QUELQUES MOTS BIRMANS,

Qui se trouvent fréquemment employés dans le cours de cet Ouvrage.

AMINDOZAAN,	Avocat, ou homme de loi.
ASSAÏWOUN,	Trésorier-général.
ATTAWOUN,	Conseiller privé.
BOUMIEN,	Général d'armée.
CARAÏNERS,	Peuple pastoral et agricole.
CHAINGIWOUN,	Maître des éléphans.
CHEKEY,	Un lieutenant.
CHOBOUA,	Un prince tributaire.
COLAR,	Un étranger.
DAIWOUN,	Porte armure.
ENGÉE TEKIEN,	Prince royal.
GAUDMA,	Nom de la divinité qu'adorent les Birmans.
GNAPI,	Espèce de sardine qu'on mange marinée.
HENZA,	Espèce d'oie, symbole de la nation birmane et de la nation peguane.

Jaghire,	Concession de la jouissance à vie d'une province, d'un district, ou d'un fief qu'accorde l'empereur.
Kaïns,	Race de montagnards.
Kioum,	Monastère, ou maison qu'habitent les prêtres de Gaudma.
Kioup,	Petite rivière.
Lidegi,	Patron d'une chaloupe.
Lotou,	Salle où s'assemble le conseil d'état.
Manchegi,	Nom que les Birmans donnent à la province chinoise de Yunan.
Maywoun,	Vice-roi d'une province.
Mioup,	Une rivière.
Miou,	Une cité, une ville, ou un district.
Miougée,	Chef d'un district ou d'une ville.
Mounschée,	Un lettré ou un interprète musulman.
Nak-haan,	Officier chargé de recueillir tout ce qui se dit ou se passe d'important dans les provinces

vinces pour le mander au conseil d'état.

PHONGHI,	Prêtre d'un ordre inférieur.
PIASATH,	La pyramide, ou aiguille qui distingue la demeure de l'empereur et les temples de la divinité.
PILLAU,	Mets indien, dont on fait grand cas.
PRAW,	Un temple, un seigneur. C'est aussi un titre que l'inférieur donne à son supérieur.
PUNDIT,	Savant indou.
PYMON,	Banquier, essayeur de métaux.
RAYWOUN,	Un officier de distinction, un gouverneur de ville.
RHAHAAN,	Prêtre de Gaudma.
RHOUM,	Salle publique, cour de justice.
ROUA,	Village.
SANDOHGAAN,	Maître des cérémonies.
SANDOZAIN,	Officier dont l'emploi est de lire les documens publics au conseil d'état.
SERÉ-DOGÉE.	Principal secrétaire.

SERÉ-MIOU,	Secrétaire d'une province.
SERÉE,	Secrétaire ordinaire.
SCHAUBONDER,	Intendant d'un port.
SIREDAOU,	Grand-prêtre.
TACKAL,	Pièce d'argent, qui vaut environ 2 schellings, 6 s. anglais, ou 3 francs.
TALIEN,	Indigène du Pegu.
TALAPOIN,	Précepteur. Les Européens ont donné ce nom aux prêtres du Pegu et du royaume de Siam.
TÉE,	Ce qui sert de couronnement à un temple ou pagode.
TEKIEN,	Un prince.
TILI,	Une chaloupe de guerre.
TERRÉZOGÉE,	Un officier d'un rang inférieur.
TSALOÉ,	Chaîne qui distingue la noblesse.
WOUNGÉE,	Ministre, ou conseiller d'état.
WOUNDOCK,	Conseiller d'état du second rang.

LISTE

DES CARTES ET PLANCHES

Qui composent le Volume in-4°. de l'Atlas gravé pour cet Ouvrage.

Digitized by Google

PLANCHE. XIV. Manière de prendre les Eléphans dans le Royaume d'Ava.

XV. Statue de Gaudma dans le Temple d'Ummerapoura.

XVI. Kioum, ou Monastère de Rhahaans.

XVII. Vue de la Cour d'Ummerapoura, au moment de la réception de l'Ambassadeur.

XVIII. Schoe-Paundogé, ou Yacht de l'Empereur Birman.

XIX. Chaloupe de Guerre.

XX. Un Montagnard et sa Femme, de la Tribu des Kaïns.

XXI. Thalia cannœformi, *plante*.

XXII. Gardenia coronaria, *id.*

XXIII. Pontederia dilatata, *id.*

XXIV. Bauhinia diphilla, *id.*

XXV. Sonneratia apetala, *id.*

XXVI. Epidendrum moschatum, *id.*

XXVII. Agyneja coccinea, *id.*

XXVIII. Heritiera fomes, *id.*

XXIX. Habitans de la rive méridionale du fleuve Mafumo; l'un d'eux fumant le Bange.

XXX. Habitans de la rive septentrionale du fleuve Mafumo, dans leur habillement de guerre.

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR

LES ROYAUMES

D'AVA ET DE PÉGU.[1]

De toutes les parties du globe où la civilisation et les arts ont fait des progrès, les moins connues sont celles qui s'étendent entre les possessions anglaises dans l'Inde et l'empire de la Chine. Les anciens n'ignoroient pas l'existence de la partie de l'Inde qui est au-delà du Gange; mais c'est presque tout ce qu'ils en savoient. Quelquefois on attribue mal-à-propos une grande importance aux choses qu'on ne connoît qu'imparfaitement; c'est ce qui fait que, dans la géographie de Ptolemée, les noms les plus pompeux[2] sont donnés aux contrées situées à l'est du Gange et à la

[1] L'auteur de ce Précis est l'ambassadeur anglais auprès de l'empereur birman.

[2] Aurea Regio, Argentea Regio, etc.

péninsule qui sépare de la baie du Bengale le golfe de Siam.

Mais quoique les écrivains de l'antiquité ne nous aient transmis aucune notion satisfesante sur la population, les productions, l'étendue et la position géographique de ces contrées, nous sommes à-peu près certains qu'à l'époque reculée où Ptolemée traçoit sa carte, les ports de la péninsule orientale de l'Inde étoient fréquentés par des navigateurs étrangers et fesoient un commerce florissant, car ce géographe donne aux plus remarquables de ces ports le nom de marché. Il ne dit pourtant pas quelles sont les nations qui alloient y trafiquer, ni quelles marchandises on y vendoit.

Depuis cette époque, les pays situés au-delà du Gange ont été oubliés, et un voile ténébreux a caché aux Européens les événemens qui s'y sont passés, jusqu'au moment où le génie hardi d'Emmanuel de Portugal a ouvert à l'Europe une nouvelle source de richesses, et ruiné le commerce de l'Egypte et de la république de Venise.

Au commencement du seizième siècle les Portugais s'étant rendus maîtres de Malacca, ne tardèrent pas à acquérir de l'influence sur

les états voisins qui bordent cette côte. C'est aux écrivains portugais que nous devons presque tout ce que nous savons sur les contrées orientales de l'Inde. Leurs écrits sont, il est vrai, tellement remplis d'hyperboles et de faits merveilleux, qu'on doit souvent s'en défier; mais il offrent des traits qui peignent avec exactitude le génie et le caractère des nations qui habitent ces contrées. Les relations même de Mendez de Pinto, surnommé le prince de la fiction, nous mettent en état de juger jusqu'à quel point de grandeur et de civilisation étoient déjà parvenus des peuples que, depuis, on a faussement cru vivre dans une sorte de barbarie.

D'après les historiens portugais, il paroît que vers le milieu du seizième siècle le pays situé entre le sud-est de la partie de l'Inde qui appartient aux Anglais, la province chinoise de Yunan et la mer orientale, se partageoit en quatre grandes souverainetés, dont le territoire s'étendoit depuis les frontières du Cassay et d'Asam[1] jusqu'à l'île de Junkseylon[2]. Ces états étoient connus des Européens sous

[1] C'est-à-dire, du nord-ouest au sud-est.

[2] Il y a aussi dans cette étendue de pays quelques petites principautés indépendantes.

les noms d'Arracan, d'Ava, de Pégu et de Siam. (*Voyez* les Cartes, Pl. I et II [1].)

Le royaume d'Arracan, dont le véritable nom est Yée-Kein, est limitrophe de la province [2] du sud-est de l'Inde anglaise, et comprend la côte et les îles [3] qu'on trouve jusqu'au cap Negrais [4].

Le nom d'Ava, qui est celui de l'ancienne capitale des Birmans, a été généralement donné par les Européens à tout le pays que les indigènes nomment Miamma. Cet empire se trouve à l'est du royaume d'Arracan, et a pour limites de ce côté-là une chaîne de montagnes qu'on appelle Anoupectoumiou, c'est-à-dire, la grande contrée des montagnes occidentales. Au nord-ouest, le royaume d'Ava est séparé de celui de Cassay par la rivière de Kin-Duem. Au nord, il est borné par des montagnes et par quelques petits états indépendans qui sont limitrophes du pays d'Asam. Au

[1] La planche Ire. est la *Carte de l'empire des Birmans*; la IIe. est la *Carte du cours de l'Irraouaddy*, ou grande rivière d'Ava.

[2] La province de Chittagong.

[3] Ces îles sont connues sous le nom d'îles Brisées.

[4] Voyez le Nouveau tableau des Indes orientales, par Hamilton. Quelques géographes appellent le cap Negrais, cap de la Negraille.

nord-est et à l'est il touche à la Chine et au royaume de Siam. Enfin, du côté du sud, ses limites ont si souvent changé, qu'il est difficile de les indiquer avec précision. La ville de Prome [1] semble avoir jadis servi de frontière à l'empire des Birmans, mais depuis ils ont étendu leur domination de plusieurs degrés au-delà.

Le Pegu, appelé par ses habitans Bagou, est au sud du royaume d'Ava; il renferme dans ses limites les côtes de la mer jusqu'à Martaban, dont le vrai nom est Mondimaa. La ville de Prome, dont nous venons de parler, le bornoit anciennement au nord, et le territoire de Siam à l'est.

Le royaume de Siam s'étend au sud jusqu'à Junkseylon; à l'est il est borné par les royaumes de Cambodia et de Laos, et au nord par la Dzemée [2], et par le Yunan, province de la Chine. Les Siamois se donnent le nom de Tai, et on les distingue en Tai-yaï et Tai-naï, c'est-à-dire, en grands et petits Tais. Leur ancienne capitale se nommoit Youdia [3], ou Youdra, ce qui fait que les

[1] Ou Pée. On ne sait pas bien si cette ville appartenoit de droit au royaume d'Ava ou à celui de Pegu : l'un et l'autre en réclamoient également la possession.

[2] C'est probablement le pays que Laloubere appelle Chiamaï.

[3] Pinto l'appelle Oodia, et les autres Européens Juthea.

Birmans les appellent souvent les Youdras.

Les limites que je viens d'indiquer pour ces différens états, doivent être considérées plutôt comme celles qu'ils avoient que comme celles qu'ils ont aujourd'hui. Les vicissitudes de la guerre ont alternativement agrandi et diminué leurs possessions.

Pinto et Faria de Souza rapportent que les Birmans étoient anciennement soumis au roi de Pegu, mais que vers le milieu du seizième siècle ils se rendirent maîtres d'Ava, et occasionnèrent une révolution dans les états de leur légitime souverain. Hamilton, qui a écrit long-temps après, dit que l'empire des Birmans s'étend depuis Maravi [1], près de Tenasserem, jusqu'au Yunan. Il a par conséquent huit cents milles du nord au sud, et deux cent cinquante milles de l'est à l'ouest.

Les Portugais aidèrent les Birmans à combattre les Peguans, et suivant Pinto, ils se signalèrent dans cette guerre par des prodiges de valeur. Ce qu'il ajoute sur la prise de Martaban et sur les trésors qu'on y trouva, semble trop exagéré pour qu'on puisse le croire [2].

[1] C'est probablement Mergui.

[2] Voici comment Pinto s'exprime à l'occasion de la prise de Martaban : — « Pendant le siége les gens qui » étoient dans la ville mangèrent trois mille éléphans. » On trouva dans la place 6000 pièces d'artillerie.

Tandis que les Portugais conservèrent leur prépondérance dans l'Inde, ils jouirent d'un grand crédit parmi les Birmans et les Peguans, et sur-tout parmi les habitans du royaume d'Arracan. Mais lorsque les Hollandais se furent emparés d'une partie de leurs établissemens, le nom portugais perdit dans ces contrées toute la considération qu'il avoit acquise, et les colons de cette nation ne furent bientôt plus connus que par leur superstition, leur indolence et leurs vices.

Sous le règne de Louis XIV, les Français firent plusieurs tentatives et envoyèrent une magnifique ambassade dans le royaume de Siam pour y établir la religion catholique et y former des liaisons de commerce. Nous avons une relation exacte de cette dernière expédition; mais on n'y trouve presque rien sur les royaumes d'Ava et de Pegu, avec lesquels, dit l'abbé de Choisy, le roi de Siam étoit constamment en guerre.

» Quant à l'or, à l'argent, aux pierreries, on ne peut » pas dire ce qu'on y prit, parce que ces choses sont » ordinairement cachées. Pour en juger, il suffit de » savoir que ce que le roi de Brama eut des trésors de » Chaimbainham s'élevoit à cent millions d'or ».

La relation de la fête de Tinagoujou, qu'on trouve dans le même auteur, est vraiment extravagante.

Au commencement du dix-septième siècle, les Anglais et les Hollandais obtinrent la permission de s'établir dans diverses parties de l'empire des Birmans ; mais l'insolente avarice des Hollandais les en fit chasser, et dès-lors l'entrée du pays fut interdite à toutes les nations européennes. Long-temps après les Anglais furent réinstallés dans leurs factoreries de Syriam et d'Ava, où ils firent le commerce comme particuliers plutôt que comme agens de la compagnie des Indes, au service de laquelle ils n'étoient pas régulièrement attachés.

Les Anglais prirent possession de l'île de Negrais en 1687, et ils en firent faire l'arpentage [1]. Le gouvernement du fort Saint-George y forma un établissement [2]. Cependant cette

[1] Par un certain M. Weldon.

[2] Ce fut alors que commença l'exportation du bois de *teak* ou *tek*, si utile à la construction des vaisseaux. Le teak, dont les Anglais font aujourd'hui un très-grand commerce, est un arbre très-élevé, toujours verd, et dont le bois est au moins aussi dur que celui du chêne. Ses feuilles sont très-grandes, et répandent, par le froissement, un suc d'un pourpre foncé qu'on emploie dans la teinture. Ses fleurs petites, blanchâtres, d'une odeur suave, forment au sommet des jeunes rameaux, une panicule ample et pyramidale. — Les Malabares font cuire ces fleurs avec du miel, ce qui leur fournit

acquisition ne pouvoit pas être alors d'un grand avantage; les affaires de la compagnie et de la nation anglaise étoient trop en danger dans une autre partie de l'Asie, pour qu'on pût employer à Negrais les hommes et l'argent qui y auroient été nécessaires.

Les Birmans tinrent les Peguans dans la sujétion pendant tout le dix-septième siècle, et les quarante premières années de celui qui vient de s'écouler. Après cela les Peguans des provinces de Dalla, de Martaban, de Tongho et de Prome se révoltèrent, et les deux nations se firent la guerre avec la plus atroce barbarie.

En 1744 la factorerie anglaise de Syriam fut détruite, et ceux qui y étoient employés se virent forcés de suspendre toute opération de commerce, pour s'occuper de leur sûreté personnelle. Les succès de la guerre furent long-temps balancés ; mais en 1750 et 1751 les Peguans qui s'étoient procuré des armes, par le moyen des Européens qui fréquentoient leurs ports, et qui, en outre, avoient dans leurs armées des renégats hollandais et des colons portugais, remportèrent plusieurs victoires.

une boisson qu'on dit être salutaire contre l'hydropisie. (*Note du Traducteur*).

Ces avantages accrurent tellement l'audace des Peguans, qu'en 1752 ils allèrent mettre le siége devant la ville d'Ava. Les Birmans, découragés par leurs nombreuses défaites, se rendirent bientôt à discrétion. Douipdie, le dernier d'une ancienne race de rois Birmans, fut fait prisonnier avec sa famille, à l'exception de deux de ses fils qui parvinrent à s'échapper, et se retirèrent chez les Siamois, où les témoignages d'amitié et les promesses de secours leur furent prodigués.

Lorsque Beinga-Della[1], roi de Pegu, eut achevé la conquête du royaume d'Ava, il en confia le gouvernement à son frère Apporaza, et retourna dans ses états, où il conduisit le monarque birman qu'il venoit de détrôner. Il chargea, en même-temps, Apporaza de soumettre quelques mécontens qui restoient armés, de priver de leurs emplois les personnes suspectes, et d'exiger un serment de fidélité de tous les Birmans qui voudroient conserver leurs possessions.

La conquête du royaume d'Ava fut suivie, pendant quelque temps, d'une apparente tranquillité. Les propriétaires des terres et les principaux habitans des environs de la

[1] Ou Bonna-Della.

capitale, ne balancèrent pas à se reconnoître sujets du vainqueur, et à prononcer le serment qu'il exigeoit. Alompra, birman d'une naissance obscure, et connu alors sous l'humble nom d'Aumdzea[1], fut maintenu par les conquérans dans la place de chef de Monchabou, petit village situé à douze milles de la rivière d'Ava, et à l'ouest de Keoum Meoum.

Cet homme, d'un esprit pénétrant, hardi et fait pour les entreprises les plus difficiles, dissimula d'abord, comme beaucoup d'autres, toute l'horreur que lui inspiroit un joug étranger; mais espérant de pouvoir enfin s'y soustraire, il s'occupa sans relâche des moyens de le briser.

Peu de temps après être rentré dans sa capitale, le roi de Pegu fit publier une proclamation, dans laquelle, célébrant son triomphe de la manière la plus arrogante, il annonçoit à tous les peuples de la terre qu'il avoit conquis l'empire des Birmans, et fait leur roi prisonnier; que désormais ce pays seroit joint à son royaume, et que la ville de Pegu serviroit de capitale aux deux états. Cette proclamation ne pouvoit qu'indigner

[1] Ce mot signifie chasseur.

les Birmans, et accroître leur désir de vengeance.

Alompra avoit alors à Monchabou et dans les environs cent de ses amis, sur le courage et la fidélité desquels il pouvoit compter. Il avoit réparé et fortifié l'enceinte de gros pieux[1] qui entouroit la ville, sans inspirer la moindre crainte aux Peguans, qui étoient bien éloignés de soupçonner qu'un homme de si peu d'importance pût commettre quelqu'acte de rebellion, tandis qu'une nombreuse garnison peguane n'étoit qu'à quinze milles du lieu qu'il habitoit. Leur attention se portoit sur des provinces plus éloignées; ils craignoient, sur-tout, que les fils de Douipdie ne revinssent avec des forces considérables pour reprendre le trône qu'avoit perdu leur père.

Les Peguans n'avoient à Monchabou que cinquante soldats, qui traitoient sans cesse les Birmans avec la hauteur la plus insultante. Alompra, profitant du moment où

[1] Presque toutes les villes et même les villages des Birmans sont entourés de ces sortes de retranchemens, comme les villages du Carnate le sont de haies. Les Birmans sont très-adroits à les construire.

quelque

quelque nouvelle injustice avoit irrité ses compatriotes, rassembla ceux qu'il savoit être de son parti, attaqua les cinquante Peguans qui étoient dans la ville, et les fit tous passer au fil de l'épée.

Après cet acte de violence, Alompra cachant encore ses intentions, afin de gagner du temps, écrivit à Apporaza pour l'assurer que le meurtre des Peguans étoit l'effet d'une querelle imprévue, dont il étoit très-affligé, et il prodigua, en même-temps, des témoignages d'attachement et de fidélité au roi de Pegu.

Quoique la lettre d'Alompra ne pût pas lui obtenir son pardon, elle eut l'effet qu'il en espéroit, c'est-à-dire, que le gouverneur peguan s'occupa avec moins d'activité des moyens de le punir. Apporaza le croyoit même si peu redoutable, qu'obligé de se rendre au Pegu pour des affaires importantes, il laissa le royaume d'Ava sous le commandement de Dotacheu, son neveu, à qui il enjoignit de tenir le rebelle dans une étroite prison, lorsqu'on l'auroit amené de Monchabou. Il se contenta en même temps d'envoyer un corps de troupes dans cette ville, pour remplacer celles qui avoient été égorgées.

En se rendant à Monchabou, le détachement des Peguans ne s'attendant à aucune résistance, étoit mal équipé et mal armé. Il ne fut donc pas peu étonné de trouver l'entrée du retranchement fermée, et de voir qu'on le menaçoit au lieu de lui demander pardon. Alompra ne lui laissa pas le temps de revenir de sa surprise. Dès que l'aube parut, il sortit de la ville avec ses cent partisans armés de piques et de sabres, et, fondant sur les Peguans, il les mit en déroute, et les poursuivit jusqu'à deux milles de Monchabou.

Après ce succès, Alompra rentra dans sa petite forteresse, où il se prépara, sans perte de temps, à des actions plus périlleuses. Il représenta à ses compagnons qu'il falloit désormais se résoudre à vaincre ou à périr, et il invita les Birmans des villes voisines à suivre ses étendarts. Quelques-uns se laissèrent gagner, mais le plus grand nombre n'osoit s'associer à un homme qui n'avoit encore aucun espoir assuré. Cependant le corps de Peguans que venoit de vaincre Alompra étoit, dit-on, d'environ mille hommes.

La nouvelle de la défaite de ces troupes parvint bientôt à Ava. Dotacheu montra alors la plus funeste irrésolution ; il ne savoit s'il

devoit marcher contre les rebelles, à la tête de trois mille Peguans qu'il avoit auprès de lui, attendre des renforts ou se retirer à Prome. Tandis qu'il restoit dans l'incertitude, de nouveaux rapports lui apprenoient chaque jour que le nombre des insurgens augmentoit, et ces rapports étoient exagérés par la crainte qui régnoit dans la ville.

Alompra, informé de tout ce qui se passoit, résolut vaillamment de marcher sur Ava, et de profiter de la terreur où étoit Dotacheu pour frapper un coup décisif, avant qu'il eût le temps de rassembler les nombreux détachemens de Peguans répandus dans les provinces. Ce projet sage et rapidement conçu, eut tout le succès qu'il méritoit. Dès que Dotacheu fut instruit de l'intention d'Alompra, il prit la fuite, et tous ceux des Peguans qui ne purent ou ne voulurent pas accompagner leur chef, furent massacrés par les Birmans.

Cependant Alompra, apprenant que Dotacheu avoit abandonné Ava, prit le parti de rester à Monchabou; il envoya seulement Schembuan, le second de ses fils, pour commander dans la capitale, et mettre une garnison dans le fort.

Ces événemens eurent lieu dans l'automne de 1753. Dotacheu ne s'arrêta dans sa fuite que lorsqu'il eut gagné les frontières du Pegu. Les désastres qu'éprouvoient les Peguans qui étoient restés dans le royaume, alarmèrent Beinga-Della sur les dangers auxquels se trouvoient exposés ses états, sur-tout les villes et les districts de Prome, de Keounzeik, de Tambouterra, où les Birmans étoient en bien plus grand nombre que les Peguans.

Au mois de janvier 1754 on équipa à Syriam beaucoup de chaloupes de guerre, dont le commandement fut donné à Appo-raza; et cette flotte remonta l'Irraouaddy pour aller soumettre les insurgens. A cette époque, les Français et les Anglais avoient rétabli leurs factoreries à Syriam, et par conséquent se trouvoient en rivalité de commerce.

Les Français favorisoient les Peguans, et les Anglais soutenoient les Birmans; mais il n'y eut de la part des deux nations européennes aucun acte d'hostilité, jusqu'à ce que le lieu de leur résidence redevînt le théâtre de la guerre. Auparavant elles ne donnoient aux deux peuples qui se combattoient que des secours clandestins, et probablement plutôt pour un

profit mercantile que par des vues politiques.

Lorsqu'en 1751 les Anglais s'établirent à Negrais, leurs agens ne se conduisirent pas avec prudence. La sur-intendance de cette factorerie fut donnée à un certain M. Hunter, homme habile, mais d'un caractère difficile et méchant. Sous son administration, la colonie anglaise fut continuellement dans un état de trouble. Les esclaves caffres, qu'on y avoit introduits pour cultiver la terre, se soulevèrent contre leurs maîtres, et s'étant emparés des canots qu'il y avoit dans l'île, s'enfuirent.

A sa mort, M. Hunter fut remplacé par celui des employés de la colonie qui se trouvoit le plus avancé en grade ; mais elle ne prospéra pas sous ce nouveau chef. Les colons virent leurs embarras s'accroître par le déclin de leur santé. Un malheur si propre à les décourager ne leur fit point abandonner leurs établissemens ; mais il ralentit leurs travaux, et leur ôta presque tout espoir de succès.

Revenons à Apporaza. La saison où ce général partit avec la flotte peguane pour aller attaquer Alompra, étoit le plus défavorable. Pendant les mois de janvier, de

février, de mars et d'avril,[1] les eaux de l'Irraouaddy ne forment qu'un courant à peine navigable ; les rochers et les bancs de sable y arrêtent souvent les bateaux chargés, et le vent de nord, qui y règne continuellement, ajoute beaucoup à la difficulté de le remonter[2]. Ces obstacles, qui ralentirent la marche des Peguans, donnèrent à leur ennemi le temps de rassembler ses forces et de se préparer à repousser le danger qui le menaçoit.

La flotte d'Apporaza s'avança tranquillement jusques dans les environs d'Ava ; mais lorsqu'elle s'approcha de cette ville, elle commença à être attaquée par de petits détachemens de Birmans, qui se tenoient sur le bord de la rivière. Cela ne l'arrêta pas. Lorsque le général peguan fut devant le fort, il fit dire à Schembuan que s'il se rendoit

[1] Dans l'Inde il y a six mois de sécheresse et six mois durant lesquels la pluie tombe presque continuellement ; c'est ce qui fait que l'année y est divisée en *saison sèche* et en *saison pluvieuse*. (*Note du Traducteur.*)

[2] Dans la même saison, le Gange diminue aussi beaucoup. Les sources de l'Hougly tarissent, et les bateaux qui partent alors de Calcutta pour se rendre dans le Gange, ont beaucoup de peine non-seulement à atteindre ce fleuve, mais à le remonter.

immédiatement, il lui accorderoit la vie, mais que s'il tentoit de faire la moindre résistance, il exerceroit sur lui une vengeance exemplaire.

Le fort d'Ava étoit en état de soutenir un assez long siége contre un ennemi inexpérimenté, et Apporaza devoit croire que les assiégés ne manquoient pas de courage. Schembuan lui répondit qu'il se défendroit jusqu'à la dernière extrémité.

Cependant Alompra ne cessoit de s'occuper de ses préparatifs de défense : il avoit rassemblé à Keoum-Meoum une flotte nombreuse, et son armée étoit composée de dix mille hommes, dont l'approche du danger sembloit augmenter l'audace. Les troupes d'Apporaza, au contraire, étoient effrayées de ce qu'elles apprenoient des forces et de la valeur de l'ennemi ; et leur général crut plus prudent de livrer une bataille décisive, que de perdre du temps dans les opérations d'un siége dont la durée et le succès étoient incertains.

Apporaza laissa donc Ava derrière lui, et se rendit, avec toute sa flotte, à Keoum-Meoum, où il trouva Alompra prêt à le combattre. On s'attaqua bientôt, et tandis

que les flottes se battoient, quelques détachemens des deux armées escarmouchoient sur le rivage. L'action fut longue et sanglante ; mais le bruit s'étant répandu que Schembuan avoit quitté le fort d'Ava pour venir fondre sur l'arrière-garde des Peguans, ceux-ci se retirèrent avec précipitation. Plusieurs d'entr'eux furent massacrés dans leur fuite, et Schembuan les attaquant à leur passage, acheva leur défaite. Alompra les poursuivit jusque près de la ville de Sembieu-Ghieun; après quoi il retourna à Monchabou. Apporaza se retira avec les débris de son armée dans les états du Pegu.

La puissance des Peguans sembloit être sur son déclin. Cependant le revers qu'ils venoient d'essuyer ne les empêcha pas de faire de nouveaux préparatifs pour soutenir la guerre. En ce temps-là des motifs réels ou supposés leur firent prendre une mesure aussi contraire à l'humanité qu'à leurs propres intérêts. On prétendit que le vieux roi des Birmans, qui avoit été détrôné et conduit prisonnier au Pegu, venoit de former une conspiration dans laquelle étoient entrés les principaux personnages de sa nation, qui se trouvoient auprès de lui. On ne prit pas beaucoup de

précautions pour s'assurer si ce fait étoit vrai ou faux. Le 13 octobre[1], les Peguans s'armèrent, et après avoir massacré le malheureux monarque, ils égorgèrent tous les Birmans qu'ils purent joindre, sans distinction d'âge ni de sexe.

Cet acte sanguinaire eut des effets terribles. Les Birmans étoient en grand nombre dans les villes et les districts de Prome, de Keounzeik, de Lounzai, de Denoubieu. Indignés du meurtre de leur monarque, et de celui de leurs frères, ils coururent aux armes, et avec non moins de barbarie que ceux qui leur avoient donné un si funeste exemple, ils massacrèrent beaucoup de Peguans. Prome, Denoubieu, Lounzai changèrent de maîtres, et les garnisons de ces villes périrent victimes de la vengeance des Birmans.

Pendant ce temps-là le chef de la rebellion, Alompra, ne négligeoit aucun moyen d'assurer ses succès. Le fils aîné du vieux roi birman, que les Peguans avoient égorgé, se mit à la tête d'une troupe de Quois[2], nation brave et fidelle, qui habite une des provin-

[1] 1754.

[2] Quelques personnes les appellent Yous.

ces [1] orientales de l'empire ; et avec ces forces il se rendit à Monchabou, et se joignit à Alompra.

Ce jeune prince, aveuglé par les succès, eut l'imprudence d'affecter l'orgueil du rang suprême, et de vouloir exercer une autorité qu'il croyoit lui appartenir par droit de naissance. Mais ses prétentions ne s'accordoient pas avec les vues de l'ambitieux Alompra ; et le prince fut bientôt convaincu, non seulement de leur inutilité, mais du danger qu'il y avoit pour lui à les avoir fait connoître. Voyant que sa personne n'étoit pas en sûreté, il se retira secrètement, et chercha de nouveau un asile chez les Siamois. Cette évasion irrita tellement Alompra, que sous prétexte que les Quois avoient conspiré en faveur du fugitif, qu'il en fit mettre à mort près de mille.

Vers la fin de 1754, Beinga-Della, roi de Pegu, ayant renforcé son armée, se mit en marche avec son frère, pour tâcher de réparer les pertes que lui avoient causées les succès des rebelles. Ce prince s'avança rapidement jusqu'à Denoubieu et à Lounzai. Au bruit de son approche, les Birmans se hâtèrent

[1] La province de Muddora.

d'évacuer ces villes. Alors il marcha droit à Prome, place entourée d'un mur solide, d'un fossé profond et de fortes palissades. Là les Birmans, résolus de se défendre vigoureusement, écrivirent à Alompra pour l'instruire de leur situation et le prier de voler à leur secours.

Beinga-Della mit en fuite les Birmans qui défendoient les bords de la rivière, et livra la ville à un assaut général, où ses troupes furent vaillamment repoussées. Alors il changea le siége en blocus, et voyant que la garnison ne pouvoit agir que pour se défendre, il fit remonter la rivière à une partie de sa flotte et de son armée, jusqu'à Melloun, afin d'enlever les convois de vivres qu'on enverroit du nord, et procurer à ses troupes plus de subsistances.

Quoiqu'Alompra eût alors à craindre d'être attaqué par le prince fugitif et par les Quois irrités, il ne fut pas plutôt instruit du blocus de Prome, qu'il fit partir trente-six chaloupes de guerre, commandées par Meinlaou-Tzézo[1], officier d'un mérite distingué, pour porter des secours à la garnison.

[1] Grand-père du vice-roi actuel du Pegu.

Les forces de Meinlaou-Tzézo étoient bien inférieures à celles de l'ennemi. Malgré cela il attaqua la partie de la flotte peguane qui étoit à Melloun, et la força de se retirer à Prome. Ne croyant pas pouvoir ensuite combattre la flotte entière avec avantage, il trouva le moyen de pénétrer dans le fort avec un grand nombre de soldats et une quantité considérable de provisions. Quelques-unes de ses chaloupes tombèrent au pouvoir des Peguans, les autres leur échappèrent.

Quarante jours s'écoulèrent sans que les assiégeans obtinssent un avantage important. Alompra voyant qu'il n'avoit plus rien à craindre du côté de l'orient, laissa le commandement d'Ava et de Monchabou à ses deux fils aînés, et se mettant à la tête de ses meilleures troupes, partit avec une nombreuse flotte pour aller combattre les Peguans. La rapidité de sa marche ne pouvoit manquer d'inspirer de la terreur aux ennemis, et de l'audace à ses propres soldats. A l'instant même de son arrivée devant Prome, les Peguans furent attaqués, et chassés des retranchemens qu'ils avoient construits au nord de la forteresse.

Dans le même temps les flottes combat-

toient avec fureur. Au lieu de se borner à faire usage de leur mousqueterie mal dirigée, les chaloupes s'abordèrent, et les guerriers des deux nations donnèrent des preuves de la plus grande valeur. Ils se servoient également de piques, d'épées et de poignards. La bataille dura long-temps, et il y eut beaucoup de sang répandu ; mais enfin la victoire se déclara pour les Birmans : les Peguans prirent tout-à-coup la fuite.

Alompra, qui ne manquoit jamais de profiter de ses avantages, se rendit aussitôt à Lounzai; les Peguans avoient déjà évacué cette ville. Alompra s'en empara, et voulut qu'elle s'appelât Mayah-Oun, nom qui signifie rapide conquête, et qu'elle a jusqu'à présent conservé. La crainte qu'inspiroit le vainqueur étoit si grande, qu'un détachement de ses soldats s'avança jusqu'à quelques lieues de Persaim [1], sans que les troupes peguanes osassent s'y opposer.

La nouvelle défaite de Beinga-Della, répandit la consternation dans toute l'étendue de son royaume. Les récits qu'en fesoient les fuyards étoient, comme on peut bien le croire,

[1] Ou Bassien.

exagérés par la peur : on craignoit que tous les Birmans qui restoient encore soumis au roi de Pegu ne se révoltassent, et l'on ne tarda pas à découvrir des complots qui prouvoient que ces craintes n'étoient pas sans fondement.

Le roi de Pegu, qui s'étoit d'abord rendu à Persaim, sortit la nuit de cette ville, et se retira dans sa capitale. Ceux qu'il abandonnoit, en furent si effrayés, qu'ils ne songèrent plus qu'à leur propre sûreté : chacun prit le parti qu'il crut le moins dangereux. Par une suite du désordre, dès le 17 février[1], la ville et le fort de Persaim furent absolument abandonnés. Mais avant d'en sortir, les fuyards avoient mis le feu à plusieurs maisons, ainsi qu'aux magasins publics, dans lesquels étoit déposée une grande quantité de grains.

Dans la matinée du 23 février, l'avant-garde de la flotte birmane parut devant Persaim. Bientôt après, deux cent cinquante hommes débarquèrent et se rendirent à la factorerie anglaise[2]. Cette troupe étoit bien

[1] 1755.

[2] Cette petite factorerie étoit soumise à l'autorité du

armée à la manière du pays, et ne paroissoit avoir des intentions hostiles que contre les Peguans. Le capitaine Baker, qui étoit à la tête de la factorerie, reçut ces nouveaux hôtes avec confiance; et en marchand paisible, il leur demanda leur protection pour les agens et les propriétés de la compagnie. Les Birmans la lui promirent, et les Anglais n'éprouvèrent, de leur part, aucun tort, ni aucune insulte.

Cependant les Birmans achevèrent de brûler les restes de la ville de Persaim, et ils détruisirent une partie des retranchemens. Vers midi, ils se retirèrent en dirigeant leur marche sur Kiou-Khoun, ville située à l'embouchure du bras de la grande rivière qui conduit à Persaim et à Negrais.

Depuis ce moment, jusqu'au 12 mars, il y eut entre les Birmans et les Peguans, plusieurs petits combats qui furent presque toujours au désavantage des derniers. L'officier[1] qui avoit commandé en second dans

commandant de Negrais. Ses établissemens étoient sur le bord de la rivière pour faciliter le commerce du bois de *Teak*,

[1] Le titre de cet officier est Chekey, mot qu'on peut rendre par celui de Lieutenant.

Persaim, tandis que cette ville appartenoit aux Peguans, essaya de s'en emparer et de la mettre en état défense, mais il ne put y réussir.

Le théâtre de la guerre étoit alors à l'embouchure des rivières navigables, dans les nombreuses criques et sur les canaux qui sont dans les provinces du Pegu, les plus voisines de la mer. Un navire marchand, qu'on arma de quelques canons, et que conduisoient des Européens, devint très-redoutable aux chaloupes de guerre des Peguans, quoiqu'elles fussent conduites par des hommes adroits et courageux.

Alompra, qui se trouvoit alors à Meyah-Oun, sentit tout l'avantage qu'il pouvoit tirer d'une alliance avec des nations si habiles dans l'art de faire la guerre de mer; et pour obtenir des secours des Anglais, ou pour s'assurer au moins de leur neutralité, il envoya une députation à M. Brooke, résident à Negrais, et chef de toutes les factoreries anglaises.

Le 13 mars il arriva à Persaim une flotte de vingt-cinq chaloupes, ayant à bord deux Envoyés birmans, accompagnés d'un Arménien et d'un Musulman, qui devoient leur servir

servir d'interprètes. Les envoyés étoient porteurs d'une lettre d'Alompra, adressée à M. Brooke, et remplie d'expressions amicales. Le surintendant de la factorerie de Persaim, ne croyant pas que les envoyés dussent se hasarder avec si peu de forces à traverser une province du Pegu, fit passer une copie de la lettre à Negrais, et les engagea à aller en attendre la réponse à peu de distance de Persaim. On devoit avoir cette réponse au bout de quatre à cinq jours.

A peine ce temps fut expiré, que le petit navire qui avoit porté la lettre à Negrais, revint avec un ordre de M. Brooke, qui enjoignoit au capitaine Baker d'accompagner les envoyés birmans à Negrais, avec toute la célérité possible. Ces envoyés partirent donc de Persaim le 19 mars[1] et le 22 du même mois ils arrivèrent auprès de M. Brooke.

La négociation ne fut terminée que le 26: alors les envoyés d'Alompra, ayant reçu une réponse à la lettre de leur maître, repartirent sous la conduite du capitaine Baker. En approchant de Persaim, ils ne furent pas peu surpris d'apprendre que les ennemis

[1] 1755.

étoient dans cette place. Un corps de trois mille Peguans, avec soixante chaloupes de guerre, étoit venu s'en emparer, et le 26 il avoit pris les chaloupes qui attendoient le retour des envoyés.

Le capitaine Baker, voyant qu'il étoit impossible de continuer sa route, prit le parti de ramener les envoyés à Negrais, où ils arrivèrent le 3 avril, résolus de profiter de la première occasion favorable pour rejoindre leur maître.

Les obstacles qui s'opposoient à leur dessein, ne fut pas de longue durée. Le 21 avril, les Peguans furent informés qu'Alompra ayant attaqué Apporaza dans son camp de Synyangong, l'avoit complètement battu et mis en fuite. Aussitôt une grande partie de la garnison de Persaim déserta. Le reste ne se croyant plus en sûreté dans cette place, se hâta de se retirer du côté de Syriam; de sorte que, dès le 23, les ruines de Persaim et tout son territoire furent évacués, et la navigation de la rivière redevint libre.

Les Peguans durent se féliciter d'avoir abandonné Persaim, car plusieurs détachemens de Birmans ne tardèrent pas à y paroître, et le 28 il y arriva un corps de mille

hommes, dont la plus grande partie étoit embarquée sur quarante chaloupes de guerre, et l'autre étoit venue par terre. Ce corps fit prisonniers quelques Peguans qui n'avoient pas pu suivre leurs compatriotes.

Un fort convoi de chaloupes se rendit à Negrais, pour chercher les envoyés birmans, qui purent alors s'en retourner sans rencontrer aucun obstacle. Le 3 juin[1] ils furent rendus à Persaim, d'où ils repartirent deux jours après, emportant, comme je l'ai déjà dit, une lettre pour Alompra qui étoit à Dagon[2] depuis le commencement du mois de mai.

La victoire que ce général avoit remportée à la fin d'avril, étoit décisive. Les Peguans découragés s'enfuirent à Syriam, et plusieurs même ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent dans leur capitale. Parmi ces derniers étoit Apporaza lui-même, qui chargea de la défense de Syriam un parent de la famille royale.

Les fortifications de Syriam ne consistoient qu'en un foible rempart, une palissade et un

[1] 1755.

[2] Ce lieu se nomme aujourd'hui Rangoun. — Dagon est le nom d'un temple célèbre qui est à peu de distance de la ville.

petit fossé presqu'entièrement à sec. Mais quoique tout cela n'eût pu paroître que d'une bien foible résistance à des troupes régulières, c'en étoit assez pour rendre inutiles les attaques d'une soldatesque indisciplinée.

La factorerie française et la factorerie anglaise de Syriam étoient alors dans cet état d'inimitié qu'occasionnent presque toujours l'avidité et la jalousie du commerce dans un pays où le cercle des spéculations est borné. Leur situation devint très-fâcheuse : le danger approchoit et elles n'avoient guère l'espoir d'y échapper totalement. Comment croire, en effet, qu'on les laisseroit tranquilles et indifférentes spectatrices d'une si sérieuse querelle ? Il étoit donc nécessaire pour elles d'adopter un plan de conduite suivie, afin de ne pas être considérées comme ennemies des deux partis qui cherchoient également à se les attacher. Dans cette situation difficile, les Français et les Anglais n'agirent ni avec prudence, ni avec candeur; et l'étourderie de quelques individus finit par avoir pour eux et pour leurs compagnons les plus funestes effets.

M. Bruno, chef de la factorerie française, étoit dévoué aux Peguans ; mais redoutant

la puissance et les succès toujours croissans des Birmans, il dissimula et tâcha de ménager les deux peuples. Sous prétexte d'être plus à portée d'aider les Peguans, il s'embarqua sur un vaisseau français, et suivi de deux autres bâtimens de la même nation, il s'éloigna de Syriam et alla jeter l'ancre dans la rivière de Rangoun. Là, prévoyant bientôt qu'Alompra triompheroit de ses adversaires, il résolut de ne rien négliger pour gagner l'amitié de ce général. Dans ce dessein il quitta son vaisseau, s'embarqua dans une chaloupe avec deux autres Français, et se rendit à Dagon, où Alompra l'accueillit avec beaucoup de témoignages de bienveillance et de marques de distinction.

Cependant, à peine y avoit-il deux jours que M. Bruno s'étoit éloigné de son vaisseau, lorsque l'officier, à qui il en avoit laissé le commandement, s'étant concerté avec un missionnaire qui avoit long-temps résidé dans la factorerie, et poussé par la crainte ou par quelqu'autre motif, leva l'ancre et alla rejoindre les Peguans qui étoient à Syriam. Il n'avoit, en partant, ni obtenu la permission de son chef, ni ne l'avoit prévenu de son dessein.

Une conduite si extraordinaire étonna beaucoup Alompra. Il accusa M. Bruno de trahison ; mais ce Français protesta qu'il étoit innocent, et observa à Alompra qu'il n'étoit pas assez insensé pour chercher à s'exposer aux ressentimens des Birmans, tandis qu'il restoit dans leur camp. Il envoya ordre à ses officiers de ramener ses vaisseaux ; mais ils refusèrent d'obéir, sous prétexte que leur chef étoit prisonnier. Il demanda alors à Alompra la liberté d'aller les chercher. Alompra y consentit, en exigeant que le Français laissât, jusqu'à son retour, un de ses compagnons en ôtage[1].

D'après la manière dont M. Brooke, commandant de Negrais, avoit accueilli les envoyés birmans, et d'après les secours qu'il avoit fournis à Alompra, les Anglais se déclarèrent en faveur des Birmans, aussitôt qu'il fut nécessaire d'opter entr'eux et leurs rivaux. Le commandant de Negrais fut promptement imité par la factorerie de Syriam. Le *Hunter*, vaisseau appartenant à la compagnie des Indes ; l'*Elisabeth*, navire du pays, commandé par le capitaine Swain, et

[1] C'étoit un jeune homme nommé Lavigne.

deux autres bâtimens partirent de Syriam au au mois de mai, pour aller à Dagon seconder les opérations des Birmans.

Au commencement de juin, l'*Arcot*, senaut de la Compagnie[1], qui se rendoit à Negrais, et avoit à bord M. Whitehill, destiné à occuper un emploi dans cette colonie, essuya une tempête qui le força d'entrer dans la rivière de Rangoun. Le capitaine envoya un canot à terre pour chercher un pilote ; et au retour de ce canot, non seulement il apprit l'état des affaires, mais il reçut une lettre d'Alompra, qui l'invitoit à conduire son navire à Dagon, et lui offroit tous les secours qui dépendoient de lui.

Le 6 juin, l'*Arcot* arriva à Dagon. Aussitôt M. Whitehill se rendit à terre pour présenter ses hommages au roi birman, qui le reçut de la manière la plus flatteuse.

Lorsque les Peguans eurent été défaits à Synyangong, et qu'Alompra se fut rendu maître de Dagon, les vaisseaux anglais dont j'ai déjà parlé, partirent de Syriam pour aller renforcer les Birmans. La conduite de M. Brooke autorisoit suffisamment les agens

[1] Il étoit commandé par le capitaine Jackson. — Un senaut est un navire à deux mâts.

de la factorerie de Syriam à seconder Alompra, et jusqu'à l'arrivée de l'*Arcot*, les Birmans ne donnèrent aux Anglais aucun sujet de plainte.

Peu de temps avant l'arrivée de l'*Arcot*, Apporaza retourna de Pegu à Syriam, et reprit le commandement de cette ville. Il étoit informé de la négociation qui avoit eu lieu à Negrais entre M. Brooke et les envoyés d'Alompra; et dans l'espoir de la rendre inutile, il écrivit secrètement au capitaine Jackson. Les propositions qu'il fit à ce capitaine, eurent tant d'effet qu'elles le déterminèrent à embrasser le parti des Peguans. On trouva bientôt des motifs d'accusation contre les Birmans; on se plaignit hautement de leurs mauvais procédés. Malgré cela les dépêches de M. Jackson ne prouvent pas que ces mauvais procédés fussent réels.

Les Peguans ne tardèrent pas à tenter de surprendre le camp des Birmans et de reconquérir Dagon. Quoique leurs troupes se fussent mises en marche pendant la nuit, et que leur flotte, favorisée par la marée, s'avançât avec la plus grande rapidité, les Birmans les découvrirent assez tôt pour pouvoir se mettre en état de défense. Le rivage

étoit couvert de soldats qui fesoient feu sur les chaloupes peguanes, à mesure qu'elles arrivoient. Il auroit fallu donner vigoureusement l'assaut du côté de terre, au fort de Dagon, pour réussir à le prendre; mais les Peguans ne l'attaquèrent que foiblement, parce qu'ils savoient leur flotte repoussée, et qu'ils manquoient de chefs habiles. On entendit, jusqu'à midi, un feu de mousqueterie très-irrégulier. Alors les Peguans rebutés de leur peu de succès, reprirent la route de Syriam. Il n'y eut que très-peu de perte de l'un et de l'autre côté.

Pendant la durée de cette action, les Anglais gardèrent la plus parfaite neutralité. Il n'y eut pas un seul coup de canon tiré de leurs vaisseaux. Cette conduite fit naître quelques soupçons dans l'esprit des Birmans; mais ces soupçons furent bientôt dissipés, et par les assurances d'amitié qu'on leur renouvela, et par l'espérance de recevoir bientôt de Negrais les canons et les munitions de guerre, que M. Brooke avoit promis de leur envoyer sous la conduite de MM. Baker et North, destinés à se rendre, en qualité de députés, auprès du monarque birman.

Peu de temps avant la tentative des Pe-

guans, Alompra avoit quitté Dagon pour aller appaiser quelques troubles dans les provinces septentrionales de ses états. Les Quois et les Siamois profitant de son éloignement, étoient entrés dans ces provinces, et avoient déterminés les habitans à prendre les armes en faveur du fils aîné de leur ancien monarque; mais la présence d'Alompra déconcerta toutes leurs mesures. Il eut bientôt soumis les rebelles, et contraint les Siamois de regagner leur pays.

Avant de partir de Dagon, Alompra avoit posé les fondemens de la ville, si bien connue aujourd'hui sous le nom de Rangoun [1], nom qui signifie victoire complette. Il y avoit jadis en ce même lieu une cité grande et populeuse, appelée dans la langue sacrée [2] du pays, Singoun-Terra. Alompra sentit tout l'avantage de cette situation, et y forma le superbe port où se fait une grande partie du commerce du Pegu.

Dagon, qu'on appelle souvent Schoe-Dagon, c'est-à-dire le Dagon doré, est le nom d'un temple magnifique situé à environ trois milles de la rivière.

[1] Ou Dzangoun.

[2] Cette langue sacrée s'appelle le *Pali*.

Pendant son absence, Alompra avoit laissé le commandement du camp de Dagon à Meinla - Meingoun, général d'une valeur éprouvée.

Les négociations secrètes se renouvelèrent entre les Anglais et les Peguans, après que ceux-ci eurent échoué devant Dagon. On s'envoya mutuellement divers messages, et on forma le projet d'attaquer de nouveau les Birmans. Il fut décidé que cette fois les vaisseaux de la Compagnie seconderoient les Peguans, qui devoient conséquemment avoir pour eux tous les Européens qui étoient dans le pays, puisque les Français les favorisoient.

Pleins de confiance en leurs nouveaux alliés, et se croyant sûrs de la victoire, les Peguans firent descendre la rivière de Pegu pendant la nuit à leurs chaloupes de guerre, et allèrent mouiller avec les navires français dans l'Irraouaddy [1], jusqu'à ce que la marée leur facilitât le moyen de se rendre à Rangoun. A la pointe du jour, ils furent décou-

[1] On appelle souvent cette partie de la rivière d'Ava, la rivière de Rangoun, pour la distinguer du bras qui conduit à Persaim.

verts par les Birmans, dont le général envoya aussitôt chercher les chefs des Anglais pour les consulter sur les moyens de se défendre.

Dans cette entrevue, les Birmans avouèrent franchement à M. Whitehill combien ils avoient été mécontens de l'inaction des capitaines anglais pendant la dernière attaque des Peguans, et demandèrent qu'on promît de les aider en cette occasion. M. Whitehill répondit qu'à moins qu'il n'eût des ordres de la Compagnie pour commencer des hostilités envers quelque nation que ce fût, il ne s'y croyoit pas autorisé; mais que si les Peguans fesoient feu sur les vaisseaux, cet acte d'agression lui suffiroit pour le déterminer à les combattre. Combien il est à regretter que ces principes d'équité et de prudence n'aient pas été mieux observés! Leur oubli a souillé la réputation des Anglais d'une tache que plus de quarante ans n'ont pu effacer.

Les Peguans avoient rassemblé des forces très-redoutables; leur flotte étoit composée de deux gros vaisseaux, un senaut[1] et deux cents *teilées* ou chaloupes de guerre. A l'ap-

[1] Les deux vaisseaux et le senaut appartenoient au roi de Pegu.

proche de cette flotte, les Birmans renouvelèrent leurs sollicitations pour engager les Anglais à les défendre.

La flotte peguane remontant la rivière avec la marée, n'arriva à Rangoun qu'à midi. Lorsqu'elle fut à portée du canon, les vaisseaux français jetèrent l'ancre et se préparèrent au combat. Les chaloupes peguanes firent un feu de mousqueterie très-vif sur celle des Birmans, qui, pour la plupart, s'étoient retirés dans une crique. Là, elles se trouvoient protégées par un bosquet de mangliers et par des retranchemens et une batterie, où l'on avoit placé quelques canons qui, à la vérité, étoient fort mal servis.

Alors les vaisseaux anglais, le *Hunter*, l'*Arcot* et l'*Elisabeth*, commencèrent à tirer sur les Birmans, qui se voyant tout-à-coup attaqués par de nouveaux ennemis, furent obligés d'abandonner leurs chaloupes et de se retirer dans le bosquet de mangliers.

Si les Peguans avoient su alors profiter de leurs avantages, et montrer plus de valeur, ils auroient réparé leurs dernières pertes, et seroient rentrés en possession de leurs provinces maritimes. En vain les Européens leur conseillèrent de s'emparer de la flotte

des Birmans ; ils n'osèrent pas braver une décharge de mousqueterie qu'on pouvoit leur tirer de derrière le bosquet, et ils se contentèrent de l'infructueux honneur d'avoir forcé leur ennemi à quitter ses chaloupes. Le reste de la journée se passa à tirer quelques coups de canon et de fusil.

Deux hommes ayant été tués à bord de l'*Arcot*, les vaisseaux anglais se mirent la nuit hors de la portée de la mousqueterie. Les Peguans conservèrent leur position cinq ou six jours, durant lesquels il y eut quelques escarmouches. Ils épuisèrent inutilement leurs munitions ; après quoi ils jugèrent à propos de se retirer à Syriam, accompagnés des vaisseaux francais et anglais. Les Birmans restèrent maîtres du bosquet de mangliers, qu'ils avoient fortifié, et du terrain où l'on devoit bâtir la nouvelle ville.

Apporaza, qui commandoit à Syriam, reçut les Anglais avec les plus grandes marques de considération. Croyant l'occasion favorable pour procurer de nouveau leur alliance à sa nation, il écrivit à M. Brooke qui étoit à Negrais, et l'invita à se rendre à Syriam, afin d'y régler les conditions d'un traité solide. M. Brooke répondit honnête-

ment qu'il ne pouvoit pas aller à Syriam, et qu'il prioit le général peguan de permettre que M. Whitehill et les vaisseaux de la compagnie se rendissent sans délai à Negrais. Il ordonna, en même temps, aux capitaines anglais de faire voile pour ce port.

L'empressement que mit Apporaza à faire ce que demandoit M. Brooke, prouva combien il désiroit de regagner l'amitié des Anglais. M. Whitehill partit de Syriam sous l'escorte de vingt chaloupes de guerre, et arriva à Negrais le 26 août [1]. Le *Hunter* mit à la voile le 26 septembre. L'*Arcot* fut obligé de rester encore quelque temps à Syriam, parce qu'il avoit besoin de se radouber.

Cependant les négociations entre M. Brooke et Alompra ne furent point suspendues. Le capitaine Baker et le lieutenant North partirent pour se rendre auprès de ce prince, avec des présens et les instructions nécessaires pour conclure un traité d'alliance entre lui et la nation anglaise.

J'ai déjà rapporté que vers la mi-juin Alompra avoit été obligé de partir de Dagon pour aller appaiser la révolte d'une partie

[1] 1755.

de ses sujets et repousser les Siamois. Cette expédition eut tout le succès qu'il pouvoit en attendre; et il eut, en outre, la satisfaction d'apprendre que ses armes avoient triomphé dans le Cassay, pays dont les habitans profitant des troubles qui désoloient quelques autres parties de l'empire, s'étoient déclarés indépendans.

Le Cassay, situé au nord-ouest du royaume d'Ava, en est séparé par la rivière de Kin-Duem, qui coule vers le sud-est, et joint ses eaux à celles de l'Irraouaddy, un peu au dessus de la ville de Sembieu-Ghieun.

Dans le temps qu'Alompra quitta sa capitale pour aller au secours de la ville de Prome, il fit partir un corps de troupes sous le commandement d'un de ses parens, pour aller réprimer l'insurrection des Cassayens. Ce peuple avoit anciennement joui, par intervalle, des douceurs de la liberté. Les querelles des Birmans et des Peguans lui firent espérer de pouvoir rejeter un joug auquel il ne pouvoit que difficilement s'accoutumer; mais ses efforts furent inutiles. Le rajah de Munnepoura, capitale du Cassay, demanda la paix; et elle fut conclue à l'avantage des Birmans. Alors un jeune homme et une jeune fille,

fille, tous deux de la famille du rajah, furent, suivant la coutume, donnés en ôtage, pour garantir l'observation du traité.

Les envoyés anglais remontèrent la rivière assez lentement, parce qu'on étoit alors dans la saison où les torrens qui tombent des montagnes augmentent beaucoup ses eaux, et rendent son cours très-rapide. Un peu audessus de Prome, ils rencontrèrent quatre-vingts chaloupes portant quatre mille soldats, commandés par un boumien[1]. Cette flotte se rendoit à Dagon pour renforcer l'armée des Birmans. Le capitaine Baker eut une entrevue avec le général, qui ne lui déguisa point l'espérance qu'il avoit de se rendre bientôt maître de Syriam, et de détruire les vaisseaux français qui avoient donné des secours aux Peguans.

La manière extraordinaire dont les vaisseaux anglais avoient agi à Dagon, n'étoit pas propre à faire accueillir favorablement les envoyés de cette nation. Aussi le capitaine Baker essuya beaucoup de reproches pour une faute à laquelle il n'avoit eu aucune part. Ce qui augmenta son embarras, c'est

[1] Un général en chef.

que deux jours après s'être séparé de la flotte birmane dont je viens de parler, il perdit son collègue, le lieutenant North, qui mourut de la dyssenterie à Roun-Youah.

Dès ce moment le capitaine Baker continua son voyage, n'ayant auprès de lui que des Birmans. Le 8 septembre[1] il arriva à Ava, qui n'étoit plus la capitale de l'empire. Alompra venoit de donner ce titre à Monchabou, et d'y transporter le siége du gouvernement, parce que ce lieu étoit le théâtre de ses premiers succès.

Le gouverneur d'Ava accueillit le capitaine Baker avec beaucoup de politesse. Ce dernier s'étant remis en route, arriva le 12 septembre à Keoum-Meoum, bâti sur la rive occidentale de l'Irraouaddy. Le 16, il reçut un message qui lui enjoignit de se rendre aux *pieds d'or*[2].

Le lendemain, l'envoyé anglais débarqua, et se rendit, par terre, au lieu où étoit Alompra. Il fut reçu avec autant de pompe que pouvoit en déployer un prince qui avoit

[1] 1755.

[2] Les Birmans se servent de cette expression pour annoncer la présence de leur monarque.

si récemment usurpé le trône, et dont la puissance étoit encore incertaine. Dans cette entrevue le nouveau monarque parla avec cet orgueil qui accompagne ordinairement une fortune extraordinaire; toutefois ses expressions n'eurent rien de personnellement injurieux pour le capitaine Baker. Il vanta ses victoires et l'étendue de son empire avec une emphase et une arrogance digne d'un Xercès. Il dit que les capitaines anglais avoient déshonoré leur nation, par la manière dont ils s'étoient conduits à Dagon, puisque pour prix de l'amitié qu'il leur avoit témoignée, ils avoient traîtreusement manqué à leurs promesses.

Le capitaine Baker ne put répondre à ces reproches que par des regrets sur la conduite qui y donnoit lieu; et il déclara solennellement que M. Brooke, loin d'avoir autorisé cette conduite, n'en avoit été nullement prévenu. Alompra parut satisfait de ces assurances, avec plus de facilité qu'on ne devoit en attendre d'un despote qui ne s'étoit frayé le chemin au trône qu'en versant des torrens de sang.

Quelques jours après cette audience, l'envoyé anglais fut admis à une seconde, dans laquelle

le roi birman dicta une lettre pour M. Brooke, contenant la permission d'établir des factoreries anglaises à Dagon et à Persaim. Ce prince avoit déjà résolu de détruire entièrement la ville de Syriam.

Le capitaine Baker demanda, au nom de la compagnie des Indes anglaises, la possession de l'île de Negrais. Alompra ne la refusa pas formellement, mais il ne l'accorda point, sous prétexte qu'en ce moment un chagrin domestique l'affectoit beaucoup. Il ajouta qu'ayant résolu de se rendre sous peu de jours à Rangoun pour commander lui-même les armées qui agissoient contre le Pegu, il s'occuperoit alors de la concession que sollicitoit l'envoyé. Celui-ci ayant pris congé du monarque, se rendit à Keoum-Meoum, où il s'embarqua le 29 septembre [1] pour retourner à Negrais.

Tandis que des liaisons amicales s'établissoient entre les Birmans et la colonie de Negrais, les Peguans attaquèrent de nouveau le poste de Dagon, et furent aidés par l'*Arcot* et par deux autres vaisseaux anglais qui appartenoient à des marchands, et qui probablement

[1] 1755.

n'agirent que parce qu'ils y furent en quelque sorte forcés.

Les trois vaisseaux anglais, un navire françois et trois cents chaloupes de guerre composoient la flotte des assaillans. Ils avoient en outre dix mille hommes de troupes qui se rendirent par terre à Dagon pour en attaquer les hauteurs, ainsi que le bosquet fortifié.

Les Birmans préparèrent avec beaucoup d'intelligence des espèces de brûlots, consistant en un certain nombre de canots attachés ensemble, et remplis de matières combustibles. Au moment où la marée descendoit avec force, et où la flotte peguane étoit à l'ancre, ces brûlots furent lancés dans le milieu du courant, et dirigés avec tant d'adresse que la flotte se vit obligée de couper ses cables et de mettre à la voile. Le vaisseau français fut celui qui courut le plus grand risque.

Cette invention écarta la flotte, qui, par conséquent, n'agissant point avec les troupes de terre, rendit infructueuse leur attaque. Les Birmans les repoussèrent facilement, et elles se retirèrent à Syriam, où la flotte ne tarda pas à les rejoindre. Ce fut la der-

nière tentative que les Peguans osèrent faire pour reprendre Dagon.

Alompra reparut en vainqueur à Dagon. Son retour inspira une nouvelle ardeur à ses troupes, et répandit une sombre terreur parmi les infortunés Taliens[1]. Il changea aussitôt le plan qu'on avoit suivi jusqu'alors. Au lieu de se tenir sur la défensive dans le poste fortifié de Dagon, il voulut aller attaquer les Peguans; et abandonnant la grande rivière, il s'avança courageusement avec ses chaloupes armées jusqu'à l'embouchure de celle de Syriam. Par ce moyen, il coupa à l'ennemi toute communication avec la mer et avec le pays qui est à l'ouest de Rangoun.

Dans le même temps, Apporaza se retira dans la capitale du Pegu, et laissa Syriam sous le commandement du prémier woungée de l'empire. Les vaisseaux anglais ayant déjà obtenu la permission de partir et d'emporter tout ce qui appartenoit à la compagnie, ne manquèrent pas d'en profiter. M. Bruno, chef de la factorerie française de Syriam, n'imita point leur exemple : il fit mouiller son vaisseau tout près des établissemens de la

[1] Les Birmans donnent aux Peguans le nom de *Taliens*.

factorerie et se prépara à se défendre contre les Birmans.

La marée s'élève à une grande hauteur dans la rivière de Rangoun. Celle qu'on appelle indifféremment la rivière de Pegu, ou de Syriam, est considérablement grossie par les eaux de la première, à marée montante; mais quand la marée descend, elle n'a que très-peu d'eau. Les Birmans ayant remarqué que pendant le reflux le vaisseau français touchoit, et par conséquent ne pouvoit pas manœuvrer, l'attaquèrent avec des chaloupes qui avoient du canon, et se placèrent de manière que ses batteries ne pouvoient pas porter sur eux. Ils réussirent si bien que le vaisseau fut promptement désemparé. Alors M. Bruno voyant qu'il étoit dans l'impossibilité de leur résister, écrivit à Alompra pour s'excuser d'avoir donné des secours aux Peguans et pour lui proposer un accommodement.

Les Peguans découvrirent cette correspondance, ou du moins la soupçonnèrent, et avant qu'elle pût avoir aucun effet, ils conduisirent M. Bruno et les autres Français dans la forteresse de Syriam.

Alompra s'empara aussitôt de la factorerie et du vaisseau français. Après cela, il résolut

de tenir bloqués la ville et le fort de Syriam, et de les réduire par famine. Il ne tenta pas une seule fois de donner assaut à la place, jusqu'au mois de juillet 1756.

Une si longue inactivité de la part des Birmans plongea la garnison de Syriam dans une fatale sécurité. Tout-à-coup Alompra, profitant de l'obscurité de la nuit, traversa le fossé, emporta sans la moindre difficulté les ouvrages extérieurs, et bientôt après se rendit maître de la forteresse. Le commandant et une partie de la garnison se sauvèrent à la faveur des ténèbres; beaucoup de Peguans furent égorgés, et tous les Français restèrent prisonniers.

J'ai déjà observé que la politique des Français avoit été de soutenir la cause des Peguans. Si les renforts qu'ils attendoient de Pondichéry étoient arrivés plus tôt, les affaires auroient probablement changé de face, et les Peguans se seroient trouvés en état de conclure une paix avantageuse; mais à la guerre les secours n'ont d'effet que lorsqu'ils sont donnés à propos. Si l'on attend que le parti qu'on veut soutenir ait du désavantage, on n'est plus à temps; et alors, au lieu de lui être utile, on court risque de lui nuire.

Les secours depuis si long-temps promis par les Français, arrivèrent au moment où les Peguans n'avoient plus de communication avec la mer, où l'on ne pouvoit leur rien faire passer, et où ils avoient enfin perdu tout espoir de rétablir leur fortune.

Le gouverneur de Pondichéry étoit alors M. Dupleix, homme dont l'esprit étendu appercevoit facilement tout ce qui pouvoit être utile à sa nation. Fortement engagé alors dans l'importante querelle qui devoit enfin décider à laquelle des nations européennes resteroit la souveraineté de l'Inde, Dupleix sentit l'avantage de conserver de l'ascendant dans le Pegu; et malgré les embarras où il se trouvoit, il fit partir deux vaisseaux bien armés, la *Galathée* et le *Diligent*, pour aller au secours des Peguans, à qui il envoya en même-temps beaucoup d'armes et de munitions.

Peu de temps après leur sortie de Pondichéry ces deux vaisseaux se séparèrent. La *Galathée* fit une assez courte traversée; mais par une méprise funeste et pourtant très-fréquente, elle entra dans la rivière de Sitang au lieu d'entrer dans celle de Rangoun qui est quelques milles plus à l'ouest, et n'arriva dans

celle-ci que deux jours après que Syriam fut tombé au pouvoir des Birmans.

Le canot du capitaine français étant allé à terre pour chercher un pilote, fut arrêté par les vainqueurs. Alompra envoya aussitôt un pilote, dans un canot du pays, à bord de la *Galathée*, et força M. Bruno, qu'il retenoit prisonnier, à écrire au capitaine pour l'engager à se rendre à Rangoun, et à ne pas s'inquiéter du retard de son canot qui, disoit-il, le rejoindroit en route.

Le capitaine de la *Galathée* fut dupe de cet artifice. Il leva l'ancre, et la marée le porta en peu d'heures à Rangoun, où avant qu'il eût le temps de s'apercevoir qu'on l'avoit trompé, son vaisseau fut saisi par les Birmans. Les armes et les munitions furent portées à terre, et les papiers du capitaine prouvèrent qu'elles étoient destinées au roi Beinga-Della et à son frère Apporaza.

Alompra, irrité de cette découverte, donna à l'instant l'ordre de mettre à mort M. Bruno et M. Martin, ainsi que le capitaine et tous les officiers de la *Galathée*. Cet ordre barbare fut promptement exécuté : on n'épargna qu'un petit nombre de matelots et de lascars dont on crut avoir besoin pour continuer la

guerre, et à qui on fit éprouver tous les maux d'une éternelle captivité.

Le *Diligent* fut plus heureux que la *Galathée*. Des vents contraires forcèrent ce vaisseau de faire route vers les îles de Nicobar; ce qui fut cause qu'il ne parut sur les côtes du Pegu que six semaines après le massacre des Français. La défiance du capitaine l'empêcha d'éprouver un sort pareil à celui de ses compatriotes. Il fut instruit de ce qui leur étoit arrivé assez tôt pour pouvoir s'éloigner, et il en porta la nouvelle à Pondichéry, d'où il n'étoit pas possible d'envoyer de nouveaux secours aux malheureux Peguans.

La fureur des vainqueurs Birmans s'exerça sur les seuls Français; les autres Européens pris à Syriam furent traités avec bien moins de rigueur. Quelques-uns d'entr'eux qui s'étoient exposés au courroux d'Alompra, et qui avoient tout lieu de redouter sa vengeance, en furent quittes pour quelques reproches, après quoi il leur permit de partir. De ce nombre étoient quelques Anglais qui n'avoient pas eu le temps de s'éloigner avant que Syriam tombât au pouvoir de ce conquérant.

La prise de Syriam décida du sort des Peguans. Privés de toute communication avec

les contrées occidentales de Dalla et de Persaim, ainsi que de la navigation de la rivière de Rangoun et de l'Irraouaddy, et ne pouvant recevoir aucun secours étranger, ils manquèrent bientôt des moyens de continuer la guerre.

La rivière de Pegu [1] a un cours très-borné, et va droit au nord-nord-est; la marée seule la rend navigable. Au-dessus de l'endroit où le flux s'arrête, cette rivière n'est plus qu'un petit ruisseau qui sort d'une chaîne de montagnes, situées à quarante milles de la ville, et remarquables seulement par l'insalubrité de l'air qu'on y respire.

Malgré toutes les pertes qu'ils venoient d'essuyer, les Peguans se préparèrent à soutenir un siége dans leur capitale qui, à la vérité, étoit dans un meilleur état de défense que ne le sont ordinairement les villes de ces contrées.

Située au milieu d'une vaste plaine, la ville de Pegu étoit entourée d'une muraille haute et solide, flanquée de petites tours, et fortifiée de chaque côté et à distance égale par des demi-bastions. En dehors de la muraille, il y avoit

[1] Le Bago Miop.

un large fossé contenant environ trois pieds d'eau. La ville étoit pourvue de puits ou réservoirs, qui fournissoient assez d'eau pour la consommation des habitans. La haute pagode de Schoe-Madeo, placée presqu'au centre de la ville sur une éminence artificielle, et entourée d'un mur de briques très-épais, servoit de citadelle; et de là on pouvoit voir facilement tout ce qui se passoit dans la campagne. Cependant l'étendue des fortifications, le nombre des troupes nécessaires pour les garder, et le nombre encore plus considérable des habitans, étoient un désavantage pour les assiégés, et devoient aggraver le danger qui les menaçoit.

Dès que la saison des pluies fut à son terme, et que le pays bas et marécageux qui sépare Syriam de Pegu, eût cessé d'être inondé, Alompra donna ordre au général Meinla - Meingoun de marcher vers cette dernière ville, à la tête d'un corps de troupes. Peu de temps après il le suivit lui-même avec toute son armée : par-tout il trouva les campagnes dévastées et abandonnées par leurs habitans; et en quatre jours il fut au pied des murs de Pegu.

Pour prendre une ville, les Birmans sont ordinairement dans l'usage de la bloquer, et

le moyen sur lequel ils comptent le plus, c'est d'affamer ceux qui la défendent. Le roi d'Ava aima donc mieux employer cette manière contre Pegu, que de donner un assaut dans lequel il auroit couru risque d'être repoussé. Il disposa son armée tout au tour de la ville, et construisit des retranchemens, soit pour protéger ses troupes, soit pour empêcher les assiégés d'avoir aucune communication avec les gens de la campagne. Ainsi, à l'abri de toute surprise de la part de la garnison, ne craignant aucun ennemi du dehors, et maître du cours de la rivière, il attendit tranquillement les effets lents, mais certains de la faim et du désespoir [1].

La famille royale et les principaux nobles peguans s'étoient retirés dans la forteresse [2]. De ce nombre étoient Apporaza, frère du roi, Chouparéa, son gendre et son neveu, et Talabaam, général distingué par les services qu'il avoit autrefois rendus à son pays, et qui lui avoient mérité les premiers emplois militaires.

Les Birmans, quoique bien plus nombreux que les assiégés, persévérèrent à suivre leur

[1] En janvier 1757.

[2] La grande pagode de Schoe-Madeo.

plan, et se tinrent dans leurs lignes. Deux mois entiers s'écoulèrent sans qu'ils tentassent rien de nouveau. Cependant les conséquences de cette conduite étoient inévitables : la disette et sa suite ordinaire, le mécontentement et l'insubordination, désoloient déjà l'intérieur de la ville.

Dans cette extrémité, le roi tint conseil avec sa famille et ses principaux capitaines. Après avoir considéré les maux auxquels ils étoient réduits, et le peu d'espérance qu'ils avoient de les voir cesser, ce prince déclara qu'il étoit dans l'intention de demander la paix, et d'envoyer sa fille au vainqueur, parce qu'il croyoit que c'étoit le seul moyen d'en obtenir des conditions favorables. Cette jeune princesse n'avoit point encore eu d'époux. La proposition du monarque fit verser des larmes à ceux qui l'écoutoient, et ils y accédèrent tous, à l'exception de Talabaan, qui nourrissoit, dit-on, pour la princesse, une passion secrète; car, dans le Pegu, la vue et la conversation des filles du premier rang ne sont point, comme dans le reste de l'Inde, interdites aux hommes. Ce général déclara, avec une orgueilleuse indignation, combien il désapprouvoit le sacrifice honteux

auquel son maître vouloit se résoudre ; et il offrit de faire une sortie à la tête de six cents hommes de choix, pour faire lever le siége et obtenir une paix honorable ou périr les armes à la main. Il demanda, en même-temps, que si le succès couronnoit son entreprise, le roi daignât le récompenser en lui accordant la main de la princesse.

Touché de la noble fierté de son général, le roi accepta sa proposition, et le conseil se sépara. Mais Apporaza et les autres chefs qui étoient, dès long-temps, jaloux du pouvoir et de la gloire de Talabaan, ne tardèrent pas à représenter au monarque qu'il étoit plus honteux pour lui de faire ce que désiroit son général, que d'offrir sa fille, pour prix de la paix, à un puissant souverain. Le roi, cédant aux funestes sollicitations de son frère, se rétracta envers Talabaan.

Talabaan irrité sortit de la forteresse au milieu de la nuit, et suivi de quelques amis déterminés, il franchit vaillamment les lignes des Birmans, se rendit sur les bords de la rivière de Sitang, la traversa et se retira à Martaban[1], où résidoit sa famille.

Deux jours après le départ de Talabaan,

[1] Ou Mondimaa.

le roi de Pegu écrivit à Alompra, et lui demanda la paix aux conditions dont il avoit fait part à son conseil. Alompra répondit qu'il accepteroit volontiers ces conditions. Dès-lors les négociations furent entamées, et l'on conclut un traité, par lequel il fut arrêté que le roi de Pegu conserveroit son royaume, mais en feroit hommage au monarque birman ; que les anciennes limites seroient rétablies, et que Prome[1] resteroit frontière du Pegu du côté du nord. Il fallut que préalablement la fille de Beinga - Della se rendît dans le camp du vainqueur. Apporaza, son oncle, l'y accompagna, et elle fut reçue au son des instrumens et avec beaucoup de démonstrations de joie et d'amitié.

Les réjouissances et les cérémonies du mariage durèrent quelques jours, pendant lesquels les assiégeans et les assiégés se visitèrent mutuellement et presque sans cesse. La vigilance des gardes devint beaucoup moins sévère ; et plusieurs petits partis de soldats birmans trouvèrent aisément le moyen d'entrer dans la ville. Alompra, qui ne vouloit sans doute pas remplir les conditions du traité qu'il ve-

[1] Ou Pee-Miou.

noit de conclure, avoit donné des instructions à ses soldats de se tenir cachés dans quelques maisons, jusqu'à ce qu'on eût besoin d'eux. Il avoit aussi fait déposer secrètement des armes et des munitions dans des endroits où il les croyoit en sûreté ; cependant, quelques précautions qu'il prît, ses desseins furent prévenus.

Chouparéa, neveu du roi, averti qu'on méditoit quelque trahison, donna aussitôt ordre de fermer les portes et de faire des recherches. On découvrit les armes et les munitions cachées, ainsi que plusieurs Birmans déguisés. Chouparéa fit mettre à mort tous ceux de cette nation qui se trouvoient dans la ville, et les canons de la forteresse recommencèrent à tirer sur la partie du camp la plus exposée à leur feu.

Une fureur nouvelle animant les deux partis, Apporaza et la jeune princesse furent retenus dans le camp, l'un dans une tente sévèrement gardée, et l'autre dans l'appartement réservé aux femmes.

Cependant la trève avoit duré trop peu pour que les Peguans eussent eu le temps de se renforcer et de se procurer des subsistances ; en sorte qu'ils n'étoient pas mieux en état de

résister à l'ennemi qu'avant les négociations. Les Birmans recommencèrent à suivre le premier plan qu'ils avoient formé pour forcer la ville à se rendre. En six semaines, la famine réduisit la garnison et le peuple à la condition la plus déplorable : ils cherchoient et mangeoient avec avidité les reptiles les plus dégoûtans, et leurs murmures se fesoient entendre avec fureur.

Le hasard fit découvrir quelques boisseaux de grain : sur-le-champ on soupçonna qu'il y en avoit d'autres cachés. La foule se rassembla en tumulte devant la porte de Chouparéa, qui depuis que Talabaan s'étoit retiré, et qu'Apporaza étoit prisonnier dans le camp des Birmans, restoit seul chargé du commandement de la forteresse. Pour appaiser la violence des mutins, Chouparéa ordonna qu'on fît une recherche générale du grain, et accorda aux soldats la permission d'entrer de force dans toutes les maisons où l'on croyoit qu'il y en avoit.

L'ordre fut soudain exécuté, et on trouva dans la maison d'un des proches parens du roi beaucoup plus de grain qu'il ne lui en falloit pour sa consommation, sur-tout dans ces tristes circonstances. Les soldats deman-

dèrent qu'on leur livrât ce grain ; le parent du roi le refusa : alors, profitant de la permission accordée par Chouparéa, les soldats et le peuple voulurent prendre, par force, ce qu'ils ne pouvoient pas obtenir de bonne grâce. La querelle s'échauffa ; on en vint aux mains ; quelques personnes furent tuées, et le prince se vit obligé d'abandonner sa maison à la multitude.

Le prince se rendit sur-le-champ auprès du roi, en vomissant les plus violentes invectives contre Chouparéa, qu'il accusa de l'intention d'ôter la vie au souverain, et de s'emparer du trône. Il conseilla, en même-temps, au roi de tâcher d'obtenir des assiégeans la capitulation la plus favorable qu'il pourroit, et de s'abandonner à leur générosité, plutôt que de laisser son royaume et sa personne exposés à la perfidie d'un sujet ambitieux et trop puissant.

Beinga-Della, dont l'imbécillité sembloit croître avec le malheur, prêta facilement l'oreille aux discours d'un homme animé par la colère et par la jalousie, et résolut de suivre ses dangereux conseils. Cependant, trop timide pour avouer hautement sa foiblesse et ses soupçons, il envoya, en secret, propo-

ser à Alompra de lui rendre la ville, ne se réservant que la sûreté de sa personne, et laissant le reste à la discrétion du vainqueur.

D'après les arrangemens qui furent pris à cette occasion, les Birmans s'avancèrent vers les portes de la ville, qu'on leur ouvrit à l'instant. Les Peguans, frappés de terreur, s'enfuirent de toutes parts : plusieurs parvinrent à s'échapper à la faveur du désordre. Le roi de Pegu fut fait prisonnier, et sa capitale livrée au pillage.

En triomphant de son principal ennemi, Alompra porta le coup le plus terrible aux Peguans. Cette nation, après avoir perdu sa capitale et son souverain, n'eut plus la force de résister au vainqueur. Celui-ci ne tarda pas à se mettre en marche pour aller soumettre les provinces orientales, c'est-à-dire, le pays fertile situé entre le Pegu et les trois pagodes, pays qui sépare le royaume de Pegu de la partie de celui de Siam, appelée le territoire des Youdras.

Talabaan, retiré à Martaban, jouissoit d'un grand ascendant sur l'esprit de ses compatriotes, et ses talens, sa valeur, son audace, en fesoient un ennemi qui n'étoit point à dédaigner. A l'approche des Birmans,

ce général voyant qu'il n'avoit pas des forces suffisantes à leur opposer, prit le parti de fuir dans les bois. Cependant une partie de sa famille et plusieurs de ses amis restèrent à Martaban. Alompra les fit arrêter, et, d'après un usage barbare que suivent presque toutes les nations de l'Inde, les innocens furent condamnés à souffrir pour le coupable. On fit dire à l'infortuné Talabaan que s'il ne se rendoit pas, ses parens et ceux de ses amis qui étoient au pouvoir du vainqueur seroient massacrés.

Effrayé du danger qui menaçoit des personnes si chères, Talabaan ne vit plus son propre péril, et dans l'espoir d'obtenir leur grâce, il se hâta de porter sa tête au vainqueur. Dès qu'il fut en présence d'Alompra, il lui demanda d'un air calme et respectueux de rendre la liberté à ses amis, et de l'envoyer à la mort. Le roi birman, touché de tant de grandeur d'ame, eut la générosité de pardonner à Talabaan, et de lui rendre tous ceux pour lesquels il s'étoit si noblement dévoué. Il le prit ensuite à son service, et lui confia un des premiers emplois de l'état. Talabaan se conduisit toujours avec beaucoup de reconnoissance et de fidélité

envers Alompra; mais quand ce prince eut cessé de vivre, il leva l'étendard de la rebellion contre son successeur.

En ce temps-là le sort des Anglais dans l'Inde étoit assez incertain; leurs établissemens à la côte de Coromandel exigeoient tant de vigilance et d'efforts de la part de ceux qui les défendoient, qu'ils ne pouvoient guère donner des secours à des colonies plus éloignées. Negrais fut donc, non pas abandonné, mais très-négligé.

Après la reddition de la capitale du Pegu, le gouvernement peguan[1] fut totalement détruit. Dès-lors les Européens se virent dans la nécessité de se concilier la bienveillance du nouveau souverain. Alompra invita M. Newton[2], résident de la compagnie des Indes anglaises à Negrais, de se rendre auprès de lui à Prome. M. Newton ne pou-

[1] Ou Talien.

[2] M. Brooke s'étoit retiré, et le capitaine Howe, qui avoit succédé à M. Brooke, étoit mort. M. Newton fesoit les fonctions de résident à la place de M. Roberts qui avoit été nommé à cet emploi, et qui fut tué au siége de Madras. Dès-lors la colonie de Negrais fut négligée. — M. Brooke et le capitaine Howe étoient, dit-on, des hommes très-estimables.

vant pas faire ce voyage, envoya à sa place l'enseigne Lyster pour offrir des présens au roi birman, et lui demander, au nom de la compagnie, la concession de Negrais, avec divers priviléges pour faire le commerce.

L'enseigne Lyster partit de Negrais le 27 juin 1757 : le navire de la compagnie, *la Marie*, le porta jusqu'à Persaim. Là, l'envoyé anglais resta jusqu'au 13 juillet à attendre un nommé Antonio, issu d'une famille portugaise, et employé par le gouvernement birman en qualité d'interprète, ce qui lui donnoit beaucoup de crédit. Cet homme étoit chargé d'accompagner l'envoyé, et d'approvisionner les chaloupes destinées à le porter.

Tout étant enfin prêt, l'enseigne Lyster et les gens de sa suite s'embarquèrent sur quatre chaloupes qui étoient fort mal équipées pour la saison pluvieuse où l'on étoit alors.

Vers ce temps-là Alompra fut instruit que les Cassayens de la rive orientale du Kin-Duem cherchoient à se révolter. Aussitôt il laissa Rangoun, nouvelle capitale du Pegu, sous le commandement de l'un de ses généraux, nommé Namdeoda, avec des forces

suffisantes pour contenir les Peguans, et il prit la route du Cassay.

Le 23 juillet[1] l'enseigne Lyster, qui avoit eu beaucoup à souffrir du mauvais temps pendant sa navigation, joignit le roi, qui remontoit la rivière, et il eut l'honneur d'être introduit dans la barque de ce prince. Cette audience ne fut pas accompagnée de beaucoup de pompe. Malgré cela Alompra parla avec beaucoup d'orgueil, se vanta de son invincible valeur, et fit l'énumération de toutes les personnes de la famille royale de Pegu, qu'il traînoit captives à sa suite.

Après avoir adressé plusieurs questions à l'enseigne Lyster, le roi birman lui dit qu'il pouvoit le suivre, et qu'une autre fois on s'occuperoit de l'objet de sa mission.

Le 29 juillet, le roi birman s'arrêta à Lounzai. Là, l'envoyé anglais fut de nouveau admis en sa présence. Le roi lui fit des reproches sur ce que les Anglais encourageoient et aidoient les mécontens du Pegu. Après lui avoir fait remettre quelques présens de peu de valeur, en retour de ceux que l'envoyé lui avoit portés de Negrais, il lui dit

[1] 1757.

que l'interprète Antonio et le gouverneur de Persaim régleroient les conditions définitives du traité que sollicitoient les Anglais. Ce prince ne vouloit point perdre de temps, et se remit en route le lendemain matin. Dès-lors l'envoyé de la factorerie de Negrais n'eut plus affaire qu'au gouverneur de la province et au schaubonder[1] portugais.

Après quelques délais inutiles, qu'on dit avoir été occasionnés par l'avarice et la déloyauté du gouverneur de Persaim, mais qui plus probablement n'étoient dus qu'à Antonio, on signa un accord contenant neuf articles différens. Par cet accord la compagnie anglaise obtint quelques priviléges très-avantageux pour son commerce; elle acquit à perpétuité l'île de Negrais, avec le terrain nécessaire pour établir une factorerie vis-à-vis l'ancienne ville de Persaim. En revanche elle s'obligea de payer un tribut annuel d'armes à feu et de munitions de guerre. Il fut en outre spécifié dans le traité que les An-

[1] *Schaubonder* signifie intendant du port : c'est un terme introduit dans l'Inde par les Musulmans, et généralement employé. — Dans la langue des Birmans, l'intendant du port s'appelle *Ackawoun*.

glais fourniroient aux Birmans des secours contre le roi de Tavoy [1].

Ce traité fut sans doute le fruit des présens qu'on employa pour corrompre les agens du roi birman. Malgré cela ce monarque ne balança pas à y donner son assentiment : les Anglais conservèrent donc la propriété de Negrais. Le 22 août [2] l'enseigne Lyster mesura la portion de terrain allouée à la compagnie sur le rivage de l'ancien Persaim ; on y planta le drapeau britannique, et on y fit trois décharges de mousqueterie pour en solenniser la prise de possession.

Enorgueilli de ses succès, Alompra ne tarda pas à retourner à Monchabou, qui étoit devenu le siége du gouvernement impérial : il y passa quelques mois à faire des lois et des réglemens pour l'administration intérieure de ses états ; ensuite il en partit pour aller faire de nouveau la guerre aux

[1] Les Birmans possèdent aujourd'hui le pays de *Tavoy*, qui fut quelque temps un état indépendant, et que les Anglais reconnurent pour tel en 1753. Peut-être ne dut-il cette indépendance qu'à la guerre qui avoit lieu entre les grandes puissances voisines.

[2] 1757.

Cassayens. Il remonta le Kin-Duem avec une flotte de chaloupes, dévastant toute la rive orientale, brûlant les villages, et réduisant en captivité ceux des habitans qui n'avoient pas eu le temps de s'enfuir.

Le monarque birman avoit déjà fait débarquer toutes ses troupes, et il étoit sur le point de s'avancer vers Munnepoura, capitale du Cassay, lorsqu'il fut informé que les Peguans, las du joug qu'il leur avoit imposé, venoient de se révolter; qu'ils avoient vaincu son général Namdeoda, et que leurs succès le menaçoient de lui faire perdre tout-à-coup les provinces qu'il avoit conquises. Cette nouvelle le fit renoncer au dessein de soumettre le pays qui est à l'ouest du Kin-Duem, et il se hâta de regagner le midi de ses états.

Les Birmans prétendirent, non sans fondement, que la révolte des Peguans n'étoit pas moins due aux conseils qu'on leur avoit donnés qu'au desir qu'ils avoient de se soustraire au joug d'Alompra. Beaucoup d'habitans des pays envahis avoient fui l'oppression des vainqueurs et cherché un asile dans le royaume de Siam. Quelques-uns s'étoient établis sur la rive orientale du Sitang; d'autres dans la province de Martaban :

il y en avoit, enfin, qui erroient dans les déserts et dans les forêts, ne cherchant qu'un lieu qui les mît à l'abri de leurs ennemis, et qui leur fournît assez de pâturage pour leurs troupeaux.

On crut que l'absence d'Alompra faciliteroit aux Peguans le moyen de briser leurs fers. Les Siamois les excitèrent, sans doute, à le tenter. Tout-à-coup les habitans de Dalla et de Rangoun prirent les armes, massacrèrent un grand nombre de Birmans, et marchèrent contre Namdeoda, qu'ils vainquirent en bataille rangée. Après sa défaite ce général se retira à Henzada. Alors Rangoun, Dalla, Syriam, changèrent momentanément de maître.

Les Anglais établis à Negrais ne furent pas à l'abri du soupçon d'avoir été au nombre des instigateurs de la révolte; mais on ne put fournir contr'eux aucune preuve authentique. L'amour du gain avoit peut-être porté quelques individus à vendre secrètement aux Peguans des armes et des munitions; et il n'en fallut pas davantage pour représenter ces faits, vrais ou faux, comme un exemple de perfidie nationale, et pour persuader au monarque birman que les Anglais

étoient ennemis de son gouvernement et conspiroient pour le renverser.

Cependant le retour d'Alompra dissipa bientôt l'espoir des insurgens. Namdeoda fut joint par une partie des troupes qui venoient des provinces septentrionales, et reçut beaucoup de munitions; et avec ces forces et le reste de l'armée qui l'avoit suivi à Henzada, ce général marcha sur Rangoun. Les Peguans étoient campés un peu au-dessus de la ville; et ils avoient fait avancer leur flotte de chaloupes pour défendre les retranchemens du côté de la rivière. On combattit en désordre, mais avec beaucoup de fureur, et les Birmans restèrent maîtres du champ de bataille. Cette victoire leur valut l'avantage de rentrer dans Rangoun. Les villes de Dalla et de Syriam furent aussi reprises par eux; et bientôt la présence d'Alompra termina une révolte dont les commencemens avoient fait craindre des suites terribles.

L'on doit se rappeler que la conduite de M. Whitehill avoit donné de justes sujets de plainte à Alompra. Cet anglais s'imaginant que ses torts étoient oubliés, ou qu'il lui seroit facile de se justifier, se rendit à Rangoun dans un petit vaisseau chargé de mar-

chandises propres à être avantageusement vendues dans le pays. Son retour eut un effet bien différent de celui qu'il espéroit. Dès qu'Alompra sut qu'il étoit dans le port, il donna ordre de l'arrêter et de saisir son vaisseau. M. Whitehill fut aussitôt conduit, sous une forte escorte, à Prome, où il vit le roi, qui se rendoit alors à Monchabou. Le despote montra en cette occasion une modération qui ne lui étoit pas ordinaire. Il fit grâce de la vie au prisonnier; mais il exigea de lui une forte rançon, et il confisqua tout ce qui lui appartenoit, ainsi que le vaisseau dans lequel il étoit venu. Quelques temps après, M. Whitehill obtint la permission de s'embarquer dans un navire hollandois.

Les Anglais continuoient à avoir du désavantage dans l'Inde, et étoient par conséquent dans l'impossibilité de faire passer à la colonie de Negrais les secours dont elle avoit besoin. Ils fesoient alors dans le Carnate les plus grands efforts pour soutenir Mahomet-Aly contre les Français; et jugeant convenable d'ajouter de nouveaux moyens à ceux qu'ils avoient déjà, ils rappelèrent pour quelques-temps ceux de leurs compatriotes qui étoient au Pegu. M. Newton quitta l'île

de Negrais, et le 14 mai 1759 il arriva au Bengale, accompagné de trente-cinq Européens et de soixante-dix Indiens. Il n'avoit laissé à Negrais que quelques personnes pour garder les bois et les autres objets destinés à la construction des vaisseaux, et pour maintenir le droit de possession, en cas que par la suite on voulût rétablir la colonie.

La sanglante catastrophe qui suivit l'évacuation de Negrais, nous fournit un exemple de toute la fureur et la cruauté qu'inspire une rivalité d'intérêts à des hommes qui, ne pouvant se soutenir par la force des armes, emploient sans cesse l'astuce et la fraude. Les Arméniens, qu'on peut appeler juifs de l'Inde, sont des gens d'un caractère perfide et rusé, d'une activité infatigable, et ne manquant pas ordinairement de capacité. Ceux du Pegu voyoient d'un œil d'envie les progrès des colonies européennes, parce qu'elles leur fesoient craindre de perdre bientôt tout le crédit et l'autorité qu'ils avoient dès long-temps acquis parmi les Peguans et les Birmans.

Deux de ces arméniens, nommés Coga-Pochas et Coga-Gregory, furent ceux qui travaillèrent avec le plus d'ardeur à nuire

aux

aux Anglais. Le dernier, qui occupoit un emploi important et avoit de la prépondérance dans le conseil d'Alompra, sur-tout lorsqu'on traitoit des affaires qui avoient rapport aux étrangers, ne vit pas plutôt les factoreries françaises détruites et sans espoir de se relever, qu'il chercha à s'attacher le petit nombre de français à qui le despote birman avoit permis de vivre. L'arménien vouloit faire de ces français les instrumens de la perte des Anglais, parce que ceux-ci étoient devenus la nation favorisée.

Lavigne, ce jeune homme que j'ai dit plus haut avoir été laissé, par M. Bruno, en ôtage à Dagon, loin d'être devenu l'objet des vengeances d'Alompra, avoit été traité avec amitié par ce conquérant, qui, charmé de sa bonne mine et de la vivacité de son esprit, lui avoit donné une place d'officier dans sa garde. Lavigne partageoit toutes les préventions qu'on avoit contre les Anglais; et Coga Gregory le trouva entièrement disposé à seconder ses desseins.

Peu de temps après que M. Newton eut abandonné Negrais, le gouvernement du Bengale chargea M. Southby de se rendre dans cette île, pour prendre soin des objets

qu'on y avoit rassemblés pour le service de la compagnie, et conserver les établissemens anglais. Le senaut, *la Victoire*, capitaine Alves, fut expédié pour conduire M. Southby. Dans la traversée ce navire essuya une violente tempête, et il arriva à Negraïs[1] en très-mauvais état. Heureusement le vaisseau de la compagnie des Indes, *le Shaftesbury*, étoit alors dans le port, où il avoit relâché pour se procurer de l'eau et des provisions.

M. Southby débarqua le jour même de son arrivée, et le lendemain il fit mettre à terre son bagage. Antonio, l'interprête dont j'ai déjà parlé, se transporta presqu'aussitôt à Negrais; et comme c'étoit un homme que sa place mettoit à même de rendre d'assez grands services, le nouveau résident et M. Hope, à qui le soin de la colonie étoit confié depuis quelque temps, l'accueillirent avec beaucoup de politesse et de distinction,

Antonio s'annonça comme étant chargé de remettre au résident anglais une lettre du roi; mais ce n'étoit qu'un prétexte dont il se servoit pour avoir occasion de venir dans l'île, et trouver le moment d'exécuter l'hor-

[1] Le 4 octobre 1759.

rible complot formé contre les Colons.

Les ennemis des Anglais se conduisirent avec tant d'adresse et de mystère, qu'on ne songea pas même à prendre des précautions contr'eux. Dans la matinée du 6 octobre, Antonio fit une visite à M. Southby, qui l'invita à dîner pour le même jour, dans une petite maison qui appartenoit aux colons. Antonio s'y rendit; mais tandis qu'on servoit le dîner, ce perfide convive se retira : alors plusieurs Birmans armés entrèrent dans l'appartement et massacrèrent M. Southby et M. Hope.

Ce meurtre se commit dans une chambre haute. Pendant ce temps-là messieurs Robertson et Briggs, qui étoient au rez-de-chaussée avec huit autres européens d'un rang inférieur, furent attaqués par une seconde troupe d'assassins, qui en égorgèrent cinq. Messieurs Robertson et Briggs parvinrent à se sauver dans un magasin, où ils se renfermèrent et se défendirent jusqu'au soir. Alors sur la promesse solennelle qu'on leur fit de leur laisser la vie, ils se rendirent. Les meurtriers les traitèrent avec la plus grande barbarie. M. Briggs étant blessé et ne pouvant marcher assez vîte, au gré de ces

scélérats, ils le jetèrent à terre et le tuèrent à coups de lance.

Les autres anglais furent conduits au rivage, où Antonio s'étoit retiré à l'instant du massacre, et les attendoit avec un canot. Ce perfide, feignant d'avoir compassion d'eux, leur ôta leurs fers et les mena à Rangoun, où il espéroit trouvoit le roi, et sans doute recevoir une récompense pour la part qu'il avoit eue au crime qu'on venoit de commettre.

Un pilotin du vaisseau *le Shaftesbury*, étoit près d'entrer dans la maison des Anglais au moment où commença le massacre ; mais entendant les cris de ses compatriotes, et voyant le danger qui le menaçoit, il se hâta de courir vers le port. Quelques assassins qui l'apperçurent, le poursuivirent et le blessèrent d'un coup de lance ; mais ils ne purent l'arrêter. Il s'embarqua aussitôt dans la chaloupe du *Shaftesbury*, et se rendit à bord de ce vaisseau avec plusieurs nègres des colons, car la rage des assassins poursuivoit indistinctement les Européens et leurs domestiques.

Le canot du *Shaftesbury* étoit à terre, où il avoit porté quelques effets appartenans à M. Southby ; mais de même que la chaloupe,

il regagna le large avant que les Birmans peussent le joindre, et en même-temps il renversa son pavillon pour faire signal au vaisseau qu'il se passoit dans l'île un événement malheureux.

Les Birmans ayant massacré une partie des colons de Negrais, et dispersé les autres, et s'étant, par conséquent, rendus maîtres des fortifications de cette île, dirigèrent le feu de la batterie, consistant en neuf pièces de canon, contre le *Shaftesbury*. On remarqua très-bien que le jeune Lavigne étoit à cette batterie; et, certes, il paroît que le meurtre des Anglais se commit sous ses ordres, car on a su depuis, qu'au moment où ils furent surpris par les Birmans, ce jeune homme, à la tête d'une troupe de ces brigands, courut vers les fortifications, et fit massacrer plusieurs personnes[1].

La justesse avec laquelle portoient les canons, suffiroit pour prouver que celui qui

[1] S'il est vrai que Lavigne ait participé à ce meurtre, il étoit, sans doute, très-coupable, et je suis bien éloigné de vouloir l'excuser. Mais ne pouvoit-il pas croire que les Anglais étoient en partie cause du meurtre de M. Bruno et de ses compagnons, et conserver un ardent désir de vengeance? (*Note du Traducteur*).

les pointoit n'étoit pas étranger à l'art de l'artillerie. Le *Shaftesbury* fit feu sur les Birmans, mais il souffrit beaucoup du leur : son second capitaine fut tué, ses agrès furent endommagés, et il reçut neuf boulets à fleur d'eau. En revanche, il tua beaucoup de Birmans. Le combat dura jusqu'à la nuit. Le lendemain l'ennemi recommença à tirer ; mais le *Shaftesbury* ayant levé l'ancre, profita de la marée pour aller mouiller à l'entrée de la rade, où il étoit hors de la portée du canon. Le senaut *la Victoire* suivit son exemple.

Le 16 octobre [1], le *Shaftesbury* mit à la voile pour poursuivre sa route ; et *la Victoire* se rendit à l'île du Diamant pour s'y pourvoir d'eau et de lest. Pendant que ce senaut étoit là, on aperçut un petit navire prêt à entrer dans le port de Negrais. Le capitaine Alves lui envoya sur-le-champ un canot pour l'avertir du danger qui le menaçoit. Mais avant que le canot eût pu le joindre, le navire avoit déjà mouillé dans le port. Heureusement pour lui les Birmans s'étoient éloignés la nuit précédente. Avant de partir, ils avoient mis le feu aux établissemens des Anglais.

[1] 1759.

Quelques jours après, le capitaine Alves retourna à l'île de Negrais. En débarquant, il eut la douleur de voir les cadavres de ses malheureux compatriotes, coupés par morceaux et sans sépulture. Il reconnut aisément les restes de M. Southby, de M. Hope et de M. Briggs. Il vit aussi ceux de près de cent indiens qui avoient été attachés à la factorerie, et que les Birmans avoient massacrés. Ces barbares avoient réduit en cendres les maisons, les chantiers, les affûts des canons, et tout ce qu'ils avoient pu brûler. Ils mirent aussi le feu aux grosses pièces de bois de Teak[1]; mais la qualité de ce bois fut cause que le feu ne prit pas, et les pièces étoient trop pesantes pour qu'ils pussent les emporter.

Tandis que le capitaine Alves contemploit les désastres de Negrais, il découvrit plusieurs chaloupes birmanes qui s'avançoient vers l'île. Jugeant qu'il seroit imprudent de les attendre, il regagna son bord, leva l'ancre et s'éloigna d'un rivage qui avoit été si funeste à ses amis. Il fut de retour au Bengale le 10 novembre 1759.

[1] Bois qui croît au Pegu et dans le royaume d'Ava.

Les preuves multipliées de bienveillance et d'amitié qu'Alompra avoit données aux Anglais, les assurances qu'en avoit reçues le capitaine Baker, le traité conclu par l'enseigne Lyster, avec ce prince, tout, enfin, porte à croire que les colons avoient commis quelqu'acte d'hostilité dont on n'a pas connoissance, ou qu'on avoit bien réussi à prévenir contr'eux le monarque birman, puisqu'il put se résoudre à les faire massacrer et à anéantir leurs établissemens.

Tous les gens du pays qui se rappellent cet événement, ne doutent pas que l'arménien Coga-Gregory n'en ait été le principal auteur, et que le jeune Lavigne n'ait servi d'instrument à ce perfide. On assure que l'arménien non seulement accusa M. Hope, qui eut le commandement de la colonie après le départ du lieutenant Newton, d'avoir vendu quatre à cinq cents fusils aux Peguans, ainsi que des subsistances, mais qu'il ne négligea rien pour persuader au roi que les Anglais étoient des gens entreprenans et dangereux, qui avoient d'abord employé la ruse et ensuite la violence pour s'approprier un grand territoire dans l'Inde, et qu'ils méditoient d'user des mêmes moyens pour s'établir au Pegu.

Il ajouta, dit-on, qu'ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour envahir son empire, et réduire ses sujets à l'esclavage, comme ils venoient de faire à l'égard du Mogol, de la confiance duquel ils avoient cruellement abusé. Enfin Gregory prétendit que le gouverneur de Negrais empêchoit les vaisseaux européens de remonter jusqu'à Persaim, ce qui diminuoit beaucoup les revenus du prince.

Ces imputations ne manquèrent pas de produire l'effet qu'on en attendoit. Il y a aussi, je le répète, tout lieu de croire que les Anglais eurent quelques torts envers Alompra; mais certainement ces torts ne peuvent excuser la vengeance inique et barbare dont ils furent victimes.

A son retour du Cassay, Alompra jugeant sa présence nécessaire dans les provinces méridionales de son empire, confia le gouvernement de Monchabou à Namdogée Praw, son fils aîné. Accompagné par le second de ses fils, Schembuan Praw, et par toutes ses femmes et ses filles, il s'avança vers Tavoy, port situé sur la côte orientale du golphe de Martaban, et que les Birmans avoient enlevé aux Siamois.

Plusieurs Peguans ne pouvant résister à l'oppression dont on les accabloit dans les districts de Dalla, de Rangoun, de Pegu et de Talloumeou, cherchèrent un asyle à Tavoy. Animés alors par les premiers succès des insurgens de Rangoun, et en secret excités par les Siamois, le commandant birman de Tavoy oublia l'obéissance qu'il devoit à Alompra, et se déclara indépendant. Alompra fit d'abord marcher contre lui une armée, à la tête de laquelle étoit Meinla-Raja, et il fit en même temps partir Namdeoda avec une flotte considérable pour agir avec l'armée.

La nouvelle de la défaite des Peguans à Rangoun étoit déjà parvenue à Tavoy, et avoit abattu le courage des rebelles; de sorte que Meinla-Ranja n'étoit encore qu'à Killegoun, lieu éloigné de Tavoy d'une journée de marche, lorsque le commandant de cette dernière ville vint au-devant de lui d'une manière suppliante, et se rendit sans aucune condition. Cela n'empêcha pas que, dès qu'Alompra sut qu'il étoit en sa puissance, il ne le fit punir de mort.

Après la jonction de Meinla-Raja et de Namdeoda, le monarque birman renvoya ses femmes et leur suite à Monchabou. La seule

personne de sa famille qu'il garda auprès de lui étoit Schembuan-Praw, avec qui il joignit son armée à Tavoy.

Fier des forces qu'il avoit réunies sous ses ordres, il voulut punir les Siamois de la rebellion qui avoit éclaté dans ses états. Il les accusoit non-seulement de protéger et de recueillir les malfaiteurs et les fugitifs qui sortoient de ses provinces, mais d'exciter sourdement les Peguans à se soustraire à son autorité. Il donna ordre à sa flotte de faire voile pour Mergui, port appartenant aux Siamois, et situé au midi de Tavoy; en même temps il se mit en marche pour s'y rendre avec toute son armée.

La place de Mergui n'étant ni fortifiée ni défendue, fut aisément emportée. Le vainqueur birman y mit une garnison, et alla assiéger Tenasserem, ville grande, populeuse et entourée d'une muraille et d'un retranchement; ce qui n'empêcha pas qu'elle ne fît une très-foible résistance.

La conquête de ces deux villes ne fut pas plutôt achevée qu'Alompra résolut de traverser la peninsule et d'attaquer les Siamois au cœur de leur royaume. Les Siamois ralentirent ses progrès en le harcelant continuelle-

ment par des escarmouches, sans en venir à une action décisive. Il mit un mois à se rendre devant la capitale du royaume, où l'on avoit fait les préparatifs nécessaires pour soutenir vigoureusement un siége.

La providence daigna s'intéresser alors au repos des Siamois ; et, en mettant un terme aux jours de leur ennemi, elle leur épargna les maux dont il les menaçoit. Il y avoit deux jours que les Birmans avoient fait leurs retranchemens autour de la ville, lorsqu'Alompra fut attaqué d'une maladie que les gens du pays appellent *taungnaa*, et qui, d'après la description qu'ils en font, ressemble beaucoup aux écrouelles. Ce conquérant prévit soudain qu'il n'avoit pas beaucoup de temps à vivre. Il donna ordre de lever promptement le siége et de se mettre en marche pour le pays d'Ava, parce qu'il vouloit arriver vivant dans sa capitale, et assurer le sort de l'empire, de manière que sa mort n'entraînât pas une guerre intestine.

En sortant du royaume de Siam il ne suivit pas la route qu'il avoit prise pour y entrer; il en choisit une qui va droit à Monchabou, et qui passe par Keintubbien et les trois Pagodes, qui servent à-la-fois de bornes au

territoire des Youdras[1] et à celui des Birmans. Cependant l'espoir d'Alompra fut déçu: sa maladie fit des progrès rapides, et l'emporta lorsqu'il étoit encore à deux journées de Martaban.[2] Sa mort fut accompagnée des regrets de sa nation, à qui son courage, ses talens et la gloire de l'avoir délivrée du joug des Peguans, le rendoient cher.

Si l'on considère le peu de progrès que les Birmans avoient fait alors dans les arts, qui contribuent à adoucir les mœurs, et dans la science qui étend les facultés de l'ame, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'Alompra étoit un homme extraordinaire, sous le double rapport de politique et de guerrier. Il sut conserver, par sa sagesse, ce qu'il avoit acquis par sa valeur. Il n'étoit pas moins attentif à assurer la prospérité de ses états et le bonheur de ses peuples, qu'ardent à étendre ses conquêtes. Il rendit un édit sévère contre les fripons, et défendit l'usage des liqueurs fortes dans toute l'étendue de son empire. Il réforma les abus des tribunaux[3]. Il diminua le pouvoir des magistrats, et ne leur permit

[1] Le Siam propre.
[2] Il mourut le 15 mai 1760.
[3] En langue du pays, les tribunaux s'appellent *Rhoums*.

pas de juger chez eux comme ils l'avoient fait jusqu'alors, les causes criminelles, non plus que les affaires civiles dont l'objet excédoit une certaine somme. Dès ce moment, les procès de quelque importance furent plaidés en public, et les jugemens enregistrés. Le règne d'Alompra fut court, mais rempli de grands événemens ; et il y a apparence que si ce prince eût vécu plus long-temps, les arts et la civilisation de son pays auroient acquis un degré de perfectionnement où ils ne sont pas encore parvenus.

Alompra mourut dans la cinquantième année de son âge. Il étoit d'une taille au-dessus de la médiocre, et bien proportionnée. Il avoit un tempérament robuste, des traits grossiers, le teint noir, et le regard assez fin. Il mettoit dans tout ce qu'il fesoit une dignité qui convenoit parfaitement au rang auquel il s'étoit élevé. Violent, impétueux, implacable dans ses vengeances, terrible en punissant les moindres fautes, il ne se repentoit jamais de sa sévérité. Peut-être aussi que par politique il affectoit une cruauté qui n'étoit point dans son caractère. Celui qui s'empare du trône par l'audace est obligé de s'y maintenir par la terreur. On est plus

jaloux de conserver les droits qu'on a su acquérir que ceux dont on a hérité.

A l'exception de l'acte de cruauté qu'exerça Alompra envers les colons anglais de Negrais, il montra toujours aux Européens de la modération et de l'indulgence[1] ; encore en se vengeant de ces colons, il paroît qu'il agît plutôt d'après les instigations de ses courtisans que de son propre mouvement. Il est certain que le successeur d'Alompra déclara publiquement qu'en cette occasion ce monarque n'avoit pas eu l'intention de confondre les innocens avec ceux qu'il croyoit coupables.

Enfin, quel qu'ait été le caractère d'Alompra, ses grandes actions doivent le placer parmi les personnages les plus distingués dont l'histoire conserve le souvenir. Il sut ravir à la servitude une nation entière ; et bientôt, excitée par le courage de son chef, cette nation imposa à ses oppresseurs le joug dont il l'avoit affranchie. Tel que le brave libérateur de la Suède et ses vaillans Dalécarliens, Alompra fit des prodiges de valeur en combattant pour ce qui élève toujours l'ame

[1] L'auteur oublie le massacre de M. Bruno et de ses compagnons, car c'étoient des Français. (*Note du Traducteur*).

audessus d'elle-même, la liberté. Des offenses particulières, des inimitiés personnelles, une rivalité de commerce, des intérêts politiques, sont bien peu de chose en comparaison du ressentiment qu'éprouve une nation qu'on a privée de sa liberté et du droit de se gouverner elle-même, et qui se voit forcée d'obéir à la voix d'un tyran étranger.

La mort d'un prince indien est ordinairement le signal des guerres civiles. Les loix des Birmans assurent exclusivement aux héritiers mâles la succession de leurs parens, suivant le droit d'aînesse. Mais dans tous les pays les loix sont subordonnées au pouvoir : ni la volonté des loix, ni les réclamations de l'équité, ne peuvent arrêter l'audace des ambitieux. Le second des fils d'Alompra, Schembuan, qui, à la mort de son père, se trouvoit à la tête de l'armée, s'efforça de la faire déclarer en sa faveur. Il parvint à gagner un partie des troupes, et aussitôt il publia une proclamation, pour annoncer que le trône lui appartenoit, attendu qu'avant de mourir son père l'avoit choisi pour successeur. Cependant il prétendoit à un droit qu'il n'avoit pas les moyens de conserver. L'ardeur de la jeunesse lui avoit fait négliger les conseils de

de la prudence, et oublier le respect et l'obéissance que son frère devoit en attendre, comme légitime souverain.

Schembuan s'aperçut bientôt qu'il avoit conçu d'inutiles expérances ; que ses soldats lui étoient peu attachés, et que quand bien même ils désireroient sincèrement de le mettre sur le trône, ils n'en auroient pas le pouvoir. Il se hâta donc de réparer sa faute par une prompte soumission, et son frère consentit à lui pardonner, à la sollicitation de sa mère. Bientôt après Schembuan jouit de sa faveur première, et dès ce moment il ne songea plus à opposer de vaines prétentions aux droits d'un frère généreux.

Quoique Namdogée-Praw eût facilement triomphé de Schembuan, il trouva dans un sujet d'un rang moins élevé un concurrent plus redoutable ; il vit tout-à-coup éclater une rebellion qui le menaçoit des suites les plus sérieuses. Le principal auteur de cette rebellion étoit Meinla-Raja, surnommé Nuttoun, général habile, qui avoit été très-aimé d'Alompra, et qui commandoit l'avant-garde de l'armée revenue du royaume de Siam. Namdogée avoit toujours eu de l'aversion pour ce général, qui, sentant la nécessité de se

soustraire au ressentiment du nouveau despote, résolut de profiter de la confiance qu'il inspiroit aux troupes pour tâcher de parvenir à l'empire.

Dès que Meinla-Raja fut averti de la mort d'Alompra, au lieu de se rendre à Rangoun, où il savoit que des chaloupes attendoient l'armée pour remonter l'Irraouaddy, il marcha avec la plus grande célérité, à la tête de la division qui étoit sous ses ordres, jusqu'à Tongho, et s'empara de cette forteresse, regardée comme la principale de l'empire Birman. Flatté de l'ardeur avec laquelle les soldats avoient embrassé son parti, et impatient de profiter des faveurs de la fortune, Meinla-Raja laissa une garnison dans Tongho, et s'avança à marches forcées vers la capitale. Le nombre de ses troupes s'accrut considérablement en route; et la ville d'Ava se rendit à lui sans résistance.

Namdogée-Praw étoit alors à Monchabou, et s'occupoit de rassembler des troupes pour s'opposer aux insurgens. Il ne pouvoit pas encore entrer en campagne : il attendoit la division de l'armée qui s'étoit embarquée à Rangoun, et qui étoit restée fidelle; mais la marche de la flotte, qui portoit cette armée

contre un courant rapide, étoit bien lente en comparaison de celle d'un rebelle audacieux qui n'ignoroit pas que ses succès dépendoient de sa célérité.

Pour se rendre de Rangoun à Monchabou, en remontant l'Irraouaddy, il faut faire environ cinq cents milles anglais. Dans la saison de la sécheresse, cette rivière diminue beaucoup, et serpente lentement, ainsi que le Gange, dans un lit sablonneux ; mais dans les mois de juin, de juillet et d'août, temps où les torrens tombent des montagnes, elle franchit ses bords, inonde les campagnes qu'elle traverse, et roule avec impétuosité ses flots jusque dans le voisinage de la mer, où le flux les repousse périodiquement. L'on ne pourroit pas alors naviguer sur cette rivière, et vaincre la violence des courans, s'il ne régnoit pas une forte mousson du sud-ouest ; mais à l'aide de ce vent et des reflux qu'il occasionne, les chaloupes birmanes mettent à la voile et remontent souvent la rivière avec plus de rapidité que dans toute autre saison.

Peu de temps après qu'Ava fut au pouvoir de Nuttoun, les troupes rembarquées à Rangoun arrivèrent à Chagain, ville grande, fortifiée et située vis-à-vis de celle d'Ava,

sur la rive occidentale de l'Irraouaddy. La largeur de la rivière et le défaut de chaloupes ne permirent pas au général rebelle d'empêcher ces troupes de joindre le roi. Celui-ci, instruit de leur arrivée à Chagain, se hâta de sortir de Monchabou pour venir au-devant d'elles avec tout ce qu'il avoit pu rassembler d'hommes et de chaloupes. Dès-lors les forces de ce prince surpassèrent de beaucoup celles de Nuttoun; sa flotte, sur-tout, lui donnoit un grand avantage, parce qu'étant maîtresse de la rivière, elle assuroit l'arrivée des secours d'hommes et de munitions qui lui venoient par eau, et empêchoit l'ennemi d'en recevoir par la même voie.

Témoins de cette différence, les soldats de Nuttoun commencèrent à se décourager. Un détachement de l'armée de Namdogée-Praw ayant traversé la rivière, il s'ensuivit un combat irrégulier, dans lequel les rebelles eurent tant de désavantage, que Nuttoun prit le parti de se jeter dans la forteresse d'Ava, et de se tenir sur la défensive, en attendant les secours qu'il avoit envoyé demander aux Siamois.

Tous les événemens que je viens de rapporter se passèrent dans l'espace de deux

mois et demi, c'est-à-dire, depuis la mi-mai [1], époque de la mort d'Alompra, jusqu'à la fin de juillet, où le général rebelle se renferma dans Ava.

Quelles que pussent être les dispositions des colonies anglaises de l'Inde, elles n'étoient pas alors en état de venger le meurtre de leurs agens à Negrais, et l'insulte faite au pavillon britannique. Peut-être aussi que les chefs de ces colonies pensoient qu'en cherchant à approfondir les causes de ces malheureux événemens, on n'obtiendroit que des explications inutiles. Aussi lorsque, par la suite, les Anglais eurent la supériorité dans l'Inde, et purent aisément punir les Birmans du massacre qu'ils avoient commis, ils ne l'entreprirent même pas. L'humanité les engagea à réclamer les colons qui avoient survécu à la destruction de Negrais, et qu'on retenoit dans une triste captivité; mais la politique ne leur permit pas de se brouiller d'une manière irréconciliable avec les Birmans. Il étoit aisé de prévoir qu'en rompant avec une nation maîtresse d'un pays contigu à nos possessions, et qui offre de grandes ressources à la marine, on verroit bientôt

[1] 1760.

les Français se lier étroitement avec elle, et se mettre à même de troubler notre tranquillité et de gêner notre commerce.

Le capitaine Alves, qui avoit conduit M. Southby à Negrais, et rapporté au Bengale la nouvelle de la destruction de cette colonie, fut choisi, l'année suivante, par les gouverneurs du Bengale et de Madras [1], pour aller offrir des présens au monarque birman, et solliciter une réconciliation. Les deux gouverneurs demandèrent d'abord, dans les lettres qu'ils adressèrent à Alompra, que les colons prisonniers fussent relâchés, et ensuite que ce prince rendît le vaisseau et la cargaison de M. Whitehill, qu'il avoit fait confisquer. M. Pigot fit plus; il insista pour que les meurtriers des colons de Negrais fussent punis; mais le despote fit peu d'attention à cette demande, et les gouverneurs anglais n'ont jamais songé depuis à la renouveler.

Le capitaine Alves mit à la voile, de Madras, le 10 mai 1760. Au lieu de faire route directement pour Negrais, il relâcha à l'île de Carnicobar, d'où il écrivit à l'arménien

[1] M. Holwell et M. Pigot. Le dernier a, depuis, été créé lord.

Coga-Gregory, qui occupoit la place d'ackawoun [1] à Rangoun, pour le prévenir sur l'objet de sa mission, et le prier d'engager le monarque birman à relâcher les prisonniers anglais. Il fit partir sa lettre par un navire hollandais; et pour se concilier la bienveillance de l'Arménien, il lui envoya un présent des choses qu'il crut devoir lui être le plus agréables.

Le 5 juin [2], le capitaine Alves se rendit de l'île de Carnicobar à celle du Diamant, ne voulant pas entrer dans le port de Negrais avant de savoir quelles étoient les dispositions des Birmans à l'égard des Anglais, dispositions dont le massacre des colons lui donnoit tout lieu de se défier. Quand il fut certain qu'il n'avoit rien à craindre, il envoya un de ses officiers à Persaim, avec une lettre pour le portugais Antonio [3]. Celui-ci voulant donner au capitaine anglais une grande marque de considération, vint aussitôt le joindre dans un corps-de-garde [4] que les Birmans avoient dans le voisinage de Negrais.

[1] Ou *Schaubonder*.

[2] 1760.

[3] Schaubonder de Persaim.

[4] Un chokey.

Le capitaine Alves, feignant d'ignorer la part qu'Antonio avoit eue au massacre des colons, le traita avec une apparente cordialité, et d'un autre côté Antonio s'efforça de convaincre l'Anglais qu'il étoit absolument innocent.

Le capitaine Alves finit par suivre le portugais à Persaim. Après y avoir séjourné quelque temps il reçut une lettre amicale de Mungai-Narratau, parent du roi, et décoré du titre de vice-roi de Pegu, qui l'invitoit de se rendre à Rangoun. Mungai-Narratau le prioit en même temps de porter jusqu'à Rangoun les présens qu'il avoit pour le roi. L'Anglais crut ne pas devoir se refuser à cette invitation : il arriva à Rangoun le 5 août[1]. Le vice-roi le reçut avec beaucoup de politesse, et l'informa de la rebellion de Nuttoun et de l'état fâcheux où se trouvoit la capitale de l'empire Birman.

M. Robertson et les soldats anglais échappés au massacre de Negrais, étoient à Rangoun à l'arrivée du capitaine Alves. On les tenoit prisonniers, mais on ne les traitoit pas avec dureté. Le capitaine Alves pria le vice-roi de leur rendre la liberté. Le vice-roi ne le

[1] 1760.

pouvoit pas sans une autorisation spéciale du monarque ; cependant il consentit que M. Robertson suivît le capitaine Alves à Persaim, et il dit qu'il comptoit avoir bientôt la permission de relâcher tous les autres.

Dans les divers entretiens que le vice-roi eut avec le capitaine Alves, il l'assura que les rapports mensongers de l'arménien Coga-Gregory étoient la principale cause de la sanglante catastrophe qui avoit eu lieu à Negrais, et que le jeune Lavigne, complice de Gregory, étoit à la tête de ceux qui l'avoient exécutée. Le vice-roi ajouta que, comme on connoissoit son attachement pour la nation anglaise, les intrigues de ces deux hommes l'avoient exposé à perdre la bienveillance du dernier roi.

Le capitaine Alves ayant remis au vice-roi les présens destinés au monarque Birman, partit de Rangoun le 9 août. Un officier du vice-roi l'accompagna jusqu'à Persaim.

S'attendant à recevoir bientôt l'ordre de se rendre auprès du roi, le capitaine Alves se préparoit à ce voyage, lorsque l'arménien Coga-Gregory arriva de Monchabou, où il étoit allé dès qu'il avoit reçu la lettre que ce

capitaine lui avoit écrite de Carnicobar. Son empressement avoit eu pour motif le vif désir d'empêcher un arrangement amical, et, en cas qu'il ne pût pas y réussir, il vouloit au moins que cet arrangement parût se faire par sa seule entremise.

Aussitôt que Namdogée-Praw fut instruit de l'arrivée d'un agent du gouvernement britannique, il chargea Coga-Gregory de retourner à Persaim, et il envoya avec lui un officier birman, chargé de remettre au capitaine Alves un ordre qui lui enjoignoit de se rendre à la cour. En traduisant cet ordre, le rusé arménien y inséra des passages qui fesoient son éloge et lui attribuoient l'honneur de l'accueil favorable que recevoit le capitaine anglais. Mais ces faussetés étoient d'autant plus impudentes que l'ordre du roi ne fesoit pas même mention de Gregory.

Les expressions de bienveillance que contenoit cet ordre, encouragèrent le capitaine Alves à faire le voyage. Il partit donc de Persaim le 12 août, accompagné du portugais Antonio, de l'arménien Gregory, et de deux officiers birmans. L'état de trouble où étoit le pays retarda beaucoup sa marche. On visita plusieurs fois sa chaloupe, sous pré-

texte de voir s'il n'y avoit pas des marchandises prohibées, et par ce moyen on lui vola beaucoup d'effets.

Le 22 août[1] le capitaine Alves arriva à Chagain, où Namdogée-Praw avoit son quartier-général, tandis qu'il assiégeoit le rebelle Nuttoun dans Ava. Le lendemain l'anglais obtint une audience du roi, à qui il remit les lettres des gouverneurs de Madras et du Bengale. Ces lettres étoient traduites en persan, en portugais et en birman, et chaque version avoit été soigneusement collationnée sur l'original anglais.

Le roi témoigna quelque surprise de ce que le gouverneur de Madras demandoit satisfaction pour ce qui n'étoit que l'effet de l'imprudente conduite des colons de Negrais. Il ajouta que le malheur de M. Southby étoit au nombre de ces accidens qu'on ne pouvoit prévoir; et pour démontrer la vérité de ce qu'il disoit, il se servit d'une comparaison assez ingénieuse. — « Vous savez, sans doute, » dit-il, que pendant la saison des pluies » il croit dans nos champs tant d'herbe inutile et de plantes parasites, que lorsque le » temps sec revient, nous sommes obligés

[1] 1760.

» de les brûler pour nettoyer le sol ; alors
» quelques plantes utiles se trouvent parmi
» les mauvaises, et ne pouvant pas être ai-
» sément distinguées, elles sont détruites
» comme les autres. Tel a été le malheureux
» sort de M. Southby [1] ».

Quant à l'indemnité pour les effets de M. Whitehill et à la restitution du vaisseau, elles furent absolument refusées, et le monarque allégua pour raison de ce refus, que M. Whitehill et le gouverneur de Negrais étoient les agresseurs. En même temps ce prince consentit à faire rendre ce qui appartenoit à la compagnie des Indes. Il donna aussi ordre de relâcher tous les anglais qui étoient prisonniers dans ses états ; et il témoigna le désir d'en voir deux des plus prudens chargés de prendre soin des bois de la compagnie. Il observa qu'ils pourroient résider à Persaim, où il accorderoit à la compagnie la concession d'un terrain aussi étendu qu'il le faudroit, à condition que son principal établissement seroit là et non à Negrais. Il donna pour raison de ce changement, qu'à Negrais les Anglais se trouveroient trop éloignés des secours qu'il vouloit leur fournir en

[1] Ceci est rapporté d'après le journal du capitaine Alves.

cas qu'ils fussent attaqués par les Français, ou les autres nations avec lesquelles ils pourroient être en guerre, au lieu qu'à Persaim rien ne l'empêcheroit de les défendre. Ce prince ajouta que pour prix de tout ce qu'il feroit pour les Anglais, ils lui fourniroient annuellement une certaine quantité d'armes et de munitions, ainsi que diverses sortes de marchandises. Le capitaine Alves y consentit volontiers.

Sur ces entrefaites, on eut à la cour quelques soupçons sur Gregory; on l'accusa de rendre, d'une manière infidelle et partiale, les choses qu'il étoit obligé d'interpréter. Les recherches qu'on fit à cette occasion lui firent bientôt perdre la confiance de son maître, et faillirent à lui coûter la vie. Il fut ignominieusement renvoyé.

Le 27 septembre on célébra à la cour des Birmans le *Sandenguit*, fête où les grands officiers de l'état et la principale noblesse vont rendre hommage *aux pieds dorés*. Le capitaine Alves fut admis à cette cérémonie. Le roi lui dit alors qu'il n'avoit qu'à demander telle marque de faveur qu'il jugeroit à propos, et qu'elle lui seroit accordée. Le capitaine ayant déjà obtenu la liberté de tous

les Anglais, répondit au monarque qu'il le prioit de briser les fers de trois Hollandais qui avoient été faits prisonniers pendant l'expédition d'Alompra dans le royaume de Siam. Le roi donna aussitôt ordre de les relâcher.

L'état de révolte et de trouble où étoit alors l'empire, affoiblissoit nécessairement la puissance et l'autorité du roi. La police sévère, qui caractérise le gouvernement birman, s'étoit relâchée; les moindres officiers se permettoient des exactions et des brigandages sans crainte d'être punis. Le capitaine Alves éprouva les désagrémens auxquels on pouvoit être exposé dans ces circonstances. On retarda son départ sous divers prétextes, et il ne put obtenir la réponse qu'on avoit promis de faire aux lettres des gouverneurs de Madras et du Bengale, que lorsqu'il eût consenti à soudoyer certains officiers de la cour qui n'avoient légitimement rien à demander.

Enfin, après avoir prouvé beaucoup d'extorsions, et long-temps attendu les réponses du roi, il reçut ces réponses, et le même jour[1] il partit de Chagaing et se rendit à Persaim, accompagné d'Antonio.

[1] Le 10 octobre 1760.

L'ordre qui avoit été donné pour la délivrance des prisonniers anglais, fut ponctuellement exécuté : ces prisonniers étoient au nombre de cinq. Conformément à la promesse faite au roi, le capitaine Alves en laissa deux à Persaim, pour veiller sur ce qui appartenoit à la compagnie des Indes : c'étoient MM. Robertson et Helass.

Le 1er. novembre, le capitaine Alves passa à Rangoun, où le vice-roi, Mungai-Narratau, les reçut avec beaucoup de marques de bienveillance et d'affection. Le 4 il prit congé de cet officier, et le 14 il arriva à Persaim, où il rejoignit son vaisseau et mit aussitôt à la voile. Dans les derniers jours du mois de novembre, il fut de retour à Calcutta.

Cependant le siége d'Ava continuoit avec vigueur, et les assiégés se défendoient vaillamment. L'armée royale, forte de cent mille hommes, avança ses retranchemens jusqu'à cinquante pas du fossé. A la vérité son artillerie ne consistoit qu'en quelques canons de six et de neuf livres de balle, reste de ceux que les vaisseaux européens avoient fournis en différens temps : aussi ne fit-elle pas beaucoup d'effet sur les murs de la ville. Ces murs n'avoient point de canons,

mais ils étoient excessivement épais, construits en terre et en pierre, et revêtus de briques bien liées avec du ciment.

L'eau du fossé, qui est ordinairement très-profonde, avoit considérablement diminué; de sorte qu'on pouvoit aisément la traverser en divers endroits. Les assiégeans tentèrent plusieurs fois d'emporter la place d'assaut; mais ils furent toujours repoussés, et ces attaques coûtèrent la vie à un grand nombre d'entr'eux. Les rebelles qui savoient qu'ils n'avoient aucune grâce à espérer, se défendoient avec la plus grande opiniâtreté, et ne demandoient point de capitulation. Dès que les troupes du roi essayoient d'escalader les remparts, non-seulement elles étoient exposées à une nombreuse mousqueterie, mais on versoit sur elles du plomb fondu, de la poix brûlante, et du petrol bouillant. Il y avoit déjà long-temps que le siége duroit, sans que le rebelle Nuttoun eût perdu, ni de son audace, ni de l'espoir d'être secouru par les Siamois.

Cependant cet espoir ne fut point réalisé. Quoique la ville eût été bien pourvue de subsistances, au commencement du siége, et qu'on les eût toujours ménagées avec beaucoup

beaucoup de soin, la disette se fit sentir, parce qu'on ne recevoit plus rien du dehors. Le mécontentement est toujours compagnon du besoin. Le gouverneur de Mayah-Oun, qui avoit embrassé le parti de Nuttoun, abandonna secrétement la forteresse d'Ava. Il se retira d'abord à Mayah-Oun, où il rassembla quelques amis ; mais n'étant pas en état de résister aux troupes du roi, il mit le feu à la ville et s'enfuit dans les bois ; puis il gagna les provinces orientales, où l'autorité du monarque étoit à peine reconnue.

Les rebelles avoient également évacué le fort de Tongho. Vers la fin de l'année, la garnison d'Ava se vit réduite à la plus grande extrémité, et diminuée de plus de la moitié, soit par les maladies, soit par la famine et par la désertion. Alors Nuttoun n'ayant plus aucun espoir de secours, s'évada à la faveur d'un déguisement; mais après avoir marché deux jours, il fut reconnu par des paysans, qui le chargèrent de fers, et le traînèrent au camp du roi.

Peu après la désertion de son commandant, la forteresse d'Ava céda aux troupes qui l'assiégeoient. Ceux des rebelles qui ne purent pas s'enfuir, furent, sans pitié, mis à

mort. Nuttoun reçut aussi le châtiment dû aux traîtres.

Le supplice de Nuttoun ne mit pas un terme aux troubles de l'empire birman. Un frère puîné d'Alompra qui avoit été récemment nommé vice-roi de Tongho, conçut l'espoir de se rendre indépendant, et refusa de reconnoître son neveu pour souverain. Tandis que Namdogée-Praw s'occupoit des moyens de le soumettre, le rebelle fit partir un corps de troupes sous le commandement d'un général, nommé Bala-Meing-Tein, pour aller s'emparer du fort de Prome. Bala-Meing-Tein surprit, en effet, ce fort; mais bientôt le chekey[1] de Schoe-Dong-Northa rassembla des troupes et le força d'abandonner sa conquête.

Namdogée-Praw, à la tête de son armée, et accompagné de son frère Schembuan, marcha droit à Tongho, pour forcer son oncle à rentrer dans le devoir. Celui-ci, n'osant pas risquer le sort d'une bataille, se renferma dans Tongho, et soutint un siége de trois mois, au bout desquels il fut obligé de se rendre. Ses principaux partisans furent mis à mort. Pour lui, on lui laissa

[1] Le lieutenant.

la vie; mais pendant tout le règne de Namdogée - Praw il resta prisonnier dans la forteresse d'Ava.

Lorsqu'il eût achevé de soumettre son oncle, le roi travailla à rétablir l'ordre dans les pays que ce rebelle avoit soulevés, et y nomma un vice-roi; ensuite il retourna avec son frère à Monchabou. Bientôt après il transporta le siége du gouvernement à Chagaing. Cette ville est heureusement située sur le bord de la rivière; on y respire un air très-pur; les campagnes qui l'avoisinent offrent les sites les plus pittoresques, et le roi en fut si charmé, pendant qu'il fesoit le siége d'Ava, que dès-lors il résolut d'y établir sa résidence.

Pendant trois ans consécutifs, Namdogée-Praw fut occupé à réprimer quelque nouvelle rebellion, et à raffermir les bases de son autorité. Parmi les plus turbulens de ses sujets, on comptoit Talabaan, ce général peguan qui, lors de la conquête du Pegu, avoit éprouvé la clémence d'Alompra. Le vainqueur birman avoit encore plus fait pour lui : après lui avoir accordé sa grâce, il lui avoit confié un des premiers emplois du gouvernement dans la province de Marta-

ban, où résidoient sa famille et ses amis.

Tant que vécut Alompra, Talabaan conserva toute la reconnoissance et tout l'attachement qu'il lui devoit. Mais à la mort de ce prince, il ne se crut plus obligé à rien; et ce général, si fidèle au père, saisit avec ardeur la première occasion de se révolter contre le fils. Cependant, en s'écartant des principes qui l'honoroient, il sembla manquer de prudence. Ayant peu de moyens de résister à son maître, il fut aisément vaincu, fait prisonnier, et livré à la mort, qu'il avoit précédemment vue de si près.

Beaucoup d'habitans de la province de Sitang se révoltèrent aussi; mais le vice-roi du Pegu les dompta avant qu'ils eussent le temps de se rendre dangereux.

Namdogée-Praw n'entreprit rien contre ses voisins. Il est vrai que les guerres intestines qu'il eut à soutenir ne lui permettoient pas d'aller combattre au dehors de son empire. Son règne fut court et rempli de troubles. Cependant ce prince fit à son pays tout le bien qu'il pouvoit lui faire. Il mourut[1] de la même maladie qui avoit mis son père au tombeau; et il laissa pour successeur un fils,

[1] Au mois de mars 1764.

nommé Momien, qui étoit encore enfant.

Les Birmans parlent avec éloge du caractère de Namdogée-Praw. Il avoit, pour principal défaut, beaucoup de penchant à la bigoterie, et punissoit, avec une inflexible sévérité, ceux qui négligeoient les préceptes de la religion, ou manquoient de respect aux prêtres [1]. Il punissoit de légères fautes comme on doit punir des crimes atroces. Sous le règne de ce prince, il étoit rigoureusement défendu de tuer des animaux pour les manger; et tout homme qui fut deux fois surpris ayant bu trop de liqueurs fortes, paya de sa tête son ivrognerie.

Schembuan étant le plus proche parent de l'héritier du trône, en fut nommé le tuteur, et la foiblesse de cet enfant lui inspira le désir de s'emparer de ses droits. A peine Namdogée-Praw eût fermé les yeux, que Schembuan prit d'une main ferme les rênes du gouvernement : on ne croit même pas qu'il ait jamais fait entendre que c'étoit au nom de son neveu; mais, quoi qu'il en soit, il mit bientôt de côté tout déguisement, et se fit proclamer légitime souverain des royaumes d'Ava et de Pegu.

[1] Les Rhahaans.

Celui qui s'étoit injustement emparé de l'héritage qui appartenoit à son neveu, n'auroit pas craint de tremper sa main dans le sang de cet enfant, si une sœur d'Alompra n'avoit eu le noble courage de l'en empêcher. Elle obtint qu'on lui confieroit la garde du jeune prince, à condition qu'elle le feroit élever parmi les Rhahaans, et dans une obscurité qui ne lui permettroit jamais de troubler le règne de son oncle.

Délivré alors de la crainte d'un concurrent, Schembuan put se livrer à toute son ambition. Il commença par déclarer la guerre aux Siamois, alléguant le prétexte ordinaire de l'asile accordé par cette nation à quelques birmans fugitifs. Il ajouta qu'Alompra son père avoit, au moment d'expirer, recommandé à ses enfans de continuer la guerre contre le royaume de Siam, pays dont son trépas l'avoit empêché de faire la conquête. Ces motifs étoient sans doute bien futiles; mais la plupart des guerres n'en ont pas de meilleurs.

Schembuan rassembla deux armées, l'une, sous le commandement du général Déébedée, fut destinée à envahir le nord du royaume de Siam; et l'autre, à la tête de laquelle étoit

Mahanortha, eut ordre de marcher contre ce royaume par les provinces de Sitang et de Martaban , c'est-à-dire par le côté du sud. En même temps une flotte de petits bâtimens partit pour aller s'emparer des ports des Siamois. Cette flotte étoit commandée par Chedoukaminée.

Toutes ces forces ne furent prêtes qu'au commencement de 1765 ; et elles agirent avec tant de lenteur que l'année entière s'écoula sans qu'elles fissent rien de remarquable. Ce ne fut que l'année suivante[1] que Déébedée conquit la province de Dzemée, tandis qu'avec sa flotte Chedoukaminée se rendoit maître de Tavoy. Cette ville avoit été prise par les Birmans, sous le règne d'Alompra ; mais trop éloignée pour qu'ils pussent la conserver, elle étoit rentrée au pouvoir des Siamois.

L'armée de Mahanortha pénétra aussi jusqu'à Tavoy , et y demeura pendant les pluies. Celle qui étoit sous les ordres de Déébedée, passa la saison des pluies sur les frontières du pays des Youdras. Les deux armées étoient ainsi prêtes à agir de concert pour attaquer la capitale du royaume de Siam.

Tandis que les généraux de Schembuan

[1] 1766.

envahissoient les provinces siamoises, ce prince marchoit en personne contre les Cassayens de Munnipora, qui, croyant pouvoir impunément profiter du moment d'une guerre étrangère pour s'affranchir du joug, refusoient de reconnoître l'autorité du monarque birman. La guerre qu'on fit alors aux Cassayens ressemble plus à une incursion de brigands qu'aux mesures qu'on prend pour rendre une conquête durable.

Cette expédition ne retint Schembuan qu'un mois; il étoit appelé ailleurs par des affaires plus importantes. Mais en quittant le pays de Cassay, il se chargea de butin, et traîna à sa suite un nombre immense de prisonniers des deux sexes.

Lorsque dans les premiers mois de 1766 les armées birmanes agirent contre les Siamois, Déébedée entra dans le pays des Youdras par Taunglée et Mainhout; ensuite il dirigea sa route un peu plus au sud, afin de faire sa jonction avec Mahanortha, qui, dans le même temps, étoit parti de Tavoy. Les Siamois firent beaucoup d'efforts pour s'opposer à cette jonction, et l'armée de Déébedée souffrit considérablement pendant une marche de quinze jours. Cependant

les deux généraux birmans se réunirent, et aussitôt ils s'avancèrent ensemble contre Siam[1]; ce qui n'empêcha pas l'ennemi de continuer à les harceler par de fréquentes escarmouches. Enfin, quand ils furent arrivés sur les bords d'une rivière[2] qui est à six ou sept journées de marche de la capitale, ils furent attaqués par les Siamois en bataille rangée. La fortune se déclara contre ces derniers. Leur armée dispersée se retira en partie dans la capitale, et en partie dans les bois et dans les provinces éloignées.

La victoire des Birmans fut promptement suivie du siége de Siam. La nature a presque fait une île de cette ville. Ses fortifications étoient, dit-on, bien construites suivant la

[1] La ville de Siam est communément appelée par les Birmans *Douaraouddy*, et par les Siamois, *Sée-y-thaa*. Ces deux dénominations sont en pali ou sanscrit. La plupart des grandes villes de l'Inde ont deux noms différens; l'un, et c'est le plus souvent employé, est en langue vulgaire; l'autre est en sanscrit : il n'a guère cours que parmi les savans, et ne se trouve que dans les livres qui traitent de la religion ou des sciences. Ainsi le Pegu est appelé *Henzaouddy*; le royaume d'Arracan, *Deniaouddy*, etc.

[2] C'est probablement la rivière que les Birmans appellent *Boumagorry Meep*.

méthode des Indiens. Elles étoient entourées d'un grand fossé; et les remparts, revêtus de maçonnerie, avoient des tours de distance en distance.

Ni les assiégeans, ni les assiégés, ne firent grand usage d'artillerie. Il y avoit bien quelques canons sur les remparts, ainsi que dans le camp de l'ennemi; mais ces armes ne servirent ni à la défense de la place, ni au succès des assaillans. Un blocus passif est, ainsi que je l'ai déjà observé, le moyen favori qu'emploient les Birmans pour attaquer une ville.

Il y avoit deux mois que l'armée birmane étoit devant Siam, lorsque Mahanortha mourut. Son rang lui donnoit le commandement général de l'armée, qui, à sa mort, échut à Déébedée, bien plus digne, dit-on, d'un tel honneur que celui qui venoit de le perdre. Peu de temps après, le roi de Siam, frappé de la crainte de tomber dans les mains de ses ennemis, sortit en secret de la forteresse, évita les avant-postes des Birmans, et s'enfuit dans les montagnes.

Les Siamois, abandonnés par leur roi, demandèrent à capituler, et se soumirent à toutes les conditions qu'exigea le vainqueur. Ils furent obligés de payer une forte contri-

bution : on détruisit les fortifications de leur ville, et on leur donna un gouverneur qui, à la vérité, étoit de leur nation, mais qui prêta serment de fidélité au roi des Birmans, et s'engagea à lui payer un tribut annuel.

Après la capitulation de Douaraouddy, Déébedée, enrichi des dépouilles de cette capitale, rentra avec son armée victorieuse dans la province de Martaban.

A peine l'expédition des Birmans contre le royaume de Siam étoit achevée, qu'ils furent menacés d'un très-grand danger. Le gouvernement chinois, qui a presqu'autant d'ambition que d'orgueil, résolut de subjuguer les Birmans, afin de joindre la possession de l'Iraouaddy et des fertiles plaines de Zomiem[1] à son vaste empire, quoique cet empire surpassât déjà les limites au-delà desquelles un gouvernement ne peut faire respecter son autorité.

Au commencement de 1767[2], le gouverneur de Quantong[3] envoya un message à

[1] Nom que les Chinois donnent au royaume d'Ava.

[2] A l'année 1767 de l'ère chrétienne répond l'an 1131 de l'ère birmane.

[3] Le mot Quantong signifie un port. Ce Quantong a été conquis par les Birmans sur les Chinois. – Les Chinois ont une autre ville et une province qu'ils appellent Quantong, et dont les Européens écrivent le nom Canton.

Schembuan, pour l'avertir qu'une armée chinoise, sortie du Yunan, s'apprêtoit à franchir les montagnes qui séparent l'empire chinois de celui des Birmans. Schembuan eut à peine reçu cet avis, qu'il apprit qu'une partie de ses états étoit déjà envahie. Cinquante mille Chinois s'avançoient à marches forcées. De la province de Bomou, qui est à l'ouest d'Ava, ils avoient pénétré par la ville de Gouptoung, entre laquelle et Quantong se tient une foire [1] perpétuelle, où les Birmans et les Chinois ont un entrepôt, et vont échanger leurs marchandises [2]. Les Chinois avoient pris et pillé l'entrepôt.

Schembuan se hâta de rassembler deux armées : la première, composée de dix mille

[1] Dans la langue du pays cette foire s'appelle un *Jée*.

[2] A Yachta, entre la Russie et la Chine, il y a une pareille foire. Voici comment Robertson s'exprime à cette occasion dans la note 52e. de ses Recherches sur l'Inde. « Sur les limites des deux empires on bâtit deux » villes presque contiguës, l'une habitée par les Russes, » l'autre par les Chinois. Les sujets de chaque empire » portent dans ces villes les productions commerçables » de leur pays. Les fourrures, les toiles, les draps de » laine, le cuir et les miroirs de Russie sont échangés » contre la soie, le coton, le thé, le riz et les bijoux » de la Chine ».

hommes d'infanterie et de deux mille de cavalerie, avoit pour général un nommé Amiou-Mée, et prit le chemin qui conduit à Quantong, par les districts de La-be-na-gou et de Tagoung. La seconde armée, beaucoup plus forte que l'autre, étoit commandée par Tengia-Bou, général d'un haut rang et d'une grande réputation. Cette armée eut ordre de faire un détour par les montagnes du côté du sud, et de tomber sur l'arrière-garde des Chinois, pour tâcher de les empêcher de faire leur retraite.

Le gouverneur de Quantong, nommé Ledougmée, voyant que le général chinois ne se soucioit pas de perdre du temps à l'attaquer, se mit à la tête d'un corps de troupes assez considérable, et marcha contre lui. Amiou-Mée fut le premier à portée de combattre les Chinois, dont l'armée étoit près de la ville de Pingée. Il s'arrêta d'abord à huit milles de distance de leur camp, et le lendemain il y eut une action partielle, dans laquelle les Birmans furent assez maltraités pour être obligés de se retirer au sud de Pingée.

Les Chinois, encouragés par ce succès, et ignorant l'approche de Tengia-Bou, s'imaginèrent que rien ne s'opposeroit plus à leur

arrivée devant la capitale des Birmans. Dans cette persuasion, ils continuèrent leur marche; mais au lieu de suivre la route la plus fréquentée, ils en prirent une autre qui passe par le village de Chenghio, parce qu'ils crurent apparemment que, de ce côté-là, ils trouveroient plus facilement du fourrage.

Quoique vaincu à sa première attaque, Amiou-Mée se tint toujours assez près de l'armée chinoise, qui n'étoit encore qu'à Chibou [1], à deux journées du champ de bataille où elle avoit triomphé, lorsque la division des Birmans, commandée par Tengia-Bou, parut à la vue de son arrière-garde. Le gouverneur de Quantong, Ledougmée, se montra en même temps avec toutes ses troupes; de sorte que les Chinois virent, à-la-fois, qu'il étoit dangereux d'avancer, et qu'on leur coupoit la retraite de tous côtés.

La cavalerie tartare, sur le courage de laquelle l'armée chinoise comptoit pour les subsistances, ne put plus s'écarter du reste des troupes; alors les Birmans fondirent avec impétuosité sur les Chinois, qui se défendirent avec la plus grande valeur. L'on s'étoit battu trois jours de suite sans qu'il y eût encore

[1] C'est une ville des Birmans.

aucun avantage décidé, lorsque, par un effort qui sembloit être l'effet du désespoir, les Chinois tentèrent de s'ouvrir un passage à travers le corps d'armée que commandoit Amiou-Mée, et qui se trouvoit du côté où la retraite étoit le moins difficile. Cette tentative fut inutile. La division d'Amiou-Mée, certaine d'être soutenue, ne plia point; et celle qui étoit sous les ordres de Tengia-Bou, s'étant avancée, assura la victoire aux Birmans. Les Chinois, accablés de fatigue, et embarrassés de leur nombre, furent massacrés de toutes parts.

Dès que les Birmans se voient victorieux, ils ne sont plus que des monstres féroces et impitoyables : ils livrent à la mort ou à un rigoureux esclavage tous ceux dont ils triomphent dans les batailles. Pas un seul homme de l'armée chinoise ne retourna dans son pays. Deux mille cinq cents seulement échappèrent au glaive et furent conduits enchaînés dans la capitale des Birmans, où on leur assigna pour résidence un coin de faubourg. Ceux qui ne savoient aucun métier furent employés dans les jardins et aux travaux de la campagne; les autres exercèrent pour le roi l'art ou le métier qu'ils avoient appris, sans qu'on

leur donnât jamais d'autre récompense que la simple nourriture. Toutefois ces esclaves furent invités, ainsi que le sont tous les autres étrangers, à s'allier à des femmes birmanes, et à se considérer dorénavant comme nés dans le pays. L'adhésion à un usage si favorable, procure même aux prisonniers de guerre certains priviléges dont ne peuvent jouir ceux qui refusent de se marier.

Cet usage qu'ont suivi les nations les plus sages et les mieux policées de l'antiquité, n'est pratiqué dans l'Asie orientale que par les seuls Birmans; et il est très-remarquable qu'il se trouve chez un peuple croyant au schaster, tirant des Indous ses préceptes religieux, et entouré de nations qui, rigoureusement divisées en castes, ne se mêlent jamais avec d'autres, et dont les femmes ne peuvent se permettre, sans profanation, la vue ou l'entretien d'un étranger. On sait que les courtisanes chinoises même n'osent avoir de rapports qu'avec des chinois, et qu'aucune femme d'un autre pays n'a le droit d'entrer sur le territoire ou dans les ports de cette nation arrogante et jalouse. Les femmes des Indous d'un rang élevé ne sont pas moins inaccessibles; et quelque fortune qu'ait un homme,

elle

elle ne lui suffit pas pour lui procurer l'alliance des premières castes.

Les Birmans sont exempts de ces étroits préjugés. Avec une générosité vraiment lacédémonienne, ils accordent les douceurs conjugales aux étrangers de quelque pays et de quelqu'espèce qu'ils soient. Ils sentent que la force d'un empire consiste dans sa population, et que la puissance d'un prince dépend plus du nombre de ses sujets que de l'étendue de son territoire. De-là vient l'indulgence politique avec laquelle le gouvernement birman permet à toutes les sectes le libre exercice de leur religion. Il tolère indifféremment le payen et le juif, le musulman et le chrétien, le disciple de Confucius et l'adorateur du feu. L'enfant qui naît d'un étranger et d'une femme birmane, est sujet de l'état, et jouit des mêmes droits, des mêmes priviléges que s'il descendoit d'un père dont les ancêtres seroient birmans.

Lorsque Schembuan monta sur le trône, il quitta la ville de Chagaing, où son frère, Namdogée-Praw, avoit établi le siége du gouvernement, et il voulut fixer sa résidence à Monchabou, lieu où son père Alompra avoit tenu sa cour. Mais il ne tarda pas à aban-

donner ce séjour. Quelques idées supersti-tieuses que lui suggérèrent des astrologues, le lui firent craindre; alors il alla demeurer à Ava, [1] et rendit à cette ville le titre de capitale de l'empire.

Les édifices qui étoient tombés en ruine furent promptement rebâtis. On éleva de tous côtés de nouveaux *Keoums*[2] et de nouveaux *Praws*[3]; on fit des retranchemens, et les anciennes fortifications qui, depuis la prise du rebelle Nuttoun, avoient été négligées, furent mises en état de défense.

Le brillant succès qu'obtinrent les Birmans lorsqu'ils portèrent la guerre dans le royaume de Siam, ne produisit pas des avantages durables. Quoique vaincus les Siamois étoient bien loin d'être soumis. L'ancienne animosité qui subsiste entre les deux nations empêchera sans doute à jamais que l'une reste paisiblement sous le joug de l'autre, à moins que des défaites multipliées ne l'aient à moitié anéantie.

[1] Awa-Haung, ou l'ancien Ava.

[2] Monastères.

[3] Temples. — Praw est un terme qui s'applique à toutes les choses sacrées.

Bientôt après que Déébedée fut rentré avec son armée sur le territoire de l'empire birman, les habitans de Douaraouddy [1] dédaignèrent les loix que leur avoit imposées le vainqueur. Avant la reddition de la capitale, Pieticsing, parent du roi, et l'un de ceux qui occupoient une place auprès de ce prince, avoit cherché un asile, avec ses amis, dans une ville peu éloignée. Dès qu'il sut que les Birmans s'étoient retirés, il retourna à Douaraouddy, suivi d'un corps considérable de troupes, avec lequel il chassa aisément le nouveau gouverneur, et abolit tous les règlemens faits par le général Déébedée.

Le roi de Siam qui avoit eu la pusillanimité d'abandonner son trône et ses sujets, périt bientôt dans les bois; mais on ne dit pas par quel moyen. Probablement que Pieticsing, qui gagna assez facilement la faveur du peuple et l'appui de quelques grands pour s'emparer des droits qui appartenoient à ce prince, trouva aussi le moyen de le faire massacrer.

A son retour à Ava, le général Déébedée qui s'étoit si éminemment distingué contre les Siamois, fut reçu de la manière la plus

[1] La ville de Siam.

flatteuse. Le tsaloé, [1] marque de son rang de noblesse, qui n'étoit que de six cordons, fut porté à neuf, et le roi l'honora du titre de Na-ma-bou-dée, c'est-à-dire, très-illustre commandant.

Quand les généraux birmans eurent triomphé des Chinois, et que les Peguans ne donnèrent plus de craintes au gouvernement, Déébedée eut ordre de marcher de nouveau contre les Siamois, pour les punir de l'inexécution de leur traité, et les mettre au rang des vassaux de l'empire. Dès le commencement de la mousson de 1771, il partit d'Ava sur une flotte de chaloupes de guerre, et débarqua avec son armée à Rangoun, d'où il continua sa route par terre vers le royaume de Siam. Cette fois les Siamois prévinrent le dessein de leur ennemi. Ils se présentèrent en force sur leurs frontières; et le courage avec lequel ils s'opposèrent à son entrée, joint à la difficulté de passer les rivières encore débordées, le força à la retraite. Déébedée établit alors son camp sur les bords du Sitang, et écrivit à Ava pour représenter la nécessité où l'on étoit de lui faire passer plus de troupes.

[1] C'est une chaîne.

D'après cette lettre, Schembuan nomma Chedoukaminée, qui avoit servi dans la première expédition contre les Siamois, vice-roi [1] du Martaban et de tout le territoire birman qui s'étend au sud de cette province, et il lui enjoignit d'y faire des levées de soldats pour envoyer à Déébedée les renforts dont il avoit besoin. Il lui commanda, en outre, de joindre lui-même ce général, et d'agir de concert avec lui pour attaquer les Siamois.

Les provinces méridionales, soumises à l'autorité de Chedoukaminée, étoient en très-grande partie habitées par des Taliens, ou Peguans qui avoient volontairement abandonné la ville de Pegu, celle de Dalla, et les districts adjacens, ou qui en avoient été arrachés par force. C'étoit parmi eux que Chedoukaminée devoit faire les nouvelles levées.

On croyoit alors les Peguans suffisamment accoutumés au gouvernement birman, et on les considéroit à beaucoup d'égards comme sujets naturels de l'empire. Aussi n'hésita-t-on pas à leur demander de contribuer aux charges publiques, en fournissant des hommes et

[1] Maywoun.

de l'argent dans la même proportion que les Bimans. Dans le fait, les Birmans des provinces méridionales ne pouvoient pas fournir assez d'hommes pour composer une armée ; mais c'étoit à tort qu'on comptoit sur les Peguans. Leur trahison écarta du royaume de Siam la tempête qui le menaçoit.

Déébedée, mécontent de la nomination de Chedoukaminée à la vice-royauté de Martaban, demanda à quitter l'armée et à retourner dans la capitale. Chedoukaminée le remplaça.

Parmi les troupes nouvellement enrôlées étoient trois chefs peguans, nommés Tellakien, Tellasien et Minatzi, hommes audacieux, intrigans, et jouissant d'un grand ascendant sur les gens de leur nation. Les Peguans se voyant rassemblés et pourvus d'armes, sentirent tout ce qu'ils pouvoient; et excités par les conseils des trois chefs que je viens de nommer, ils formèrent bientôt le projet de reprendre leur indépendance, et de se venger de leurs oppresseurs. Ce complot se trama dans l'armée, tandis qu'elle étoit encore à Martaban. Le soir du premier jour qu'elle se mit en marche, les Peguans fondirent tout-à-coup sur leurs compagnons birmans et les massacrèrent.

Le général en second fut un de ceux qui tombèrent sous le fer des assassins. Cependant plusieurs birmans se sauvèrent dans les bois. Chedoukaminée, accompagné de cinq cents soldats, parvint, quoiqu'avec peine, à se retirer à Rangoun. Les Peguans furieux le poursuivirent jusqu'aux portes de cette ville ; et leur nombre s'étant beaucoup accru, ils y formèrent un camp et commencèrent un siége régulier.

La place de Rangoun ne pouvoit pas être attaquée dans un moment où elle fût moins préparée à se défendre : les Birmans s'étoient endormis dans une sécurité qui ne leur avoit pas permis de soupçonner le moindre danger. Le vice-roi du Pegu, qui fesoit sa résidence ordinaire à Rangoun, étoit allé, avec les principaux officiers de son gouvernement, porter son tribut annuel d'hommages à la cour d'Ava. Ils avoient aussi amené la plus grande partie des troupes, et sur-tout les équipages des chaloupes de guerre, gens intrépides et féroces qui accompagnent ordinairement les gouverneurs et les vice-rois dans les grandes cérémonies.

En l'absence du vice-roi du Pegu, un de

ses lieutenans[1], nommé Schoe-dong-northa, commandoit à Rangoun ; et la valeureuse défense qu'il fit prouva qu'il n'étoit point indigne de sa place. Le bruit de la révolte se répandit bientôt, et les succès qu'elle avoit d'abord eus donnèrent de vives inquiétudes aux Birmans des provinces voisines. Les Meou-gées[2] d'Hendaza, de Denoubieu et de Padaung assemblèrent toutes les forces de leurs districts, descendirent la rivière dans de légers bateaux, et se jetèrent dans Rangoun, qui avoit grand besoin de leurs secours.

Les Peguans tentèrent trois fois d'emporter les retranchemens qui entouroient les murs de la ville, et trois fois ils furent repoussés avec beaucoup de perte. Pendant ce temps-là on reçut à la cour la nouvelle de leur rebellion ; et aussitôt le vice-roi reçut ordre de retourner sans délai à Rangoun, ainsi que sa suite qui, avec quelques troupes qu'on y ajouta, composoit un corps de trois mille hommes. Le courant rapide de l'Irraouaddy transporta en peu de temps ces troupes au lieu de leur destination. A leur approche les

[1] Un chekey.

[2] Les chefs.

Peguans prirent le parti de lever le siége, et sans faire aucune tentative pour empêcher ce renfort d'entrer dans la ville, ils se retirèrent sur les bords du Saloenmeet[1].

L'arrivée du vice-roi de Rangoun fut bientôt suivie de celle d'une armée nombreuse, commandée par l'un des premiers personnages de l'empire. Cet homme étoit Maha-sée-sou-ra, l'un des woungées, ou grands-conseillers d'état. Le roi l'avoit chargé de diriger les opérations de la guerre dans les provinces méridionales, et d'y rétablir l'ordre.

Cependant cet événement ne détournoit pas Schembuan de son projet favori, celui d'étendre sa puissance à l'occident de ses états. Les fertiles plaines et les populeuses cités de Munnipoura, et le Cassay-Schaan excitoient son ambition. Dans le commencement de l'année 1774, il y envoya une armée formidable, commandée par Moung-Ouama, capitaine de ses gardes, par le général Oundabou, et par le général Kameouza. Une partie de cette armée s'embarqua pour remonter le Kin-Duem, et le reste prit la route de Monchabou, de Kaung-Naa et de Nakyoun-mée.

[1] C'est la rivière de Martaban.

La flotte arriva à l'improviste dans la ville de Nerting, où les Birmans enlevèrent cent cinquante femmes qui étoient occupées aux travaux de la moisson. Monadella, raja de Nerting, fit de vains effort pour délivrer ces captives : il perdit la vie en combattant vaillamment, et deux cent cinquante de ses compagnons restèrent avec lui sur le champ de bataille.

Les Birmans ayant ravagé le pays et commis plusieurs actes de barbarie, partirent de Nerting pour aller joindre le corps d'armée qui s'avançoit par terre. Après leur jonction, ils marchèrent vers Munnipoura, dont le raja fit jusqu'à quatorze milles pour venir à leur rencontre, et soudain leur livra bataille près du village d'Ampatalla.

Dans ce long et sanglant combat la victoire se déclara en faveur des Birmans. Le raja de Munnipoura abandonna le champ de bataille, et s'enfuit dans sa capitale, où la confusion et la terreur le suivirent. Bientôt il se retira avec sa famille et ses effets les plus précieux, dans les montagnes de Corroun, situées à cinq journées de marche au nord-ouest de Munnipoura. Alors cette ville se rendit aux Birmans, qui pillèrent tout ce qu'on n'avoit pas

eu le temps d'en ôter. Le butin, consistant principalement en marchandises et en vases d'or et d'argent, fut conduit *aux pieds dorés*, ainsi que deux mille prisonniers de l'un et de l'autre sexe.

Après la conquête de Munnipoura, le général Oundabou, laissant à ses deux collègues le soin de subjuguer le Cassay-Schaan et divers petits états voisins, se mit à la tête de dix mille hommes, et marcha contre Chaoual, raja de Cachar, qui possédoit un pays riche, quoique montueux, au nord-ouest de Munnipoura. Il commença par soumettre Anoupsing, souverain de Muggalou[1]; ensuite il pénétra dans les montagnes d'Hamalaya, qui sont une prolongation de l'Imaüs. Ces montagnes semblent être des barrières élevées par la nature, pour protéger les doux et paisibles Indous contre les belliqueux habitans de l'orient de l'Asie, qui, s'ils n'avoient pas rencontré ces obstacles, auroient, depuis bien des siècles, porté la désolation sur les fertiles rives du Gange et du Burhampouter.

[1] Tandis que M. Wood étoit à Asam, où il servoit en qualité d'ingénieur dans le détachement qu'y avoit envoyé lord Cornwallis, il entendit souvent parler du pays de Muggalou.

Oundabou s'avança en vainqueur jusqu'à trois journées de marche de Cospore [1], capitale du Cachar. Il avoit traversé, dans sa marche, plusieurs montagnes escarpées, au milieu desquelles se trouvent des vallées charmantes.

Chaoual, averti de bonne heure du danger qui le menaçoit, prit toutes les précautions nécessaires pour y échapper. Il forma une ligue défensive avec les petits rajas des montagnes, qui se fesoient continuellement la guerre les uns aux autres, mais qui, à l'approche de l'ennemi commun, se réunirent pour le repousser.

Oundabou, aveuglé par l'orgueil et l'ambition, s'avança si imprudemment qu'il se vit bientôt environné d'obstacles qu'il lui étoit impossible de surmonter. Pour comble d'infortune, cette maladie cruelle, qui a été si souvent fatale aux troupes anglaises, et qu'elles connoissent sous le nom de *fièvre des montagnes*, fit sentir sa mortelle influence dans l'armée birmane. La disette, la fièvre, firent plus de ravages dans ses rangs que le sabre des montagnards. Le reste des soldats se dispersa, et fut massacré ou périt de faim dans les

[1] Un *Hircarra* ou messager, reste, dit-on, vingt jours à se rendre de Munnipoura à Cospore.

défilés des montagnes et dans les forêts.

Les malheurs d'Oundabou et de son armée, loin d'intimider les autres birmans, leur inspira un violent désir de vengeance. Kameouza voulut punir les Cachars du massacre de ses compatriotes ; et tandis qu'il marchoit contr'eux, Moung-Ouamaa resta à Munnipoura avec une garnison suffisante pour défendre cette place.

Kameouza conduisit dans le Cachar des forces plus considérables que n'en avoit eues Oundabou. Le malheur de ce dernier servit de leçon à l'autre. Au lieu de marcher avec une dangereuse célérité, Kameouza observoit attentivement le pays où il passoit, et fesoit halte par-tout où il pouvoit se procurer des subsistances, qui abondent dans les verdoyantes et riches vallées du Cachar. De cette manière il pénétra jusqu'au passage d'Inchamoutty[1], qui est à deux journées de marche de Cospore. Tandis qu'il étoit là le raja lui envoya demander la paix. Kameouza la lui offrit à des conditions sévères et humiliantes, que le raja accepta.

Ce prince se soumit non-seulement à donner une somme d'argent, mais à envoyer à

[1] Il y a dans l'Indostan des passages du même nom.

l'empereur d'Ava une jeune princesse de son sang, ainsi qu'un arbre avec ses racines et la terre qui y étoit attachée, pour indiquer que la personne même et les propriétés du raja appartenoient au souverain des Birmans. Ce tribut est la preuve la plus certaine du vasselage ; il montre, d'un côté, l'extrême soumission, et de l'autre, l'absolu pouvoir.

En s'en retournant Kameouza punit des montagnards connus sous le nom de Keingées, qui l'avoient inquiété lorsqu'il marchoit contre le Cachar. Il brûla plusieurs de leurs villages dans les districts de Bodasser et de Chaumgaut. Il soumit ensuite le raja Anoupsing. A son retour à Munnipoura il rappela le prince qui étoit en fuite, et lui rendit la souveraineté de cette ville et de son district, aux mêmes conditions que celles qu'il avoit imposées au raja de Cachar.

Enfin les généraux birmans rentrèrent dans leur pays, après une expédition brillante, mais funeste, puisqu'elle leur coûta plus de vingt mille hommes. D'ailleurs leurs conquêtes ne furent d'aucun avantage réel pour l'état : les Birmans ne pouvoient conserver dans la dépendance les princes qu'ils avoient vaincus, ni garder les villes et les pays qu'ils avoient

envahis. Leur nation étoit peu nombreuse, en raison de la vaste étendue de leur empire. Toutes les troupes qu'ils pouvoient, sans imprudence, envoyer au dehors, leur suffisoient à peine pour garder le Pegu et retenir dans la sujétion ses habitans, toujours prêts à se révolter. Dans l'Asie orientale, les sermens d'obéissance ne sont considérés que comme des obligations de convenance, des formules frivoles qu'on n'observe qu'aussi long-temps qu'on ne peut pas s'en affranchir avec impunité. Les conquêtes que les Birmans firent à l'occident de leur empire ne leur servirent donc qu'à augmenter leur arrogance naturelle et leur excessif orgueil.

Les Peguans rebelles avoient, ainsi que je l'ai dit plus haut, levé le siége de Rangoun et gagné les bords du Saloenmet, lorsque Maha-sée-sou-ra, qui étoit chargé de les faire rentrer dans le devoir, arriva à Rangoun avec beaucoup de troupes et d'artillerie. Ce général ayant joint à ses troupes celles qui avoient accompagné le vice-roi et une partie de la garnison, se vit à la tête de vingt mille hommes. Il avoit en outre vingt-quatre gros canons, qui le rendoient formidable à un ennemi armé seulement

de quelques fusils qu'il devoit au hasard.

Maha-sée-sou-ra entra en campagne vers la fin de l'année 1774. Les rebelles étoient maîtres de Martaban, et avoient rassemblé de toutes parts une troupe nombreuse de gens tumultueux, indisciplinés et manquant des choses les plus nécessaires. Aussi le général birman éprouva, dans sa marche, très-peu d'opposition, quoiqu'il fût gêné par le transport de ses canons, et par le passage d'un grand nombre de bras de rivières qui entrecoupent le pays.

Dès qu'il parut dans le voisinage de Martaban, les chefs des rebelles lui firent faire des propositions d'accommodement, qui furent rejetées avec mépris, et accompagnées de menaces. Alors les Peguans se renfermèrent dans le fort, et se défendirent longtemps en désespérés; mais enfin ils furent forcés de se rendre. Tellasien, Minatzi et plusieurs de leurs amis trouvèrent le moyen de sortir furtivement du fort et de gagner les frontières de Siam. Tellakien n'eut pas le même bonheur : il fut pris avec tous ceux qui étoient restés dans la place; et comme il étoit un des chefs de la rebellion, on le garda jusqu'à ce que le roi eût décidé de son sort.

Maha-sée-sou-ra

Maha-sée-sou-ra se préparoit à porter la guerre dans le royaume de Siam, quand il fut averti que l'intention de son maître étoit de se rendre à Rangoun. Cette nouvelle l'engagea à cantonner ses troupes à Martaban; d'ailleurs la saison étoit trop avancée pour qu'il eût pu faire beaucoup de chemin avant le débordement des rivières[1].

Schembuan ayant triomphé d'un agresseur redoutable[2], et porté ses armes victorieuses dans les états de plusieurs de ses voisins, et sachant maintenir son autorité par la crainte et le respect qu'il inspiroit, pensa que sa présence accéléreroit la pacification de ses provinces maritimes, et écarteroit des Peguans ces semences de mécontentement qui avoient si souvent produit le trouble et la révolte.

Dès l'année 1769 un tremblement de terre avoit beaucoup endommagé le temple de Dagon[3], édifice immense et très-révéré, où les

[1] Dans l'Inde les rivières grossissent avant que les pluies commencent à tomber dans le plat pays. Cela provient de ce que la mousson se fait sentir plustôt dans les montagnes, et de la fonte de la neige qui couvre leurs sommets pendant la sécheresse.

[2] Les Chinois.

[3] Le schoé-Dagon, ou Dagon doré.

Birmans et les Peguans adorent, de temps immémorial, leur dieu Gaudma, et célèbrent annuellement des fêtes en son honneur. Le tée ou couronnement [1], qui étoit en fer, et supporté par une aiguille de même métal, avoit été renversé et brisé. Dans l'empire des Birmans, un temple n'est regardé comme sanctifié, que lorsqu'il est orné de son couronnement, et l'érection de ce couronnement se fait avec une grande solennité.

Schembuan qui, dit-on, avoit l'art de couvrir sa politique du voile de la religion, fit construire à Ava un magnifique tée pour le temple de Dagon, et déclara que quand on le placeroit il vouloit être présent à la cérémonie. En conséquence, il partit de sa capitale, accompagné d'un grand nombre de Birmans de distinction ; et pour mieux satisfaire son orgueil, il traînoit captif, à sa suite, Beinga-Della, cet infortuné roi de Pegu qui s'étoit rendu à Alompra. Schembuan avoit pour sa garde une armée de cinquante mille hommes. Avec ce nombreux cortége, il s'embarqua sur une flotte de chaloupes, descen-

[1] Le tée a la forme du parasol. *Voyez* dans l'atlas la gravure qui représente ce temple.

dit l'Irraouaddy, et arriva à Rangoun au mois d'octobre 1775.

En passant à Denoubieu, Schembuan avoit rencontré Tellakien, l'un des chefs de la dernière rebellion, qu'on lui menoit enchaîné ; et il lui avoit fait payer de sa tête le courage qu'il avoit eu de vouloir recouvrer sa liberté.

Quelque gloire qu'ait acquise Schembuan, en étendant ses conquêtes et en gouvernant sagement ses états, elle est, sans doute, ternie par la cruauté avec laquelle il traita le malheureux roi de Pegu, cruauté d'autant plus barbare qu'il osoit lui donner une apparence de justice. Non content de montrer aux Peguans humiliés leur monarque révéré, chargé de fers et accablé par les ans et par la douleur, le despote résolut de lui ôter la vie, et de rendre son malheur encore plus grand en le fesant périr publiquement par la main infame d'un bourreau.

Dans la plupart des états situés à l'orient du Bengale, la décapitation est le supplice des voleurs de grands chemins, et le bourreau est ordinairement un criminel à qui on a fait grâce de la vie, à condition qu'il se chargeroit de l'horrible emploi de l'ôter aux autres. Mourir d'une telle main est une ignominie que

les Birmans et les Peguans regardent comme bien plus affreuse que la mort même. En outre, ces deux peuples croient qu'en transgressant les loix qui défendent de verser le sang d'un roi, on se rend coupable d'un crime qui ne peut jamais être expié. Malgré cela le barbare Schembuan, dédaignant également les loix et l'humanité, ordonna que son malheureux prisonnier fût jugé comme coupable de haute trahison.

Les tribunaux des Birmans instruisent les procès avec autant de formalités que dans tout autre pays de la terre. Beinga-Della fut conduit devant le rhoum, présidé par le vice-roi de Pegu [1]. On l'accusa d'avoir excité et favorisé la dernière rebellion, et plusieurs témoins, qu'on prétend avoir été subornés, déposèrent contre lui. Beinga-Della nia tout ce qu'on lui imputoit; mais ses protestations et son innocence furent inutiles : son sort étoit décidé. On le déclara coupable ; et le procès étant, suivant l'usage, présenté à

[1] Quand l'empereur est absent, le Maywoun, ou vice-roi, ne préside point le rhoum, parce qu'il représente le monarque ; il se tient dans son palais, reçoit le rapport des juges et prononce le jugement suivant la loi. — Les juges birmans ne font que l'office de jurés.

l'empereur, celui-ci prononça la sentence de mort, et commanda qu'elle fût sur-le-champ exécutée.

Le septième jour de la lune du mois de taboung, on conduisit le vieux monarque à travers une foule immense de peuple, jusqu'à trois milles de la ville, dans un lieu nommé Aoua-Bock, où il subit son arrêt avec un courage noble et tranquille. On le fit mourir comme le dernier des criminels. La seule différence qu'on mit entre son supplice et le leur, c'est que les magistrats, en habits de cérémonie, furent obligés d'être témoins de ses derniers momens.

L'intérêt de l'état est quelquefois incompatible avec une justice individuelle, et exige qu'on prenne des mesures qui, considérées en elles-mêmes, semblent trop rigoureuses, et pèsent cruellement sur quelques membres de la société; mais pour faire excuser de telles mesures, il faut que la nécessité en soit complettement démontrée. Pour s'opposer à ceux qui cherchent à troubler l'ordre public, on ne doit pas attendre qu'ils aient commencé à exécuter leurs projets : les preuves de leur intention demandent qu'on sévisse contr'eux. En outre, un despote qui craint de voir anéan-

tir son autorité et de perdre sa couronne, ne balance pas à employer les moyens les plus iniques pour écarter l'objet de ses terreurs et prévenir son ennemi. Mais le supplice de Beinga-Della n'admet aucune de ces raisons : le repos de l'état n'étoit point en danger, et Schembuan n'avoit à craindre aucune concurrence.

Depuis plus de vingt ans le roi de Pegu étoit prisonnier tranquille, et en apparence satisfait de son sort. Si l'on avoit soupçonné qu'il eût encouragé ses anciens sujets dans leurs différentes tentatives pour recouvrer la liberté, on n'eût pas si long-temps attendu à punir son audace; et, certes, lors de leur dernière révolte, il étoit trop accablé d'ans et d'infirmités pour qu'il pût y avoir la moindre part. En fesant si cruellement et si ignominieusement périr ce malheureux vieillard, le monarque birman donna une preuve inutile et barbare de sa puissance, dans l'intention peut-être d'humilier les Peguans, dont l'attachement et le respect pour leur souverain détrôné, alloit jusqu'à l'idolâtrie. Au reste, la mort de ce prince ternit beaucoup la gloire de Schembuan, et fit joindre à son nom l'odieuse épithète de tyran.

Le supplice d'un grand nombre de Peguans du plus haut rang suivit celui du roi. Tous ceux qu'on soupçonnoit d'avoir pris part à la dernière révolte, et tous ceux que leur fortune ou leurs talens rendoient redoutables, furent compris dans la liste des proscrits. Plusieurs se dérobèrent par la fuite à la persécution; et après que la tempête fut appaisée, ils s'établirent dans le Tongho, ou dans les provinces tributaires de Dzemée, de Saudepoura[1] et dans les districts adjacens.

Ces événemens se passèrent vers la fin du règne de Schembuan. Après la cérémonie pompeuse et solemnelle de l'inauguration du tée du temple de Dagon, ce prince donna ses ordres au général Maha-sée-sou-ra, pour la continuation de la guerre contre les Siamois, et il se disposa à retourner dans sa capitale.

Il partit de Rangoun[2] avec la nombreuse suite et la magnificence qui l'y avoient accompagné. Dès les premiers jours de sa marche, il fut attaqué d'une maladie qu'il prévit devoir lui être funeste. Effrayé du danger qui le menaçoit, et irrité de souf-

[1] C'est le royaume de Cambodia.

[2] Au commencement de 1776.

frir, il quitta son yacht de cérémonie, et s'embarqua dans une chaloupe légère, pour se hâter d'arriver à Ava, où il espéroit trouver du soulagement. Mais ses jours étoient comptés, et il fut bientôt privé du diadême et de la vie, par cette puissance qui ne respecte pas même la prétendue immortalité des rois birmans.

Schembuan fut attaqué, à-la-fois, de la fiévre et des écrouelles : tous les secours de la médecine ne purent diminuer ses maux. Pour respirer un air plus pur, il se fit transporter du château d'Ava dans la plaine voisine. En conséquence on construisit rapidement des maisons de bois dans les endroits les plus élevés des bords de la rivière, et que la superstition croyoit être le séjour de la santé ; mais la science des astrologues étoit trompeuse. Le souffle des vents n'emporta point les causes de la maladie du monarque. Ce prince éprouva, au contraire, que les fréquens changemens de place ne fesoient que le fatiguer et ajouter à ses douleurs. N'ayant plus d'espoir de se rétablir, il retourna à Ava pour se préparer à son dernier moment, et régler auparavant les affaires de l'empire et la succession au trône.

Schembuan avoit deux fils, Chenguza et Chelenza. Ces princes n'étoient pas nés de la même mère. Le premier, âgé de dix-huit ans, devoit le jour à la principale reine; et le second, ayant seulement treize ans, étoit né d'une concubine favorite. Il sembloit qu'il n'y avoit guère à craindre de concurrence entre ces deux frères. D'un autre côté, Momien, fils de Namdogée-Praw, étoit trop étroitement renfermé dans un monastère, pour qu'on pût croire qu'il osât prétendre au trône.

Malgré cela, Schembuan prit toutes les précautions que dictoit la prudence, pour qu'après sa mort le sceptre ne fût point disputé. Il exigea de toute la noblesse une promesse solennelle d'obéir à son héritier. Le respect qu'on avoit pour le père ne permit à presqu'aucun noble de concevoir le dessein de se soustraire à l'autorité du fils. Satisfait d'avoir assuré son trône à Chenguza, Schembuan mourut à Ava vers le milieu du printemps de 1776.

Schembuan étoit un prince habile, actif et sévère. Il dompta les petits souverains voisins de ses états, et les soumit à un tribut régulier qu'ils n'avoient auparavant payé que passagèrement, et lorsqu'ils y étoient

contraints par les armes. Il les força, en outre, comme vassaux[1], à se trouver en personne dans sa capitale à certaines époques, ou à y envoyer des ambassadeurs pour rendre hommage aux *pieds dorés*. Parmi ces vassaux de l'empire birman, on compte les souverains de Sandepoura, de Tzemée, de Quantong, de Bamou, ainsi que les chefs de quelques peuples moins civilisés[2] qui habitent les montagnes à l'occident du royaume d'Ava, et celles qui traversent le pays à l'est de l'Iraouaddy.

Schembuan étoit rigide observateur de la plupart des rites et des préceptes de la religion birmane, qui, quoique dérivée de la même source que celle des Indous, en diffère essentiellement dans plusieurs points. Les Birmans adorent Buddha-Tachor[3]. Ils respectent le savoir des Brahmes; mais ils sont loin de croire que ces prêtres l'emportent sur leurs *Rhahaans* ou *Phongirs*.

Les Birmans, les Peguans, les Siamois et

[1] Chobouas.

[2] Les Carreaners, les Keins, les Yous.

[3] C'est la même divinité que le *Budda* des Indous, le *Fo* des Chinois, et l'*Odin* des anciens Scandinaves. (*Note du Traducteur.*)

toutes les autres nations dont la religion a une origine commune avec celle des Indous, et dont le sanscrit est la langue sacrée, professent une doctrine très - douce et très-humaine, celle de croire qu'on commet un péché lorsque, pour satisfaire son appétit, on ôte la vie à un animal. Les Birmans ne regardent pas comme un crime de manger de la viande; mais il faut qu'alors l'animal soit mort naturellement ou qu'il ait été tué soit par accident, soit par une main étrangère. Toutefois, on doit bien s'imaginer que ce précepte n'est pas scrupuleusement observé. Il y a plus, dans la plus grande partie de l'empire on n'y a prequ'aucun égard; les prêtres seuls ne l'enfreignent jamais.

L'on voit souvent des édits émanés du *palais doré*, et des proclamations faites par les vice-rois, pour enjoindre au peuple birman d'obéir à la loi sacrée concernant la vie des animaux; mais ces édits et ces proclamations sont presque toujours suggérés par le remords, le danger ou la superstition. Ils sont aussi quelquefois une cause d'oppression; car celui qui transgresse la loi est condamné à une amende, dont une partie revient au dénonciateur.

Schembuan qui, comme je l'ai déjà remarqué, étoit très-superstitieux, rendit, dans le cours de son règne, plusieurs édits pour faire respecter cette loi brahmine; mais ils n'eurent d'autre effet que d'obliger à faire en secret ce qu'auparavant on fesoit assez publiquement.

Ni Momien, ni les nobles qui avoient été attachés à son père, ne profitèrent de la mort de Schembuan pour recouvrer un trône dont ce jeune prince avoit été injustement écarté. Chenguza y monta sans obstacle; et la prospérité dont jouissoit l'empire, sembloit lui promettre un règne heureux.

Mais il en est de l'héritage des rois comme de celui des particuliers. Le prince qui monte sur le trône le plus prospère, ne fait pas toujours le bonheur de son royaume, non plus que le nouveau propriétaire d'un riche domaine ne devient pas toujours le bienfaiteur de ses paysans. On doit, sans doute, pardonner beaucoup d'erreurs à l'héritier d'un grand empire ; et, en effet, on les lui pardonne. Mais lorsqu'il manque absolument de principes, et que sa conduite est toujours vile et licentieuse, il perd nécessairement l'affection de ceux que le sort lui a soumis, quelque portés qu'ils fussent d'abord à lui

accorder le respect et l'attachement qu'ils avoient pour son père. Le droit divin même, d'après lequel un prince birman croit régner, et que rend si sacré la foi politique de cette nation, ne suffit pas pour mettre à l'abri des tempêtes populaires, un trône souillé par la plus honteuse débauche, et par la violation de tous les devoirs moraux et religieux.

Chenguza commença à régner avec tous les avantages que pouvoient lui donner le grand nom de son père et une puissance solidement établie ; mais il fit tout ce qu'il falloit pour se nuire à lui-même. Sa première imprudence fut de rappeler l'armée qui, peu de temps avant la mort de Schembuan, étoit partie de Martaban sous les ordres de Maha-sée sou-ra, et avoit commencé ses opérations contre les Siamois. Aussitôt Chenguza ôta à Maha-sée-sou-ra, non-seulement le commandement de cette armée, mais la place éminente de premier conseiller d'état [1]. Cette mesure mécontenta beaucoup les Birmans, parce que Maha-sée-sou-ra étoit singulièrement estimé pour ses talens militaires, sa valeur, son intégrité et son empressement à obliger.

[1] Woungée.

Plusieurs autres actes d'autorité également injustes, prouvèrent que Chenguza ne suivoit que les caprices de son despotisme. En même-temps il se plongea dans la plus honteuse débauche. Il révoqua les sages édits rendus par son père contre l'usage des liqueurs fortes, et il donna lui-même l'exemple d'une ivrognerie continuelle. Emporté par une jalousie barbare, il fit mettre à mort son jeune frère Chelenza. Il laissoit les rênes du gouvernement entre les mains de ses favoris, et s'absentoit de sa capitale pendant des mois entiers, pour aller dans les campagnes jouir des plaisirs de la chasse et d'autres divertissemens, préférant l'aspect des forêts et celui des lieux que fréquentoient les bêtes fauves, au magnifique piasath[1] de son palais.

En 1779, Terroug-Mée[2], l'un des frères de Schembuan, et par conséquent oncle de Chenguza, inspira des craintes à ce tyran, et périt bientôt sa victime. Pagahm-Mée, un autre de ses oncles, fut renfermé dans le fort d'Ava, sous prétexte qu'il tramoit quelque

[1] Le piasath est l'aiguille de fer qui distingue la demeure du monarque et les temples des dieux. Nul autre édifice n'est décoré d'un piasath.

[2] Ce nom signifie *possesseur de Terroug*.

complot contre l'état. Enfin, un troisième oncle, Minderagée-Praw[1] qui résidoit tantôt à Chagaing, tantôt à Monchabou, et affectoit de vivre dans la plus grande obscurité, étoit néanmoins l'objet des soupçons et de la vigilance des ministres de Chenguza.

Conformément à l'usage des Birmans, Chenguza avoit été marié très-jeune encore à une de ses parentes[2]. Ce mariage étant stérile, il prit pour seconde femme la fille d'un des attawouns[3] de la cour, jeune personne distinguée par sa vertu, sa beauté et ses talens. Quoiqu'aimant beaucoup sa seconde épouse, Chenguza étoit tellement emporté par les

[1] C'est celui qui occupe aujourd'hui le trône.

[2] Pour avoir légalement droit à régner sur les Birmans, un prince doit être issu du sang royal et par son père, et par sa mère. Pour empêcher qu'un sang plébéien ne souille le trône, la loi permet les mariages incestueux dans la famille royale, mais c'est la seule famille qui ait ce droit.

[3] Les attawouns sont des conseillers privés. Il y en a quatre qui ont accès auprès du roi à toutes les heures, et sont consultés par lui sur les affaires importantes. Ils ont quelquefois assez de crédit pour empêcher qu'on exécute ce qu'ont décidé les Woungées dans le lotou, ou grand tribunal, parce qu'ils conseillent au roi de ne pas y donner son approbation.

suites de son intempérance et par sa jalousie naturelle, qu'il vivoit dans une grande mésintelligence avec cette princesse. Un jour, dans un accès de fureur, il l'accusa de lui avoir manqué de fidélité; et sans se donner le temps de se calmer, sans vouloir même écouter la justification de l'infortunée, il ordonna qu'on la mît à mort.

Il y a dans tous les pays des scélérats toujours prêts à exécuter les volontés d'un tyran. La timide et innocente victime fut arrachée du palais, et renfermée dans un sac d'écarlate richement orné; ensuite on porta ce sac dans un des endroits où la rivière a le plus de profondeur; on l'attacha à deux jarres et on le mit dans l'eau[1]. Les jarres[2], en se remplissant, eurent bientôt entraîné le sac au fond de la rivière, et empêchèrent qu'il revînt sur l'eau. Tout cela se fit en présence d'une foule immense de peuple,

[1] Les loix birmanes défendent expressément de verser le sang de quiconque appartient à la famille royale; et dans cet empire la mort qu'on donne à quelqu'un en le noyant n'est point regardée comme une mort déshonorante.

[2] Les jarres du Pegu sont estimées dans toute l'Inde, tant à cause de leur grandeur qu'à cause de leur qualité.

ou

où se trouvoient plusieurs des parens et des amis de la victime. Son père, dépouillé de tous ses emplois et accablé de douleur et de désespoir, se retira dans la ville de Chagaing.

L'horreur et les murmures que tant de barbarie ne pouvoit manquer d'exciter, furent cause que la plupart des nobles, et tout le peuple, soupirèrent après un changement de règne. Ils sentirent que la vie d'aucun homme n'étoit plus en sûreté, et pouvoit être à tout instant sacrifiée aux caprices d'un despote féroce, ou à la jalousie de quelque méprisable délateur. Alors tous les yeux se tournèrent naturellement vers le légitime héritier de l'empire[1], qui avoit déjà un peu plus de vingt ans.

Ce prince vivoit dans le Keoun et Praw de Lo-ga-ther-pou, à une petite distance de la ville d'Ava. Là, l'habit de prêtre qu'il portoit, le crédit de sa tante, et sur-tout son peu d'esprit et de caractère, le mettoient à l'abri des craintes de Chenguza. Ce tyran étoit bien loin de s'imaginer qu'un simple phonghî devoit être un jour l'instrument de sa perte.

Une conjuration fut le résultat de la coupable conduite du monarque et du méconten-

[1] Momien, fils de Namdogée-Praw.

tement des sujets. Elle fut tramée par Minderagée-Praw [1], par l'attawoun, père de la jeune reine qu'on avoit noyée, et par Mahasée-sou-ra, à qui Chenguza avoit ôté tous ses emplois. Ces conjurés gagnèrent aisément les rhahaans, qui, quoique moins enclins à se mêler des affaires d'état que les prêtres des autres pays, étoient irrités du mépris que Chenguza affectoit pour la religion, ses droits et ses ministres, et se prêtèrent à opérer un changement qui, en plaçant sur le trône leur disciple Momien, leur donnoit l'espoir de voir prospérer leur ordre. En conséquence, on apprit à Momien le rôle qu'il avoit à jouer, et on attendit un moment favorable pour exécuter le projet de la conspiration.

Pendant le règne de Chenguza, la guerre ne troubla pas un seul moment ses états. Les Chinois, les Siamois, les Cassayens avoient si récemment éprouvé le pouvoir des Birmans, qu'ils ne se sentoient nullement disposés à reprendre les armes contre cette nation. Les défaites multipliées des Peguans, et les loix terribles portées contr'eux, leur fesoient craindre de se révolter, et ils res-

[1] Ou plutôt Schembuan Minderagée-Praw, frère du premier Schembuan.

toient tranquillement soumis au joug qu'on leur avoit imposé. Les grandes montagnes [1], situées à l'occident du royaume d'Ava, ne furent pas une seule fois traversées par une armée ennemie. Ainsi, pendant les six ans que Chenguza occupa le trône, le repos de l'empire compensa, en quelque sorte, le désordre et la débauche qui s'étoient introduits parmi le peuple. La population s'accrut; et l'on défricha des terres qui, sous un prince belliqueux, seroient probablement restées incultes.

Les conjurés, ainsi que je l'ai observé plus haut, attendoient l'occasion d'agir. Ils la saisirent dès qu'elle se présenta : c'étoit au mois de novembre 1781. Chenguza étoit allé donner une grande fête à Keoptaloun, ville située sur les bords de l'Irraouaddy, et à trente milles d'Ava. Il n'avoit point d'heure réglée pour sortir du fort, ni pour y rentrer, et souvent il se présentoit aux portes au moment qu'on l'attendoit le moins, et lorsque l'entrée en étoit interdite à la multitude.

On avoit secrètement procuré à Momien les habillemens et tous les signes de la royauté :

[1] Les Anoupectoumeou.

par ce moyen il pouvoit être aisément pris pour Chenguza ; et avec une suite pareille à celle du monarque, il se présenta à minuit à la porte appelée *Schoedogaa*, et demanda à entrer. La sentinelle ouvrit d'abord le guichet ; et bientôt après, soupçonnant quelque trahison, à cause de l'empressement que montroient les personnes qui restoient à la porte, elle le referma et appela du secours ; mais il étoit trop tard : ceux qui étoient déjà entrés l'égorgèrent et ouvrirent la porte. Ces conjurés étant presqu'aussitôt renforcés par un grand nombre d'hommes armés qui s'étoient mis en embuscade, entourèrent le palais, qu'on peut regarder comme une seconde forteresse, car il est entouré d'une haute muraille, garnie d'un parapet, et flanquée de petits bastions ; en outre, chaque porte est défendue par une pièce de gros canon.

A la première alarme les woungées et les autres principaux officiers de l'état se réfugièrent dans l'enceinte du palais. Durant le reste de la nuit la terreur et la confusion régnèrent dans la ville. Lorsque le jour parut, le nombre des conspirateurs étant augmenté, on attaqua une des portes du palais, qu'on brisa. La garde, commandée par un armé-

nien, nommé Gabriel, resta ferme à son poste, et fit trois décharges de canon sur les assaillans. L'action fut très-vive ; mais un événement qui décide ordinairement le sort des combats dans les armées de l'Orient, la mort d'un des chefs, mit un terme à celui-ci. Gabriel fut percé d'une lance, et en le voyant tomber son parti prit la fuite. On égorgea sur la place tous les ministres de Chenguza.

Dès que le tumulte fut appaisé, on proclama Momien souverain de l'empire birman. On forma un nouveau conseil, on nomma à toutes les premières places, et on conféra les dignités aux conjurés qui avoient montré le plus de zèle et d'activité. Pour assurer à Momien la possession du trône, on publia, en son nom, une proclamation qui, en rappelant à-la-fois tous les droits qu'il avoit à régner, et les vices et les crimes de Chenguza, déclaroit que ce dernier étoit hors la loi. On fit partir en même temps une escadre de chaloupes et un corps de troupes de terre pour aller à Keoptaloun s'emparer de sa personne.

Dès que Chenguza fut informé de la révolte d'Ava et des desseins qu'on avoit sur lui, il traversa la rivière avec un assez grand nombre de ses partisans, et se retira à Chagaing. Là

il fut joint par quelques nobles, qui, croyant avoir peu à espérer des auteurs de la révolution, restèrent attachés à ce prince, et le bercèrent de l'espoir de recouvrer le sceptre qui lui avoit été si soudainement arraché. Cependant cet espoir dura peu : un tyran détrôné n'a d'autres amis que les compagnons de ses débauches et les complices de ses crimes.

Le fort de Chagaing fut promptement bloqué par les troupes du nouveau roi. Chenguza songea d'abord à se défendre ; mais au bout de quatre jours, se voyant abandonné par ceux en qui il avoit le plus de confiance, il conçut le projet de s'enfuir dans le Cassay, et de se mettre sous la protection du raja de Munnipoura.

Il fit secrètement part de cette intention à sa mère [1], qui étoit restée dans son palais à Ava. Cette princesse, au lieu d'approuver la fuite de son fils, le détourna de l'entreprendre. Elle lui fit dire qu'il seroit bien plus glorieux de mourir les armes à la main que de vivre en mendiant parmi des étrangers, et de devoir un asile incertain à un de ses anciens vassaux.

[1] Veuve de Schembuan-Praw.

Chenguza suivit un si noble conseil ; et préférant la mort à un honteux exil, il fit préparer en secret un petit bateau, se déguisa sous l'habit d'un simple noble, et s'embarqua avec deux de ses domestiques. Ce fut à la pointe du jour qu'il quitta Chagaing. Lorsqu'il eut traversé la rivière, et qu'il approcha du principal quai d'Ava, la sentinelle cria : qui vive ? Chenguza ne voulant pas plus long-temps se cacher, répondit à haute voix : — « Je suis Chenguza-nandawyeng-praw [1] ».

L'aspect inattendu et le courage du prince étonnèrent tellement les gardes, que, soit par respect, soit parce qu'ils ne savoient comment ils devoient agir, ils le laissèrent passer tranquillement. La foule du peuple, que le bruit du retour de Chenguza eut bientôt rassemblée, ne s'opposa pas non plus à sa marche. A peine arrivoit-il à l'entrée de l'avant-cour du palais, qu'il rencontra l'attawoun, père de la jeune reine qu'il avoit si inhumainement fait noyer. — « Traître ! lui cria » Chenguza, je viens reprendre mes droits » et me venger de mes ennemis ». — A l'ins-

[1] C'est-à-dire : Je suis Chenguza, légitime maître du palais.

tant l'attawoun saisit le sabre d'un officier qui étoit à côté de lui, et du premier coup qu'il porta au prince il lui fendit le ventre, et l'étendit à ses pieds. Personne ne chercha à prévenir ni à venger le trépas de Chenguza : il avoit vécu méprisé ; il mourut sans qu'on le regrettât.

Momien n'étoit qu'un foible instrument dont s'étoient servis les conspirateurs. Ils ne souffrirent pas qu'il jouît long-temps du trône où ils l'avoient placé. A l'instigation, dit-on, du prince qui occupe aujourd'hui ce trône, il fit arrêter l'attawoun qui avoit donné la mort à Chenguza ; au lieu de le faire prisonnier, il lui fit faire son procès ; et comme il avoit versé le sang royal, ce qui est défendu par les loix civiles et religieuses des Birmans, ce malheureux eut la tête tranchée.

Sous un humble extérieur, et l'amour apparent de la retraite, Schembuan-Mia-Schean-Minderagée-Praw, quatrième fils d'Alompra, avoit soigneusement caché une ambition qui n'aspiroit à rien moins qu'à s'emparer du sceptre. Quoiqu'il eût moins de crédit que les autres conjurés qui avoient coopéré à la dernière révolution, c'étoit principalement à lui qu'on la devoit. Un jeune homme ignorant et superstitieux, qui avoit passé sa vie dans

l'obscurité du cloître, ne pouvoit avoir un grand nombre d'amis, et le premier usage qu'il fit de son pouvoir ne donnoit pas lieu d'espérer que son règne fût très-avantageux à l'état. Minderagée ne devoit pas trouver beaucoup de difficultés à former un parti assez puissant pour enlever la couronne à son petit neveu. On est donc fondé à croire que la chaîne des événemens qui précédèrent et suivirent son accession au trône, avoit été préparée, et que Momien devoit périr, dès qu'en s'emparant de la suprême puissance, il auroit rempli les vues de ceux qui le dirigeoient. Quoi qu'il en soit, Minderagée ne tarda pas à faire connoître ses projets. A peine apprit-il que Chenguza n'étoit plus, qu'il partit de Monchabou à la tête de quatre mille hommes, et alla prendre possession de Chagaing. Ses partisans prétendent que sa première intention étoit de conserver cette forteresse à son légitime souverain, et de se montrer sujet zélé ; mais qu'une députation des principaux personnages d'Ava étant venu le prier de prendre en main les rênes du gouvernement, parce que Momien étoit incapable de les tenir, il y avoit consenti.

Que ce fait soit vrai ou faux, on sait que

Minderagée se hâta de traverser l'Irraouaddy, et de paroître dans Ava avec tous les attributs de l'autorité suprême. Momien fut soudain arrêté. Sa déposition et son emprisonnement ne suffirent point à l'usurpateur : sans aucun prétexte, sans même lui faire son procès, on attacha l'infortuné à deux jarres, et on le précipita dans l'Irraouaddy, genre de mort qui, comme je l'ai déjà remarqué, est celui dont les Birmans se servent quand ils veulent faire périr quelque membre de la famille royale.

Momien ne régna qu'onze jours. Son avénement et sa mort eurent lieu en l'an 1144[1] des Birmans. Minderagée-Praw, qui règne encore, étoit alors âgé de quarante-trois ans; il étoit par conséquent à l'abri des passions tumultueuses qui troublent la jeunesse, et il avoit l'expérience si nécessaire à ceux qui gouvernent. Ce prince avoit deux fils âgés de plus de vingt ans, et un troisième, encore enfant, qui étoit né d'une autre mère.

L'orgueil qui accompagne si souvent une grande et soudaine prospérité, ne fut point le partage du nouveau monarque birman. Il ne se montra point ingrat envers ceux qui lui avoient été fidèles dans les jours du danger,

[1] L'an 1782 de l'ère chrétienne.

et qui ensuite l'avoient aidé à monter sur le trône. Quoiqu'il se fût emparé de ce trône par un meurtre exécrable, il affecta depuis beaucoup de clémence envers les amis de son prédécesseur. Il récompensa avec libéralité, et punit avec modération.

Maha-sée-sou-ra, qui avoit été dépouillé de tous ses emplois, et exilé par Chenguza, fut rappelé, et mis à la tête du conseil privé du nouveau monarque. Ce prince conserva en même temps dans sa place le premier woungée [1], qui avoit joui d'un grand crédit sous le règne d'Alompra, et s'étoit toujours montré serviteur fidèle. L'homme qui avoit arrêté et fait exécuter Momien devint principal maywoun de la capitale [2]. L'officier qui est aujourd'hui vice-roi du Pegu, et qui étoit alors fort jeune, obtint la ville et le district de Midée, en

[1] Woun-ving-miazo Ce ministre préside encore l'assemblée des wouns ; et quoique son grand âge ne lui permette plus de donner une grande attention aux affaires, il est très-respecté à cause de sa probité et de son mérite.

[2] Il y a quatre maywouns, chacun desquels a sous sa juridiction un quartier de la ville. Ils représentent le roi dans leurs tribunaux respectifs ; et dans les cas importans leurs jugemens sont revus par les wouns du lotou, et confirmés ou cassés par le roi.

récompense non seulement de l'attachement que son père avoit témoigné à Minderagée, lorsqu'il étoit en butte à l'animosité de Chenguza, mais de ce que sa mère avoit nourri le fils aîné du nouveau monarque, avantage qui lui valut le titre de tikein, ou prince [1]. Plusieurs autres personnes reçurent aussi des preuves de la bienveillance impériale; et tout en fesant grâce à quelques séditieux, on déclara qu'à l'avenir ceux qui troubleroient le repos public seroient livrés à toute la sévérité des loix.

Les ennemis déclarés et les prétendans au trône ne sont pas les seuls contre lesquels les rois ont besoin de se tenir en garde. Souvent un fanatique enthousiaste et insensé peut, dans un accès de frénésie, porter le poignard dans le sein de son maître. Minderagée n'étoit assis sur le trône que depuis bien peu de temps, lorsqu'il courut risque d'être victime d'un de ces dangereux visionnaires : c'étoit Magoung. Cet homme, d'une basse extraction, et n'ayant aucun rapport avec des personnages distingués par leur naissance ou par leurs emplois, avoit tou-

[1] Le vice-roi actuel du Pegu est appelé Midée-Tikein ou prince de Midée. M. Wood écrit ce nom Meeayday.

jours eu une conduite très-régulière, et s'étoit fait remarquer par son air sombre. Il parvint à s'associer quatre-vingt-dix-neuf conjurés d'un caractère analogue au sien ; et tous ensemble ils se promirent un secret et une fidélité à toute épreuve. Le projet de ces conjurés étoit d'ôter la vie à l'empereur ; mais on ignore s'ils vouloient mettre à sa place un autre prince, ou s'ils avoient un autre but.

Les forcenés, conduits par Magoung, attaquèrent le palais à la pointe du jour. Les monarques birmans ont toujours autour de leur personne une garde de sept cents hommes, bien armée et prête à courir au moindre signal. Malgré cela, les conjurés furent sur le point de réussir : ils massacrèrent les premières sentinelles, et pénétrèrent jusqu'à l'arrière-cour ; de sorte que l'empereur ne leur échappa que parce qu'il se trouvoit dans l'appartement des femmes, où il n'avoit point coutume de coucher. Ses gardes, qui s'étoient enfuis au premier choc des assassins, ne tardèrent pas à se rallier ; ils fondirent alors tous ensemble sur ces audacieux, et Magoung et ses complices furent massacrés dans l'enceinte du palais.

Dans l'obscurité où vivoit Minderagée-

Praw avant de monter sur le trône, il avoit pris beaucoup de goût pour les pratiques superstitieuses qui accompagnent toutes les religions de l'Orient; car le sombre Islamite et le paisible Indou[1], également attachés à leur foi, sont susceptibles de tous les préjugés que l'ignorance et le fanatisme des prêtres inculquent dans des ames que n'a point éclairées la doctrine du christianisme. Minderagée s'étoit beaucoup livré à l'étude de l'astrologie judiciaire, et croyoit pleinement à la certitude de cette prétendue science. Quoiqu'inférieurs aux Rhahaans pour la sainteté de leur vie, les Brahmes sont très-révérés des Birmans; et depuis plusieurs siècles ils ont coutume de se rendre du Cassay et de l'Arracan à Ava, où leurs connoissances leur procurent un accueil favorable et les mettent à la tête de ceux qui enseignent les sciences. On y a même fondé

[1] Les Musulmans et les Indous, quoique très-dévôts les uns et les autres, sont très-opposés dans les préceptes de leur doctrine; le koran enjoint aux disciples de Mahomet d'employer le sabre pour convertir l'univers entier, et le shaster réprouve tout le monde.

Il y a sept cents ans que les Musulmans égorgeoient les Indous, parce qu'ils ne vouloient pas se faire circoncire: jamais les Indous n'invitent un homme à changer de religion.

pour eux un collége auquel on a attaché le revenu de quelques terres. Ces docteurs composent des almanachs , calculent les éclipses , et d'après leur commerce avec les planettes , prédisent quels doivent être les momens propices ou funestes à ceux qui veulent faire quelqu'entreprise.

Rempli de respect pour les Brahmes , Minderagée - Praw prit d'eux des leçons d'astrologie , et prêta une oreille facile à toutes leurs prédictions. Long-temps avant qu'il parvînt au trône , ils lui avoient annoncé son élévation , et le succès de cette prophétie augmenta beaucoup sa confiance en eux. Il en choisit un certain nombre pour demeurer auprès de lui ; et depuis on les voit dans les jours d'uadience , vêtus de robes blanches , et debout autour du trône , chanter des hymnes mélodieux. Cette cérémonie commence dès que l'empereur s'assied , et avant qu'il ne s'occupe d'affaires.

A l'instigation de ses conseillers astrologues , et pressé par cet amour du changement qu'ont eu tous les monarques birmans , Minderagée résolut d'abandonner Ava - Haung [1] , et de fonder une nouvelle ville

[1] L'ancien Ava.

pour y transporter le siége du gouvernement. Le site qu'il choisit pour cet établissement étoit très-favorable. A environ quatre mille au nord-est d'Ava est le lac vaste et profond de Tounzemaun. Les débordemens de la rivière, qui, durant le temps des pluies, s'épanchent de ce côté-là par un étroit canal, ont formé ce lac, qui a un mille et demi de large sur sept à huit milles de long. Le Tounzemaun s'étend d'abord vers le nord et presque parallèlement à la rivière ; ensuite il tourne du côté du sud-est en diminuant de profondeur, et il est terminé par un marais très-favorable à la culture du riz. Le lac qui, comme je l'ai dit plus haut, est périodiquement accru de la surabondance des eaux de l'Irraouaddy, reste séparé de cette rivière par une haute péninsule, où l'air est très-salubre, et où l'on voit aujourd'hui la ville d'Ummerapoura, bâtie par Minderagée-Praw.

Les villes des Birmans sont, en très-grande partie, construites en bois ; et comme le cours de l'Irraouaddy facilite le transport des matériaux sur la péninsule, l'ancienne capitale fut bientôt démolie, et ses débris servirent à bâtir la nouvelle. On mit même

tant

tant d'activité dans cette reconstruction, qu'Ummerapoura devint en peu de temps l'une des plus belles et des plus florissantes villes de l'Orient. La forteresse qu'on y éleva est spacieuse, régulière et solidement bâtie à la manière des Asiatiques. Les remparts sont très-hauts, protégés par un parapet, flanqués de bastions d'excellente maçonnerie, et entourés d'un fossé large et profond, revêtu d'un mur de briques, et toujours plein d'eau. Les portes sont garnies de canons, et un retranchement défend les passages du fossé.

Dans la première année du règne de Minderagée-Praw, un conspirateur plus audacieux que puissant, entreprit follement de renverser l'empire birman, et de rétablir celui des Taliens [1]. C'étoit un pêcheur de Rangoun, nommé Natchien. Ce fanatique crut pouvoir profiter d'une prophétie qui circuloit parmi les gens du peuple, et disoit qu'un homme de sa profession deviendroit le libérateur de la nation peguane. Plusieurs habitans du district de Dalla, persuadés de la vérité de cette prédiction, eurent la foiblesse d'écouter Natchien, et s'engagèrent à

[1] Des Peguans.

seconder ses projets. Ils fondirent tout-à-coup sur les magistrats assemblés dans le Rhoum, et ils en massacrèrent plusieurs ; mais le courage et la prudence du maywoun mirent un terme à cette révolte avant qu'elle pût être très-dangereuse. Plus de cinq cents Peguans furent sacrifiés au repos de l'empire ; et leur supplice imprima une si grande terreur dans l'ame de leurs compatriotes, que depuis ils n'ont plus tenté de secouer le joug des Birmans.

Le nouveau monarque étoit plus ambitieux que ne l'avoit été son neveu. Non content de la vaste étendue de ses états, il voulut en reculer les bornes et envahir des contrées où aucun autre descendant d'Alompra n'avoit porté ses armes. Les Birmans avoient déjà conquis au midi de leur empire tout le pays qui s'étend jusqu'à Mergui, sur la côte de Tenasserem, et qui comprend Tavoy et les divers ports à l'occident de la péninsule. Ils avoient souvent vaincu les Cassayens, mais ils ne pouvoient pas les regarder comme entièrement subjugués, parce qu'en se retirant dans ses montagnes[1] ce peuple pouvoit sans cesse harceler ses assaillans, et dévaster

[1] Il y a des forteresses.

entièrement le plat pays. Le pays de Dzemée, de Sandapoura [1], et plusieurs districts du Youdra-Schaan [2], étoient gouvernés par des Chobouas, qui rendoient hommage et payoient un tribut annuel à l'empereur d'Ava. Les Birmans avoient enlevé aux Chinois la province de Bamou, la forteresse de Quantong et plusieurs autres places moins importantes, et ils n'étoient plus séparés de la Chine que par les montagnes couvertes de forêts, qui sont au sud-ouest du Yunan [3].

A l'ouest des montagnes d'Anoupectoumiou est un pays dont la richesse du sol et la situation favorable au commerce, tentèrent l'avarice de Minderagée-Praw. En outre, le gouvernement en étoit si foible, qu'il promettoit à ce prince une conquête aisée. De la ville de Sembieu-Ghieun, située sur la rive occidentale de l'Irraouaddy jusqu'à Merong-Chickien, qui est au pied des montagnes [4], il n'y a que

[1] C'est le nom pali, du royaume de Lauchoung, ou Laos.

[2] A l'est d'Ava.

[3] Province chinoise à laquelle les Birmans donnent le nom de Manchegée.

[4] Et à l'est de ces mêmes montagnes.

quarante-cinq milles [1] de distance. De là pour se rendre à Tellakée, qui est de l'autre côté des montagnes, on fait cinquante-six milles ; mais le chemin a été long-temps si difficile [2], qu'un petit nombre d'hommes courageux pouvoit en défendre le passage contre une grande armée.

Minderagée-Praw connoissoit trop bien la mollesse et l'insouciance de Mahasumda [3], raja d'Arracan, et l'esprit peu belliqueux de ses sujets, pour craindre qu'ils lui opposassent beaucoup de résistance. Il résolut donc de les soumettre pour faire de leur royaume une province birmane.

Les écrivains les plus authentiques s'accordent à dire que, jusqu'alors, le royaume d'Arracan n'avoit jamais été tributaire d'aucune autre puissance. Cependant, dans les deux derniers siècles il éprouva les guerres

[1] Ce sont des milles anglais.

[2] Depuis la conquête de l'Arracan, on a travaillé à rendre le chemin de Sembieu-Ghieun à Tellakée bien plus praticable qu'il n'étoit. Malgré cela il est encore difficile à cause des montagnes escarpées qu'il traverse.

[3] En sanscrit *Mahasumda* est le titre de l'ancienne race des rois d'Arracan. Pendant leur vie les rois de l'orient de l'Asie sont désignés non par leurs noms, mais par leurs titres ; et ils en ont plusieurs.

et les révolutions auxquelles sont soumis tous les états, principalement ceux de l'Orient. Les Mogols [1] qui sont à l'ouest de ce royaume, et les Peguans qui le bornent à l'est, y portèrent tour-à-tour leurs armes. Les Portugais [2], tantôt comme ennemis, tantôt comme alliés, obtinrent le privilége d'y former un établissement qui déchut à mesure qu'ils perdirent leur prépondérance en Asie. Enfin, le royaume d'Arracan fut souvent accablé, mais jamais détruit, et le peuple qui l'habite conserva son indépendance.

Les habitans de l'Arracan propre nomment leur pays Yée-Kein. Les Indous l'appelent Rossaun. Les Indous établis en grand nombre dans l'Arracan, sont appelés, par les indigènes, Kulaou Yée-Kein, c'est-à-dire Arracaniens non originaires. Les Mo-

[1] Le malheureux sultan Sujah, frère d'Anrengzeb, s'étoit réfugié chez un roi d'Arracan qui le mit à mort pour lui enlever ses trésors.

[2] Voyez l'Histoire des conquêtes des Portugais dans l'Asie, par Faria de Souza.

Un portugais nommé Sébastien Gonsalès, favorisé par les circonstances, se rendit maître de l'île de Cheduba ou Sandiva, et s'y maintint quelque temps dans une indépendance absolue. Le crime fut la principale cause de son élévation; le crime accéléra sa chûte.

gols donnent à ce pays le nom Persan de Rechan. La dénomination de Mogo, est religieuse et d'une haute sainteté; on ne l'emploie que pour les prêtres et le roi. C'est d'après ce terme que les Européens appellent souvent les Arracaniens Moghs. Tant de noms différens peuvent embarrasser ceux qui lisent les écrits qui traitent de l'Arracan.

L'Arracan [1] est situé au sud-sud-est de la rivière de Naff, qui le sépare du territoire de la compagnie des Indes anglaises, et s'étend jusqu'au cap Negrais, où commençoit l'ancien empire du Pegu. La chaîne de hautes montagnes, connues sous le nom d'Anoupectoumiou, l'entoure en grande partie. Du côté de Bassien et de Negrais, l'Arracan ne peut être envahi que par eau. Il est vrai qu'un grand nombre de rivières qui entrecoupent le pays voisin de la mer, en favorisent singulièrement l'entrée. Du côté de Chittagong, une armée peut pénétrer dans l'Arracan, en suivant le rivage de la mer, où l'on trouve divers canaux, dont la plupart sont à sec lorsque la marée baisse.

L'arracan a, comme on voit, une étendue

[1] Le Yée-Kein.

de côtes beaucoup trop grande proportionnément à la largeur du pays. La rivière d'Arracan, qui, en tombant des montagnes, ne contient qu'un filet d'eau, devient navigable et s'élargit considérablement à quelques milles au-dessous de Tellakée, par rapport au flux de la mer. En deux marées les chaloupes atteignent le fort d'Arracan. Les vaisseaux peuvent mouiller dans cette partie de la rivière, et tout y favorise le commerce. Les îles de Cheduba et de Ramrée, que les Birmans appellent Magou-Kioun et Yamgée-Kioun[1], sont grandes et bien cultivées. Ces deux îles avec l'Arracan propre et le Sandouy, sont les quatre provinces différentes qui forment le royaume d'Arracan.

Quoiqu'heureusement situé, l'Arracan n'a jamais fait un commerce très-étendu : les seules choses qu'il fournit sont du sel, de la cire, des dents d'éléphant et du riz. Ce dernier article y est en très-grande abondance, et l'on pourroit en exporter considérablement sans faire tort à la consommation du pays. Le sol de l'Arracan est riche et bien

[1] Ce sont les noms vulgaires. Ces îles ont aussi des noms sanscrits.

arrosé, et ses îles sont excessivement fertiles.

Les Birmans avoient d'autant plus d'avantage à se rendre maîtres de l'Arracan et de ses îles, que ce pays offre plusieurs abris commodes à leurs chaloupes qui, pendant la mousson du nord-ouest, naviguent dans le canal et le long des côtes, pour se rendre de Bassien, de Rangoun et de Martaban à Chitagong et à Calcutta, où elles portent les productions des royaumes d'Ava et de Pegu, et prennent en retour des toiles et d'autres marchandises de l'Inde.

Dès que Minderagée-Praw eut résolu de conquérir le royaume d'Arracan, l'engée Tekien[1] et ses frères, les princes de Prome, de Tongho et de Pagahm, partirent de la capitale[2] et traversèrent l'Irraouaddy à Chagaing, devenu un lieu de dévotion, et par rapport à la quantité de praws ou temples qu'on y a bâtis, et à cause des idoles de superbe albâtre qu'on y sculpte pour toutes les parties de l'empire, et dont la matière est tirée d'une carrière des environs. Ces princes se mirent en marche dans le mois de touzelien

[1] Le prince royal.

[2] Ummerapoura.

de l'année birmane, 1145, [1] qui répond à l'année 1783 de l'ère chrétienne. Ils s'arrêtèrent à Chagaing trois jours, qui furent remplis par des cérémonies religieuses. De là ils se rendirent à Pagahm [2], ancien séjour d'une longue dynastie de rois, et fameux encore par ses temples. Les fils de Minderagée y renouvelèrent les cérémonies de Chagaing, après quoi ils se remirent en marche. Arrivés à Kama, ils détachèrent cinq mille hommes sous les ordres des princes de Tongho et de Pagahm, avec ordre de débarquer à Maoung [3] et de pénétrer dans l'Arracan par les défilés des montagnes.

Quand l'engée Tekien et le prince de Prome

[1] L'année solaire des Birmans finit à l'equinoxe du printemps, ce qui peut occasionner quelque confusion en rapportant les deux ères.

[2] Pagahm étoit autrefois une ville grande et magnifique. L'auteur de ce Précis et le vice-roi du Pegu s'y trouvant ensemble, montèrent au haut d'un des praws, par un escalier dégradé et très-dangereux qui est en dehors. De là ils virent des monceaux de ruines aussi loin que leur vue pouvoit s'étendre. Le vice-roi remarqua que les Birmans mettoient au nombre des choses impossibles, celle de compter les ruines des temples qu'on voyoit en cet endroit.

[3] Autrefois Lounzay.

arrivèrent à Prome, le serée de Schegou fut chargé de descendre l'Irraouaddy avec une forte escadre de chaloupes, et d'entrer dans l'Arracan par divers canaux que forme la rivière de Bassien. Les deux princes demeurèrent cinq jours à Prome; ensuite ils se rendirent à Podang, qui est trois milles plus bas et de l'autre côté de la rivière. Là ils s'arrêtèrent quinze jours, afin que les détachemens qui avoient pris des chemins détournés pussent arriver en même temps qu'eux dans l'Arracan.

Quand on jugea que les différens corps d'armée pourroient entrer à-la-fois dans ce royaume, l'engée Tekien ordonna au prince de Prome de s'avancer à la tête de sept mille hommes dans les montagnes qui sont derrière Podang; et trois jours après il suivit la même route avec toute son armée. L'engée Tekien avoit auprès de lui deux généraux d'une grande réputation, Kioumée-Matoung et Nunda-Siekyan.

Les troupes embarquées sous les ordres du serée de Schegou, arrivèrent à leur destination avant les autres. Cet officier ne trouva aucun obstacle en route. Quand il fut sur les côtes de l'Arracan, il apprit que

le rajah se préparoit à l'attaquer, et il jugea à propos d'attendre l'arrivée des autres généraux birmans, afin de ne pas avoir à combattre toutes les forces du pays.

Le chemin qu'avoient pris les jeunes princes [1] étoit bien plus difficile et plus long que celui par où s'avançoit le prince royal. Sans doute on vouloit seulement qu'ils fissent une diversion pour vaincre plus facilement les Arracaniens. Après une pénible marche, qui dura trois semaines, le prince de Prome, à la tête de l'avant-garde de la grande armée, arriva à Loungyat [2], qui est à deux journées du fort d'Arracan. Instruit de la situation du serée de Schegou, il lui envoya aussitôt un renfort de mille hommes, commandés par un ackawoun.

Fatigué du moindre retard, et désirant sans doute de saisir l'occasion de se distinguer, le prince de Prome résolut de donner l'assaut au fort d'Arracan avant l'arrivée de

[1] Les princes de Tongho et de Pagahm étoient encore enfans. Les généraux qui les accompagnoient dirigeoient les opérations de l'armée. Les princes de l'orient de l'Asie ont coutume d'envoyer leurs fils à la guerre dès leur plus tendre jeunesse.

[2] Il avoit fait cent vingt milles.

son frère. En conséquence il manda au serée de s'avancer avec son escadre, et d'attaquer, parce qu'il agiroit en même temps que lui. Conformément aux ordres du prince, le serée fit avancer son escadre. Le roi d'Arracan avoit rassemblé une flotte de chaloupes plus grandes que celles des Birmans, mais moins bien armées. Le combat s'engagea à environ deux milles du fort, et la victoire resta aux Birmans. La plupart des chaloupes arracaniennes furent détruites : celles qui s'échappèrent répandirent la consternation dans les ports voisins ; consternation qui fut bientôt augmentée par l'approche de l'armée du prince de Prome.

Mahasumdi[1], au désespoir, rassembla ses effets les plus précieux, et les ayant mis à bord de quelques chaloupes, s'embarqua avec vingt de ses femmes et trente de ses officiers, qui, pour la plupart, étoient ses parens. Il dirigea sa route vers l'île de Kiounchoppa. Le prince de Prome en fut informé ; et aussitôt il fit partir cinq cents hommes dans de légers canots pour arrêter le roi fugitif. Les Birmans l'atteignirent à un mille en avant

[1] Le roi d'Arracan.

de Kiounchoppa, et le ramenèrent prisonnier dans sa capitale.

En arrivant à Loungyat, l'engée Tekien apprit les succès de son frère. La ville et le fort d'Arracan se rendirent après une bien foible résistance. Le butin que les Birmans y firent fut très-considérable : mais ce qui leur parut le plus précieux, c'étoit une image de Gaudma[1], en airain supérieurement bruni. Cette image a été, dit-on, faite d'après le Reschée[2] vivant ; et elle est en si grande vénération que, depuis plusieurs siècles, elle a attiré à Arracan des pélerins des pays les plus lointains, où la suprématie de Gaudma est reconnue. La statue a environ dix pieds de haut ; elle est, ainsi qu'on représente toujours Gaudma, assise les jambes croisées et retournées ; la main droite est pendante, et la gauche appuyée sur les genoux.

Il y avoit aussi à Arracan cinq images de Rakouss, le démon des Indous. Elles étoient du même métal que celle de Gaudma, et d'une stature gigantesque. Elles avoient un grand prix aux yeux des dévots, parce qu'elles

[1] Gaudma est le Goutema des Indous. Goutema est un nom de Buddha.

[2] Le dieu.

servoient de gardiens au lieu où étoit l'idole.

Une chose très-remarquable qu'on trouva à Arracan, est un canon d'une grandeur énorme, composé de très-grosses barres de fer battu. Il a trente pieds de long, deux pieds et demi de diamètre à son embouchure, et dix pouces de calibre. Les Birmans le transportèrent par eau à Ummerapoura, et le placèrent dans la cour du palais du roi, où on le conserve comme un monument de gloire. Il est monté sur un affût très-bas, garni de six roues; et on a élevé au-dessus de l'endroit où il est, un appentis pour le mettre à l'abri des injures de l'air. L'idole de Gaudma et ses gardiens infernaux furent aussi conduits par eau dans la capitale des Birmans; et ce transport se fit avec beaucoup de pompe et de marques de superstition [1].

La conquête de Cheduba, de Ramrée et des îles Brisées suivit de près la reddition d'Arracan. Plusieurs Moghs [2] préférant l'exil à la servitude, se réfugièrent dans les mon-

[1] Lorsque le major Symes eut eu sa première audience du monarque birman, on le mena voir le canon d'Arracan, ainsi que la statue de Gaudma.

[2] C'est, ainsi qu'on l'a vu plus haut, le nom que les Européens donnent aux Mogos.

tagnes de Dombuck, sur les frontières de la province de Chittagong, et dans les épaisses forêts qui bordent l'Arracan. Ils ont depuis formé plusieurs bandes de brigands qui ravagent sans cesse les possessions des Birmans, et massacrent tous ceux de cette nation qui tombent sous leurs mains. Un assez grand nombre de ces Moghs, profitant du respect qu'on a pour l'étendard anglais, vit dans les districts de Dacca et de Chittagong. D'autres ont prêté serment de fidélité aux Birmans, et courbé leur tête sous le joug de l'esclavage, plutôt que d'abandonner leur terre natale et leurs dieux domestiques [1].

Les princes de Tongho et de Pagahm n'arrivèrent sur le territoire d'Arracan que lorsque la conquête en fut achevée ; mais ils n'en eurent pas moins part au pillage. Les soldats du prince de Tongho [2], sur-tout, commirent

[1] Les sectateurs de Buddha sont très-attachés à leurs lares. Chaque famille birmane a toujours dans sa maison, une idôle d'argent, d'albâtre ou de bois.

[2] Les habitans de Tongho sont fameux par leur penchant à la débauche et par leur brutalité. Quand le major Symes étoit à Ummerapoura, le prince de Tongho avoit une nombreuse suite qui ne démentoit point cette réputation.

les plus grands excès dans toute la partie du pays qu'ils traversèrent

Les suites de cette conquête occupèrent quelque temps les fils de Minderagée. Le royaume d'Arracan, avec ses dépendances, fut constitué province de l'empire birman, et l'on nomma un maywoun [1] pour le gouverner. Celui à qui l'on confia cet important emploi, se nommoit Scholambou. On laissa mille soldats dans le fort d'Arracan, et l'on en distribua un grand nombre d'autres dans les différentes villes. En même temps plusieurs familles birmanes, à qui on concéda des terres, vinrent s'y établir; ce qui contribua beaucoup à assurer la tranquillité des conquérans.

Tous ces arrangemens étant achevés, les princes birmans retournèrent sur les bords de l'Irraouaddy : ils s'embarquèrent à Podang, traînant à leur suite Mahasumda et toute sa famille. Quand le monarque détrôné fut à Ummerapoura, on voulut adoucir sa captivité. On lui témoigna beaucoup de respect; on le logea d'une manière convenable à son rang, et on lui assigna un revenu assez considérable; mais il n'en jouit pas long-temps. Avant la fin de l'année il descendit au tombeau.

[1] Vice-roi.

Après sa mort on laissa sa famille dans l'obscurité et dans la misère. La conquête du royaume d'Arracan ne coûta pas aux Birmans plus de deux mois.

Quelques autres événemens du règne de Minderagée-Praw[1], seront racontés avec quelques détails dans la relation de mon voyage. Mais un récit abrégé des principaux faits, et un coup-d'œil rapide sur l'état actuel de l'empire, vont mettre le lecteur à portée de se former une idée juste de l'importance politique de la nation birmane.

La précieuse acquisition du royaume d'Arracan ne satisfit pas l'ardente ambition de Minderagée. A peine maître de ce pays, il tourna ses regards vers la péninsule orientale, où le royaume de Siam reprenoit, au sein de la paix, sa première splendeur.

J'ai déjà parlé des succès qu'obtinrent les armes birmanes, alors que le roi Schembuan porta la guerre dans le Siam. Quoique les Birmans ne restassent pas en possession de l'intérieur de ce royaume, ils

[1] Ce prince a pris le titre de *Boa*, qui répond à celui d'empereur. Les birmans appellent l'empereur de la Chine *Oudée-Boa*, c'est-à-dire l'empereur d'Oudée, car Oudée est le nom qu'ils donnent à la Chine.

conservèrent ce qui borde la mer ; tous les ports à l'occident de la péninsule jusqu'à Mergui[1] leur restèrent soumis. Il ne leur manquoit enfin que l'île de Junkseylon[2] pour être maîtres de toute la partie de la côte occidentale, qui s'étend jusqu'à la principauté de Queedah, dont le souverain est un malay. La conquête de cette île devoit mettre dans les mains des Birmans presque tout le commerce de la péninsule, et ne laisser aux Siamois d'autre communication avec l'Inde que celle qu'on peut avoir par le golfe de Siam.

Junkseylon produit une très-grande quantité d'ivoire et d'étaim. Cette île, longue de cinquante à soixante milles, s'étend presque du nord au sud. Le centre de l'île est par les huit degrés de latitude nord ; le climat y est doux et le sol extrêmement fertile.

Lorsque la conquête de Junkseylon fut résolue, on équipa à Rangoun plusieurs bâtimens de transport pour embarquer des troupes et des munitions. Les Birmans construisent bien leurs vaisseaux, mais ils sont assez mauvais matelots, et ils ignorent absolument la science

[1] Mergui est par les 12 degrés 20 minutes de latitude nord.

[2] Quelques géographes écrivent ce mot *Junsalam*.

de la navigation. Le schaubonder[1] de Rangoun, issu d'une famille portugaise, fut chargé de conduire la flotte. Les différens vaisseaux avoient pour capitaines des hommes d'une origine à-peu-près pareille à celle du schaubonder, et qui, ayant été élevés sous le gouvernement birman, avoient obtenu de petits emplois dans les ports. Cependant ces capitaines n'étoient guère regardés que comme de simples pilotes, car ils étoient soumis au commandant des troupes de terre qu'on avoit embarquées. La flotte arriva à Mergui au mois de janvier 1785.

Indépendamment des troupes que portoit cette flotte, un corps d'armée de huit mille hommes partit de Rangoun dans le mois de novembre, afin de se rendre par terre à Mergui, où il n'arriva que le 18 février. Le 7 mars suivant la flotte leva l'ancre, et les troupes de terre se mirent en marche.

Le bras de mer qui sépare l'île de Junkseylon du continent, est en quelques-endroits très-étroit. Aussitôt qu'ils approchèrent de l'île, les Birmans attaquèrent la forteresse qui est située du côté de l'est. Le gouverneur[2]

[1] C'est celui qui y est encore.

[2] Son titre est *Praouselong*.

siamois qui y commandoit se défendit vaillamment; mais il fut contraint de céder, et il se retira dans l'intérieur de l'île. Les vainqueurs firent un butin considérable, et ils le mirent à bord du navire d'un Musulman de Mazulipatam, qu'ils avoient pris dans le port: mais ils ne profitèrent ni du butin, ni du navire; car, à peine arrivé dans la baie de Martaban, il reçut un coup de vent qui le fit périr, sans qu'aucune des personnes qui y étoient embarquées pût se sauver.

Ce ne fut pas le seul malheur qui suivit le succès des Birmans. Le gouverneur siamois ayant rallié les troupes sorties du fort, et rassemblé de nouvelles forces, attaqua à son tour les vainqueurs et les força de regagner leurs vaisseaux, où ils n'arrivèrent qu'après avoir perdu beaucoup de monde. Craignant de plus grands désastres, les Birmans retournèrent à Mergui, d'où la flotte fit voile pour Rangoun, tandis que les troupes de terre se rendirent à Martaban, dans l'intention d'y séjourner pendant la saison des pluies.

L'orgueil de Minderagée fut profondément blessé à la nouvelle des revers que les troupes birmanes avoient essuyés à Junkseylon. Ce prince résolut aussitôt de s'en venger, en

attaquant le royaume de Siam avec des forces considérables ; et pour être plus sûr du succès, il voulut commander lui-même son armée. Il partit donc d'Ummerapoura à la tête de trente mille hommes, et ayant à sa suite vingt pièces de canon de campagne. Il suivit la route de Tongho et arriva à Martaban au printemps de 1786. Une autre armée eut ordre de pénétrer dans le royaume de Siam par le nord, et une troisième se rendit à Tavoy pour l'attaquer du côté du sud.

Pendant ce temps une escadre de seize vaisseaux qui, pour la plupart, appartenoient à des marchands, et qu'on prit de gré ou de force, alla bloquer le hâvre de Junkseylon.

Des forces si redoutables inspirèrent aux Birmans le plus grand espoir de succès ; mais l'espoir des orgueilleux est souvent trompé. L'empereur, croyant marcher à la victoire, s'avança au-delà de Martaban ; mais à peine entroit-il sur le territoire Siamois, qu'il eut à combattre une nombreuse armée que le roi de Siam[1] commandoit en personne. La bataille fut longue et sanglante. Les Siamois défirent complettement les Birmans, et leur enlevèrent leurs canons, dont ils n'avoient pu faire aucun

[1] Ce prince se nomme *Pieticksing*.

usage[1]. L'empereur lui-même courut le plus grand risque d'être pris, et se hâta de retourner dans sa capitale. Les débris de son armée rentrèrent dans Martaban. Les généraux qui commandoient les deux autres armées birmanes, apprenant cette défaite, prirent le parti de retourner sur leurs pas. La saison des pluies n'étant pas éloignée, les hostilités furent suspendues des deux côtés.

Dès le commencement de l'année suivante[2], les Siamois ayant rassemblé beaucoup de troupes, mirent le siége devant Tavoy ; mais après d'assez longs efforts, ils furent obligés de se retirer. La place étoit défendue par Mahasée-sou-ra, nommé depuis[3] à la vice-royauté de Martaban, qui comprend dans sa juridiction Tavoy, Mergui et toutes les autres possessions birmanes au sud de cette province.

Tavoy étant une place très-importante, on y mit une forte garnison, et on en donna le commandement à un officier nommé Mia-

[1] Plusieurs Birmans bien infomés attribuent cette défaite à l'embarras occasionné par les canons, qui étoient de vieux canons de vaisseaux, montés sur des affûts trop bas.

[2] 1787.

[3] Au mois d'avril 1788.

peou [1]. Le père de Miapeou étoit un petit marchand qui fesoit le commerce sur les frontières voisines de la Chine, et qui ayant amassé de grandes richesses, s'en servit habilement pour s'élever. Miapeou se conduisit d'abord à Tavoy avec beaucoup de fidélité; mais à la mort de Maha-sée-sou-ra [2], ayant en vain sollicité la vice-royauté de Martaban, qui fut donnée à Min-la-zé-zo, il se laissa corrompre par les Siamois, et leur livra la ville où il commandoit, moyennant quelques avantages qu'on lui accorda pour lui et pour ses amis. Les Siamois mirent aussitôt une nombreuse garnison dans Tavoy, et établirent un camp dans les environs.

Au printemps de 1791, l'empereur birman donna ordre à deux de ses généraux les plus estimés, Sombée-Mingée et à l'attavoun Mien, de marcher contre le rebelle. Ils partirent de la capitale à la tête d'une armée considérable, et firent route par terre, tandis que soixante chaloupes, et bientôt après trois vaisseaux, mirent à la voile à Rangoun pour aller les joindre. Les chaloupes étant arrivées avant les vaisseaux, entrèrent impru-

[1] Quelques personnes le nomment Numeapeou.

[2] Maha-sée-sou-ra mourut en 1790.

demment dans la rivière de Tavoy, et commencèrent par attaquer le faubourg qui borde le rivage. Alors Miapeou et un grand nombre de Birmans rebelles et de Siamois s'embarquèrent sur de légers canots de guerre, et fondirent sur les pesantes chaloupes birmanes qui, pour la plupart, furent détruites. Les autres se retirèrent à Mergui, où les trois vaisseaux ne tardèrent pas à arriver.

L'armée partie d'Ummerapoura étant rendue à Martaban, s'y arrêta pour laisser passer la saison des pluies. A peine cette saison étoit écoulée, que l'engée Praw[1] descendit l'Irraouaddy jusqu'à Rangoun pour aller renforcer l'armée qui devoit combattre au midi de l'empire[2]. L'assay Woungée et plusieurs officiers-généraux étoient à la suite de l'engée. A-peu-près dans le temps que ce prince arrivoit à Rangoun, l'armée commandée par Sombée-Mingée et l'attawoun Mien, s'avançoit contre Tavoy. L'engée s'arrêta à Rangoun; mais il fit partir la plus grande partie de ses troupes pour aller joindre la première armée. En même-temps les vaisseaux qui étoient à Mergui firent voile pour Tavoy.

[1] C'est le même que l'engée Tekien, ou prince royal.
[2] En 1792.

Le combat s'engagea à-la-fois sur mer et sur terre. Les Siamois qui étoient dans leurs canots de guerre, disputoient aux vaisseaux l'entrée de la rivière ; mais ils furent repoussés avec beaucoup de perte. Ceux des leurs qui combattoient à terre n'eurent pas un meilleur sort. Contraints de se renfermer dans la forteresse, ils virent bientôt les Birmans élever des retranchemens et former un blocus régulier. Les assiégés ne pouvoient recevoir aucun secours d'hommes ni de provisions ; au lieu que les Birmans, quoiqu'ils fussent dans un pays infertile, ne manquoient pas de subsistances, parce qu'ils en tiroient par mer d'Arracan et de Rangoun. Les commandans de ces deux villes leur en envoyoient par tous les vaisseaux dont ils pouvoient s'emparer [1].

Le siége dura plusieurs mois, et sembloit devoir se prolonger encore, lorsque la tra-

[1] Ils prirent, entr'autres, plusieurs navires appartenant à des marchands anglais. Les capitaines de ces navires portèrent des plaintes à lord Cornwallis et au conseil suprême de Calcutta, qui en demandèrent satisfaction à l'empereur birman. L'on croit que ce prince ordonna que les capitaines fussent généreusement dédommagés ; mais les officiers de Rangoun et d'Arracan retinrent frauduleusement les indemnités.

hison y mit un terme. Les Birmans qui avoient aidé Miapeou à livrer la ville aux Siamois, supportoient impatiemment la disette. Ils commencèrent alors à entretenir une secrète correspondance avec les chefs des assiégeans qui, d'après l'accord qu'ils firent avec eux, donnèrent l'assaut pendant la nuit aux ouvrages extérieurs. Les trois mille braves Siamois qui composoient la garnison, se rassemblèrent et s'avancèrent pour repousser les assaillans; mais les Birmans, dont ils ne soupçonnoient pas la perfidie, les attaquèrent de toutes parts et les taillèrent en pièces, avec le secours des assiégeans. Bientôt après ceux-ci furent introduits dans la ville; ils n'y trouvèrent point Miapeou, qui avoit été assez heureux pour s'enfuir quelque temps auparavant et gagner le territoire siamois. Ce fut ainsi que les Birmans redevinrent maîtres de l'importante place de Tavoy.

Pendant ce temps-là cette nation sembloit devoir éprouver, à Mergui, un sort tout différent; elle défendoit cette ville contre les Siamois. Un frère du roi de Siam l'avoit investie avec des forces considérables, et en pressoit le siége avec tant de vigueur, que la garnison, réduite à la dernière extrémité,

songeoit déjà à se rendre, lorsqu'elle fut tout-à-coup secourue par six vaisseaux et cinq mille hommes détachés de l'armée de Tavoy. A la vue de ce renfort, que recevoit Mergui, les assiégeans effrayés abandonnèrent leur entreprise, et se retirèrent dans l'intérieur de leur pays.

Ce furent les derniers événemens importans de cette campagne. L'année suivante[1], les Siamois firent des propositions de paix. On entama une négociation qui fut promptement suivie d'un traité extrêmement avantageux aux Birmans. Par ce traité, le roi de Siam leur céda toutes les villes maritimes à l'Occident de la péninsule, jusqu'à la hauteur de Mergui; de sorte qu'ils restèrent entièrement maîtres de la côte de Tenasserem, et des deux ports si heureusement situés de Mergui et de Tavoy. Ces deux ports sont des possessions de la plus grande importance, soit qu'on les considère politiquement, soit qu'on ne les regarde que sous un rapport commercial.

Devenus, sans contredit, la plus puissante des nations de la vaste péninsule qui sépare le golfe du Bengale des mers de la Chine; possédant un territoire aussi étendu que l'em-

[1] 1793.

pire germanique ; placés dans un climat heureux, où le sol peut produire la plupart des objets de luxe, de commerce et d'utilité, que fournit le reste de l'Orient, les Birmans croyoient enfin pouvoir se livrer au doux espoir d'être long-temps exempts des calamités de la guerre : mais un inflexible orgueil et un ressentiment criminel furent sur le point de les plonger dans de nouveaux troubles, avant qu'ils eussent eu le temps de jouir des avantages de la paix, et les menacèrent d'un ennemi bien plus formidable qu'aucun de ceux dont ils avoient triomphé.

Le commerce de l'Arracan qui, lorsque les rivières sont grossies par les pluies, se fait par une navigation intérieure avec les villes maritimes de l'orient de l'empire, avoit été souvent interrompu par des pirates. Ces brigands infestant les détroits qui séparent les îles brisées, et où passent ordinairement les chaloupes, non-seulement pilloient les navires marchands, mais avoient l'audace d'attaquer les flottes chargées des impôts perçus par le gouvernement [1]. Ils fesoient plus : quand la saison les empêchoit de piller sur

[1] Ces impôts sont ordinairement payés en nature, et s'élèvent au dixième des objets qui y sont soumis.

mer, ils cherchoient à s'en dédommager sur terre; et traversant la rivière de Naaf avec les marchandises et les bestiaux qu'ils avoient volés, ils les conduisoient dans la province de Chittagong, où l'étendard anglais les mettoient à l'abri de toute poursuite. Là ils vendoient avantageusement leur butin, et y vivoient tranquillement jusqu'à ce que le besoin leur fît recommencer leurs brigandages.

La rivière de Naaf, qui sépare le territoire anglais de celui des Birmans, est très-éloignée de la ville de Chittagong, siége du gouvernement de la province, et résidence des magistrats anglais. Les bords de cette rivière sont couverts de joncs, parmi lesquels on voit quelques petits terreins cultivés, et un petit nombre de misérables villages habités par les plus pauvres de tous les pasteurs, et par les familles des chasseurs qui prennent et apprivoisent les éléphans, dont abondent les forêts voisines.

L'asile que ces lieux offroient aux brigands, leur permettoit aisément de poursuivre le cours de leurs rapines à l'insçu des magistrats anglais. Il n'étoit pas non plus possible que le commandant de la province en eût connoissance, à moins que les individus pillés

ou le gouvernement birman ne s'adressassent à lui : mais c'étoit une démarche à laquelle l'empereur des Birmans, qui se croit le premier de tous les potentats de l'univers, ne pouvoit pas consentir. Il pensoit qu'il étoit au-dessous de sa dignité de demander la réparation d'un tort, et il résolut de se venger lui-même. Instruit que trois principaux chefs des brigands s'étoient réfugiés dans les districts anglais, le monarque birman, sans réclamer les transfuges, et sans prévenir les Anglais de ses intentions, donna ordre à un de ses généraux d'entrer, à la tête de cinq mille hommes, sur le territoire de la compagnie, et de ne pas revenir sans amener les trois brigands morts ou vifs. En cas que ce corps d'armée ne suffît pas, il y avoit à Arracan vingt mille hommes prêts à marcher pour le soutenir.

Une agression si inattendue, et dont on ne se donnoit pas même la peine de dire la cause, ne permettoit pas que les anglais délibérassent long-temps pour la repousser. Les Birmans ayant entrepris de tirer vengeance de quelques hommes qui s'étoient enfuis, il devint nécessaire de les convaincre qu'ils s'étoient trompés sur le moyen de l'obtenir, et que les Anglais ne feroient pas par crainte

ce que leur justice se seroit empressée d'accorder. En conséquence, le gouvernement du Bengale fit marcher un fort détachement d'Anglais et de Cipayes sous les ordres du major-général Erskine. Ces troupes se rendirent de Calcutta à Chittagong, les Européens et l'artillerie par mer, les Cipayes par terre.

Serée-Nunda-Kiozo étoit le général birman auquel on avoit confié la difficile entreprise d'enlever les trois chefs de brigands. Il se conduisit avec plus de prudence et de circonspection que le gouvernement dont il étoit chargé d'exécuter les ordres. Après avoir traversé la rivière de Naaf, et établi son camp sur la rive occidentale, il écrivit aux magistrats anglais de Chittagong, pour les prévenir de son incursion, et les assurer que son dessein étoit seulement de s'emparer des trois brigands, non de commettre la moindre hostilité contre les Anglais ; mais il déclara, en même-temps, que jusqu'à ce qu'il eût en son pouvoir les trois hommes qu'il cherchoit, il ne quitteroit pas le district de Chittagong. En conséquence il fortifia son camp à la manière des Birmans, et parut décidé à résister à tout ce qu'on entreprendroit pour l'obliger de se retirer.

Le gouvernement du Bengale, informé des dispositions du général birman, enjoignit aux magistrats de Chittagong de faire arrêter les trois transfuges, et de les tenir en sureté jusqu'à nouvel ordre.

A l'approche du général Erskine, Serée-Nunda-Kioso lui envoya un parlementaire pour proposer un arrangement, dont la première condition étoit qu'on lui livreroit les trois transfuges.

Le général Erskine répondit qu'il ne pouvoit écouter aucune proposition, tant que les Birmans seroient sur le territoire anglais; mais que dès qu'ils auroient repassé la rivière, il s'empresseroit d'entrer en négociation avec eux au sujet de leurs griefs. Il ajouta que s'ils ne se décidoient pas à quitter les possessions anglaises dans un temps qu'il leur fixa, il emploiroit la force pour les y contraindre.

Le général birman, plein d'une noble confiance dans le caractère anglais, se rendit lui-même auprès du général Erskine, lui montra les ordres qu'il avoit reçus de l'empereur, et lui fit connoître toute l'énormité des crimes commis par les trois scélérats qu'il réclamoit. Le général Erskine montra, en cette occasion,

une

une modération et une sagesse qu'on ne peut trop louer. Il dit au général birman que le gouvernement anglais étoit bien éloigné de vouloir protéger des coupables, et donner asile à des voleurs ; mais que les Birmans étoient entrés dans les possessions anglaises d'une manière si contraire aux principes adoptés par toutes les nations policées, qu'il ne pouvoit rien changer à sa première résolution. Il lui fit cependant espérer que si les Birmans se retiroient paisiblement sur leurs frontières, le gouverneur-général du Bengale ordonneroit qu'on instruisît le procès des trois prisonniers; et il lui représenta même cet acte de justice comme une faveur.

Soit que le général birman fût satisfait de cet espoir, soit qu'il sentît l'impossibilité de résister aux Anglais, il accéda à la proposition du général Erskine, et consentit à repasser la rivière de Naaf. Sa retraite se fit avec beaucoup d'ordre. La discipline étoit même si bien observée dans l'armée birmane, que pendant tout le temps qu'elle resta sur le territoire anglais, elle ne commit ni le moindre acte de violence, ni le moindre vol.

Le gouverneur-général du Bengale ayant chargé le général Erskine de faire instruire

le procès des trois prisonniers, leurs crimes furent prouvés de la manière la plus évidente; et, d'après les loix de leur pays, deux de ces malheureux furent punis de mort.

L'accord qui mit un terme au différend élevé entre les Birmans et les Anglais, fournit une occasion favorable de connoître mieux qu'on ne l'avoit fait jusqu'alors, un peuple qui, par la situation et l'étendue de son territoire, et par ses rapports commerciaux avec l'Inde anglaise, mérite beaucoup qu'on cherche à se lier avec lui. Depuis quelques années, le commerce entre Calcutta, Madras et Rangoun s'est tellement accru, qu'il est devenu très-important pour les Anglais, sur-tout par rapport au bois de teak[1], qui croît dans les royaumes d'Ava et de Pegu. C'est de là que Calcutta et Madras tirent tout le bois qui sert, soit à la construction de leurs vaisseaux, soit à d'autres objets. Ce bois coûte annuelle-

[1] Pour porter du teak de la côte de Malabar à celle de Coromandel et à Calcutta, il en coûte si cher qu'on ne peut l'entreprendre. On dit que cet incomparable bois vient très-bien sur les bords du Godavery; mais jusqu'à présent il a été impossible d'en tirer de là. On a déjà vu à Londres plusieurs vaisseaux construits au Bengale avec du teak du Pegu.

ment aux Anglais 200,000 liv. sterlings, qu'ils paient en marchandises de leurs manufactures de l'Inde.

Les représentations que le gouvernement du Bengale avoit plusieurs fois reçues des négocians et des marins, par rapport aux exactions qu'ils éprouvoient dans le port de Rangoun, et l'incursion des Birmans, occasionnée en partie par l'orgueil, en partie par l'ignorance, lui firent sentir que s'il avoit eu des relations directes avec la cour birmane, ce double sujet de plainte n'auroit pas eu lieu. Pour prévenir toute nouvelle mésintelligence, fonder des relations commerciales sur des principes d'équité, et établir des rapports de bienveillance et d'amitié, tels qu'ils doivent exister entre deux grandes nations dont les territoires sont contigus, sir Jonh Shore[1] crut devoir envoyer une ambassade à la cour des Birmans.

Les motifs que je viens d'expliquer n'étoient même pas les seuls qui nécessitoient cette ambassade ; elle avoit encore à essayer de détruire les effets de l'influence que les ennemis naturels de la Grande-Bretagne avoient acquise parmi les Birmans, et à donner à ce

[1] Il se nomme aujourd'hui *Lord Teignmouth*.

P 2

peuple une juste idée du pouvoir, des ressources, et sur-tout de l'équité des Anglais, afin qu'il restât bien convaincu que leur intérêt étoit de n'entreprendre et de ne souffrir aucun acte d'hostilité, et qu'ils vouloient seulement faire avec lui un échange de marchandises réciproquement avantageux. Je détaillerai dans la relation de mon voyage le résultat de cette mission; mais je dois dire d'avance qu'elle a assez heureusement rempli l'attente du gouvernement du Bengale, et que la nation doit en retirer un grand avantage, à moins qu'il ne s'élève des obstacles qu'il n'est pas donné aux hommes de prévoir.

Le monarque qui règne aujourd'hui sur les Birmans a beaucoup ajouté à la gloire et à la puissance de sa nation; et l'on a droit de croire qu'une paix durable donnera à cette nation les moyens d'accroître les avantages dont elle jouit. Les connoissances s'étendent avec le commerce; et comme les Birmans sont exempts des préjugés de castes, de la nécessité de se livrer à des occupations héréditaires, et de la crainte de s'allier à des étrangers [1], leur perfectionnement sera sans doute

[1] On sait que la plupart des peuples de l'Orient, et sur-tout les Indous, sont imbus de ces préjugés.

très-rapide. Déjà même, quoiqu'ils n'aient pas pénétré les profondeurs de la science, ni brillé à un très-haut degré dans les arts, ils doivent être comptés au rang des nations instruites et polies. Leurs loix sont sages et fondées sur une morale pure. Leur police vaut mieux que celle de la plupart des contrées de l'Europe. Ils sont naturellement bienfaisans et hospitaliers. Leurs manières sont l'expression, non d'une courtoisie trompeuse, mais d'une mâle franchise. Parmi eux les droits du rang et le respect dû à l'autorité s'observent avec l'attention la plus scrupuleuse.

La connoissance des lettres est si étendue chez les Birmans, que tous les artisans et la plupart des paysans, et même des matelots, (classe qui est ordinairement la plus ignorante) savent lire et écrire la langue vulgaire. Toutefois il faut avouer que peu d'entr'eux comprennent les livres de sciences, qui contiennent beaucoup de termes sanscrits, et sont souvent écrits en pali, comme le *Schaster* des Indous. Le système féodal, qui chérit l'ignorance, et rend un homme la propriété d'un homme, s'oppose encore au progrès des lumières et de la civilisation : mais son pou-

voir s'affoiblit à mesure que la nation apprend à connoître les mœurs et les coutumes des étrangers ; et à moins que le feu des discordes civiles ne se rallume parmi les Birmans, ou que quelque puissance rivale ne les soumette au joug, ils deviendront non moins éclairés que riches et puissans.

RELATION

DE

L'AMBASSADE ANGLAISE,

ENVOYÉE DANS LE ROYAUME D'AVA,

EN 1795.

RELATION
DE
L'AMBASSADE ANGLAISE,

ENVOYÉE DANS LE ROYAUME D'AVA,

EN 1795.

CHAPITRE PREMIER.

LE MAJOR SYMES S'EMBARQUE A BORD DU *CHEVAL-MARIN* — DÉPART DE CALCUTTA. — VUE DES ISLES DES COCOS. — RELACHE AUX ISLES D'ANDAMAN. — LE MAJOR SYMES Y EST BIEN ACCUEILLI. OBSERVATIONS SUR CES ISLES.—LES INDIGÈNES Y VIVENT DANS UN ÉTAT SAUVAGE ET MALHEUREUX. - CONDUITE SINGULIÈRE DE DEUX JEUNES FILLES. — DISETTE FRÉQUENTE. — BRUTALE CONDUITE DE PÊCHEURS DU BENGALE. — PRODUCTIONS DES ISLES D'ANDAMAN. — PLUIES EXCESSIVES.— ÉTAT DE LA COLONIE ANGLAISE.

LE gouverneur-général du Bengale m'ayant nommé envoyé plénipotentiaire auprès de

l'empereur des Birmans, me donna le pouvoir d'inspecter la conduite de tous les Anglais établis ou fesant le commerce dans les pays où je devois passer. En conséquence, je me préparai à remplir ma mission.

Le 21 février 1795, je m'embarquai à Calcutta sur le *Cheval-Marin*, vaisseau appartenant à la compagnie des Indes, et commandé par le capitaine Thomas. J'avois pour secrétaire et adjoint Mr. Wood, et pour chirurgien le docteur Buchanan. Un havildar [1], un naïck [2] et quatorze cipayes choisis dans un des bataillons de Barracpore, formoient ma garde. Mon interprète étoit un pundit [3] que m'avoit procuré sir Robert Chambers [4]. J'avois en outre un mounschée [5]; de sorte qu'en comprenant les domestiques, ma suite étoit composée de plus de soixante-dix personnes.

Les vents contraires furent cause que nous descendîmes lentement la rivière. Nous n'é-

[1] Un sergent indien.

[2] Un caporal indien.

[3] Un savant indou.

[4] L'un des membres de la savante société de Calcutta.

[5] Un maître de langue musulmane.

tions pas encore arrivés à l'embouchure, lors qu'au milieu de la nuit un aide du docteur Buchanan, qui se trouvoit pour la première fois à bord du vaisseau, voulut se promener sur le passavant, et tomba dans l'eau. La marée étoit très-rapide ; il fut impossible de le secourir. Cette perte imprima un sentiment de tristesse dans l'ame des passagers et de tout l'équipage.

Le 26, nous eûmes passé tous les écueils qui sont dans le canal, et nous nous trouvâmes par sept brasses d'eau. Le pilote qui nous avoit aidés à descendre la rivière, nous quitta. Cependant, comme la brise étoit encore contraire, nous mîmes à l'ancre pendant la nuit. Le lendemain nous fîmes voile au sud-est, avec un vent favorable qui dura, sans interruption, jusqu'au 4 mars.

Nous étions alors à la vue de la grande et de la petite île des Cocos, ainsi nommées parce qu'elles sont couvertes de superbes cocotiers. Ces îles ont peu d'étendue, et sont basses et marécageuses : on n'y trouve ni de l'eau bonne à boire, ni des habitans. Nous apperçûmes sur la plage les ruines d'une hutte anciennement construite par un habitant de Madras, qui étoit venu s'établir dans

ces îles pour faire l'huile de coco : il ne réussit pas. Quelques-uns de ceux qui l'avoient accompagné moururent; les autres s'en retournèrent.

En nous dirigeant entre l'île des Cocos, qui est au sud, et la pointe nord de l'île d'Andaman, nous découvrîmes le port Cornwallis sur la côte de cette dernière, et nous y entrâmes dans la matinée du 5 mars. Notre vaisseau ne mouilla qu'à un quart de mille du rivage. Le colonel Kyd, gouverneur de l'île, étant absent, nous fûmes reçus par les capitaines Ramsay et Stockoe, qui eurent pour nous tous les égards et les attentions d'une bienveillante hospitalité.

Les établissemens des Anglais au port Cornwallis ne sont pas sur la grande île, mais sur une autre d'environ deux milles de long et demi-mille de large, qui est dans la baie, et à laquelle on a donné le nom d'île Chattam. Du côté du sud, cette île se termine par une langue de terre cachée sous l'eau, mais assez élevée pour que, lorsque la mer est basse, on puisse aller à gué de l'une à l'autre.

Les îles d'Andaman sont une continuation de l'Archipel, qui s'étend du cap Negrais à

la pointe d'Atchein[1]. Celle qu'on appelle le grand Andaman est la plus septentrionale; elle a environ cent quarante milles de long et seulement vingt milles de large. Il y a huit ans qu'un événement funeste fit découvrir dans cette île un canal ou détroit qui communique à la baie du Bengale[2].

Ce fut en 1791 que les Anglais commencèrent à former une colonie dans cette île. Ils choisirent d'abord, pour leurs établissemens, une baie qui est à l'est et voisine de la pointe la plus méridionale; mais en 1793

[1] Du 10° 32' jusqu'au 13° 40' de latitude nord, et du 90° 6' jusqu'au 90° 59' de longitude est.

[2] Au mois de février 1792, on fit partir de Madras un navire pour porter des munitions à l'escadre anglaise qui étoit aux îles d'Andaman. Le capitaine ne connoissant pas le port, envoya l'après-midi deux Européens et six Lascars dans un petit canot pour reconnoître la terre. La nuit les surprit; et un courant rapide conduisit le canot dans le détroit qui sépare l'île et communique à la baie du Bengale. La mousson du nord-est étoit très-forte: le canot ayant contre lui le vent et la marée, fut emporté dans l'Océan indien. Il y avoit déjà dix-huit jours qu'il erroit au gré des ondes, lorsqu'un vaisseau français le rencontra près de la ligne équinoxiale et le sauva. Mais, ô chose horrible! trois des Lascars avoient été tués et mangés par leurs compagnons.

ils quittèrent cette baie par le conseil de l'amiral Cornwallis, et allèrent se fixer dans l'endroit où l'on a donné au pont le nom de ce marin. Le principal but de cet établissement a été d'avoir un hâvre sûr et commode sur la côte orientale de la baie, pour recevoir les escadres anglaises pendant la durée de la mousson de nord-est. Il sert aussi de lieu d'exil aux coupables que les tribunaux du Bengale condamnent à la déportation.

Nul écrivain de l'antiquité n'a parlé avec exactitude des Andamans. Ptolémée les comprend dans le nombre des Nicobars, et de quelques îles plus petites, sous le nom général d'*Insulæ bonæ Fortunæ,* et il dit qu'elles sont habitées par une race d'antropophages [1].

Il y a déjà long-temps qu'on sait que les doux et paisibles habitans des îles de Nicobar sont loin de mériter une pareille imputation :

[1] Eusèbe Renaudot, dans la traduction qu'il a faite de la relation de deux Mahométans qui voyagèrent dans l'Inde au neuvième siècle, dit : — « Au-delà de ces » deux îles (les Nicobars) est la mer d'Andaman. Les » habitans de cette côte mangent de la chair humaine » crue. Ils ont la peau noire, les cheveux frisés ; leur » physionomie et leurs yeux sont effrayans. Ils ont le » pied long de près d'une coudée, et ils vont entière- » ment nus ».

mais les malheureux sauvages qui errent en petit nombre sur le rivage des Andamans, et qui ont les mœurs, le caractère et les traits fort différens des Nicobariens, peuvent avoir donné occasion de dire qu'ils mangeoient de la chair humaine. Toutefois il est probable que, s'ils ont usé d'une telle nourriture, ce n'est que la faim qui les a portés à le faire ; et la disette qu'ils éprouvent encore assez souvent autorise à le penser.

L'après-dînée, nous nous promenâmes autour des terrains nouvellement défrichés. Nous fîmes plus d'un quart de mille, en partie le long de la plage, et en partie dans un sentier pratiqué à travers les broussailles et les troncs des grands arbres qu'on avoit abattus. Nous vîmes un petit jardin soigneusement cultivé, mais très-peu productif; encore les plantes qu'on y trouvoit étoient elles toutes de celles qui sont indigènes dans ces contrées. Le sol, quoique couvert de beaucoup de feuilles et de branchages pourris qui y étoient entraînés par les eaux des montagnes, avoit été d'abord entièrement rebelle aux soins du cultivateur ; mais à force de travail on étoit parvenu à vaincre sa stérilité.

Les établissemens des Colons étoient sur le

penchant d'un mont, dont la mer baigne le pied. On les avoit placés en cet endroit pour les préserver de l'insalubrité des eaux stagnantes, mais ils s'y trouvoient exposés à toute l'impétuosité des torrens.

Quoiqu'il n'y eût guère plus de seize mois que ces établissemens fussent commencés, le commandant, les officiers, et même la classe inférieure des Colons, avoient des habitations agréables. Les maisons des premiers étoient en pierre et en bois ; celles des autres en argile, en jonc et couvertes de feuilles de ratan [1], ou de planches. On avoit construit une demeure séparée pour le chirurgien, ainsi qu'une salle où l'on se rassembloit. Les Colons étoient au nombre de sept cents, en y comprenant une compagnie de cipayes, chargée de garder les déportés et de défendre les établissemens.

Il est difficile d'imaginer un point de vue plus pittoresque et plus romantique que celui qu'offrent l'île de Chattam et le port Cornwallis. La mer y est semblable à un vaste lac, parsemé de petites îles, et entouré de hautes montagnes que couvrent d'épaisses forêts. Dans ce lieu si retiré, la nature offre un

[1] Ou rotin. On sait que c'est une espèce de roseau des Indes.

spectacle curieux et extrêmement imposant.

Aucun des voyageurs qui ont parlé des peuples Sauvages, n'en a rien dit qui approche de l'état de barbarie dans lequel vivent les habitans des îles d'Andaman. Comparés à ces insulaires, les féroces cannibales de la nouvelle Zélande, et les Sauvages grelotans de la Terre de Feu, peuvent passer pour des nations civilisées[1].

Suivant ce que m'a dit le capitaine Stockoe, le grand Andaman n'a que deux mille à deux mille cinq cents indigènes qui forment plusieurs petites peuplades vivant le long des côtes et sur les îlots qui sont dans la baie. Jamais ils ne s'enfoncent dans les forêts ; ce qui provient, sans doute, de ce qu'ils savent

[1] Dans son excellente Histoire de Sumatra *, M. Marsden dit qu'à Batta, pays situé dans la partie septentrionale de cette île, les habisans mangent de la chair humaine ; et les autorités sur lesquelles il fonde son opinion paroissent très-authentiques. Cependant il y a lieu de croire que ces insulaires ne font pas de la chair humaine, leur nourriture ordinaire, et qu'ils n'en mangent que pour montrer qu'ils abhorrent le crime et qu'ils aiment à se venger de leurs ennemis ; car ceux qu'ils sacrifient à ces barbares repas, sont des criminels qui ont mérité la mort, ou des prisonniers de guerre.

* Cet Ouvrage se vend chez *Buisson*, lib. rue Hautefeuille.

qu'ils n'y trouveroient pas de quoi se nourrir[1]. Leur seule occupation est de grimper sur les rochers ou d'errer sur la plage pour attraper quelques poissons ; mais dans la saison des tempêtes tous leurs soins à cet égard sont souvent inutiles.

La nature n'a pas plus favorisé ces insulaires dans leur forme extérieure que dans leurs facultés intellectuelles. La plupart n'ont pas cinq pieds de haut. Ils ont les bras et les jambes excessivement grêles, le ventre fort pointu, les épaules hautes, la tête très-grosse, les cheveux laineux, le nez plat et les lèvres épaisses ; enfin, ce qui est bien extraordinaire dans cette partie du monde, c'est qu'on trouve en eux une race de nègres dégénérés. Leurs yeux sont rouges et petits ; leur peau est couleur de suie ; ils ont un air féroce et toujours affamé[2]. Ils vont entièrement

[1] Il n'y a presque point d'animaux.

[2] Il seroit très-curieux de découvrir l'origine d'une race d'hommes si différens, non-seulement de tous les habitans du vaste continent dont les Andamans sont voisins, mais même des naturels des îles de Nicobar qui y sont presque contiguës. Jusqu'à présent les recherches des voyageurs ne nous ont rien appris de satisfesant sur cette origine. Quelques personnes ont imaginé qu'au commencement du seizième siècle un vaisseau portugais

nus, et leur nudité ne leur inspire aucun sentiment de honte.

Les gens d'un vaisseau qui étoit à l'ancre dans le port Cornwallis, feignant de vouloir donner du poisson à deux jeunes filles sauvages, s'emparèrent d'elles et les conduisirent à leur bord. Le capitaine les traita avec beaucoup de douceur; de sorte qu'en peu de temps elles parurent n'avoir plus aucune crainte, excepté pour leur chasteté qu'elles étoient excessivement jalouses de conserver. Quoiqu'on les eût logées dans une chambre où elles étoient seules, elles ne se couchoient jamais toutes deux à-la-fois; l'une veilloit

venant de Mozambique avec une cargaison d'escaves, avoit fait naufrage sur les côtes des Andamans, et que les habitans des Andamans descendoient de ces esclaves; mais la relation des deux Mahométans qui ont voyagé dans l'Inde au neuvième siècle, et que j'ai cités plus haut, prouve que ce fait est dénué de fondement. Toutefois les Arabes qui, dès le commencement du septième siècle, naviguoient dans l'océan indien, et jusques dans les mers de la Chine, pourroient bien, par un accident pareil à celui qu'on attribue au vaisseau portugais, avoir peuplé les Andamans. Il est à remarquer que dans la parie de l'Inde qui est au-delà du Gange, on représente souvent *Buddha*, le Gaudma des Birmans et des Siamois, avec les traits et les cheveux d'un nègre.

pendant que l'autre dormoit. Elles souffrirent qu'on les habillât ; mais bientôt après elles jetèrent tous leurs vêtemens comme inutiles et embarrassans. Quand leurs craintes furent dissipées, elles montrèrent de la gaîté, causèrent librement, et eurent le plus grand plaisir à se regarder dans un miroir. Elles aimoient beaucoup à chanter, quelquefois d'un ton lent et mélancolique, quelquefois très-gaîment. Souvent elles dansoient sur le pont avec beaucoup d'agilité, et en se frappant le dos avec leurs talons.

Elles ne pouvoient s'accoutumer à boire ni du vin, ni des liqueurs spiritueuses ; et elles ne mangeoient avec plaisir que du poisson, du riz et du sucre. Au bout de quelques semaines, n'étant plus dans cet état de maigreur et de foiblesse où on les avoit trouvées à terre, elles s'ennuyèrent de leur prison, et songèrent aux moyens de recouvrer leur liberté. Au milieu de la nuit, tandis que tout l'équipage dormoit, elles traversèrent sans bruit la chambre du capitaine, ouvrirent la fenêtre de la grand'chambre, s'élancèrent dans la mer, et gagnèrent à la nage une île qui étoit à un demi-mille du vaisseau. Si l'on avoit eu l'intention de les reprendre,

c'eût été sans doute en vain. On désiroit de les retenir par de bons procédés, non par force; mais les bons procédés n'ont jamais réussi avec ces insulaires. La faim en engage quelques-uns à se mettre entre les mains des étrangers; mais sitôt qu'ils ne sentent plus le besoin de manger, il faut les enfermer pour les empêcher de retourner au genre de vie qui, seul, semble être fait pour leur naturel sauvage.

Ces insulaires n'ont qu'un très-petit nombre d'instrumens de guerre, de pêche, et quelques ustensiles, tous grossièrement travaillés. Quelques flèches de roseau et un arc de quatre à cinq pieds de long, qui a pour corde un morceau d'osier ou de bambou, sont leurs principales armes. Ils portent aussi une lance de bois, très-pesante et très-pointue, et ils se couvrent d'un bouclier d'écorce d'arbres pour se garantir des coups de leurs ennemis; car tout pauvres et malheureux qu'ils sont, ils se piquent d'avoir des droits à défendre et des dignités à soutenir.

La nécessité leur a appris à manier habilement leurs armes, auxquelles ils doivent, en très-grande partie, leur subsistance. Les nombreuses baies et criques où ils se tiennent

abondent en poissons, qu'ils percent à coups de flèche et de lance, avec la plus étonnante adresse. Ils se servent, en outre, d'un petit filet tissu d'écorce d'arbre; et quand le poisson est pris, ils le mettent dans un panier d'osier, qu'ils portent sur leurs épaules. Pour le manger, ils se contentent de le faire cuire à moitié sur des charbons.

Sur les bords des forêts des Andamans, et dans les mangliers qui croissent dans les endroits les plus enfoncés de ces îles, on trouve des cochons d'une très-petite espèce; mais ils sont très-rares, et vraisemblablement ils proviennent de ceux qui y ont été laissés par d'anciens navigateurs. Lorsqu'un sauvage tue un de ces animaux, il en conserve le crâne et les dents, qu'il suspend avec orgueil dans sa hutte.

Les Andamaniens traversent souvent les baies et vont à la pêche, dans des troncs d'arbres creusés en forme de canots, ou sur des radeaux de bambou; et ils conduisent ces canots et ces radeaux avec des pagayes. Leurs huttes ne valent guère mieux que les repaires des plus sauvages animaux. Ce sont quatre poteaux obliquement enfoncés dans la terre, attachés ensemble par le haut, traversés par

quelques bâtons, et recouverts de branchages. Une petite ouverture qu'on laisse sur l'un des côtés, sert d'entrée, et des feuilles d'arbres étendues à terre sont le lit des malheureux qui habitent ces demeures. Comme ils sont exposés à être très-incommodés par les insectes, leur premier soin, chaque jour, est de se couvrir le corps d'une épaisse couche de vase ou de boue qui se durcit bientôt au soleil. Ils teignent, en outre, leurs cheveux laineux avec de l'ocre rouge et de l'eau; de sorte que leur aspect est vraiment hideux.

La religion des Andamaniens est cet hommage simple et naïf que la nature porte l'être humain le plus sauvage à rendre à l'incompréhensible moteur de l'univers. Ils adorent le soleil comme source première de tout bien; la lune, comme puissance secondaire; les génies des bois, des eaux et des montagnes, comme agens des premières divinités. Ils croient qu'un esprit malfaisant excite les tempêtes; et, pendant les orages et les pluies qu'occasionne la mousson du sud-ouest, ils se rassemblent sur la plage ou sur les rochers escarpés qui s'avancent le plus dans la mer, et là, par des chants barbares qu'ils adressent à cet esprit, ils cherchent à calmer sa rage.

Ces insulaires n'ont pas la moindre idée d'un état futur, ou du moins, s'ils en ont quelqu'une, on n'a pas pu jusqu'à présent le découvrir. Quoi qu'il en soit, quand on songe à leur culte grossier, on éprouve quelque satisfaction; car il est doux de trouver dans les plus ignorans et les plus sauvages des hommes, l'idée de cette grande et consolante vérité, l'existence d'un Dieu ! L'Andamanien adore les astres qui lui dispensent la lumière, parce que son ignorance ne lui permet pas de s'élever jusqu'au créateur de ces astres.

Quoique les Andamaniens se nourrissent ordinairement de poisson, ils mangent beaucoup d'autres choses, lorsqu'ils en trouvent l'occasion. Les lézards, les rats, les serpens servent à leurs repas. Les oiseaux ne leur sont presque d'aucun secours. Il y en a peu dans leurs îles, et ils ne se laissent guère approcher. Les moins rares sont les tourterelles, les perroquets et la corneille indienne. On y voit quelquefois des éperviers qui se posent sur le sommet des arbres; mais ils regagnent bientôt le continent. Il y a aussi quelques oiseaux aquatiques, tels que le martin-pêcheur, une espèce de courly, et la petite mouette. On trouve dans les cavernes

et les fentes des rochers, la salangane[1], espèce d'hirondelle décrite par M. Poivre, et dont les nids se vendent à un si haut prix à la Chine[2]. Cet oiseau est très-noir, et ressemble au martinet. Son nid est composé d'une substance mucilagineuse, qu'il avale, dit-on, en rasant la mer, et qu'il retire ensuite de son estomac. Les Chinois recherchent ces nids, parce qu'ils leur attribuent des qualités restaurantes et aphrodisiaques.

Les seules productions végétales dont les Andamaniens connoissent l'usage, sont les fruits sauvages qu'ils recueillent dans les bois, et qui sont presque tous peu nourrissans, et d'un goût très-désagréable. Ils mangent principalement le fruit du manglier; car lorsqu'en leur absence on visite leurs huttes, l'on trouve souvent des tas de ce fruit, qu'ils laissent tremper dans une eau bourbeuse. N'ayant ni pots[3], ni autres vases qui puissent

[1] *Hirundo nidis edulibus.*

[2] *Voyez* la traduction du *Voyage de Macartney*, tome II, pages 82-84, *seconde édition.*

[3] Les tessons dont M. Colebrooke fait mention en parlant des îles d'Andaman, y avoient été probablement portés des Nicobars ou du continent, par quelques personnes qui y étoient allé chercher des nids de salangane.

être mis sur le feu, ils ne profitent pas beaucoup de plantes bonnes à manger, qui, sans doute, croissent dans leurs forêts : aussi leur air languissant et exténué annonce bien qu'ils manquent d'une nourriture saine. Pour comble de malheur, le cocotier, si abondant dans les îles voisines, ne croît point aux Andamans. Les Andamaniens en aiment beaucoup le fruit; et toutes les fois que quelque colon met une noix de coco sur leur chemin, ils l'emportent avec les marques d'une grande joie.

Le capitaine Stockoe, qui, depuis que les Anglais ont fondé une colonie aux Andamans, y a constamment résidé, n'a pas encore pu parvenir à établir quelques relations avec les farouches habitans de ces îles. Il cherche cependant, autant qu'il le peut, à prévenir leurs besoins, en envoyant quelques provisions dans leurs huttes. A l'approche d'un colon, ces huttes sont toujours abandonnées; mais dès qu'il s'éloigne, les sauvages y retournent.

Un jour, des pêcheurs du Bengale présentèrent de loin quelques alimens à une fille sauvage, et elle s'approcha si près d'eux qu'ils s'en emparèrent; mais au lieu de lui donner à manger, ils voulurent la violer. Les cris

que poussa cette pauvre fille, furent entendus par plusieurs de ses compatriotes, qui, sortant tout-à-coup des bois voisins, et s'élançant avec fureur sur les pêcheurs, en massacrèrent deux. Les corps de ces misérables furent ensuite trouvés horriblement défigurés [1].

Quelques temps après, des colons rencontrèrent un homme et un enfant sauvages étendus sur la plage, et près d'expirer d'inanition: ils les emportèrent et leur prodiguèrent tous les soins que dicte l'humanité; mais ils ne purent pas réussir à sauver l'homme. L'enfant vit encore et sert le colonel Kyd à Calcutta, où il est très-connu à cause de la singularité de sa figure.

La langue [2] des Andamaniens n'a pas le moindre rapport avec les autres langues qu'on parle dans l'Inde. D'après ce que m'a dit le capitaine Stockoe, elle n'est point dé-

[1] Ces circonstances semblent prouver que les Andamaniens ne sont point cannibales. Les cadavres des pêcheurs avoient été percés en plusieurs endroits avec des armes pointues, et chaque membre avoit été brisé à coups de pierre; mais on n'en avoit point ôté la chair.

[2] On en trouvera quelques mots avec l'explication, à la fin de ce chapitre.

sagréable à l'oreille. Les chansons andamaniennes ont quelque chose de sauvage ; mais elles sont mélodieuses , et en les chantant , les Insulaires gesticulent d'un air très-passionné. Leur exemple prouve , comme beaucoup d'autres , que la poésie est naturelle à l'homme.

Les seuls quadrupèdes qu'on trouve aux îles d'Andaman , sont les cochons , le rat et l'ichneumon. Cependant on peut y ajouter l'*igouane*, qui est une espèce de lézard , et qui détruit beaucoup de volaille. Il y a aussi dans ces îles plusieurs espèces de serpens et de scorpions. Les ouvriers qui essartent les bois , sont souvent piqués par ces animaux ; mais quoiqu'ordinairement ces piqûres occasionnent de violentes convulsions , elles ne sont point mortelles. Les antidotes les plus en usage dans ces cas , sont l'eau de Luce et l'opium.

Dans la saison des tempêtes , il est très-difficile de prendre du poisson aux îles d'Andaman ; mais pendant la mousson du nord-est la pêche y est très-abondante. Les meilleures espèces de poisson qu'on y trouve , sont le mulet gris , la morue , le carrelet et la sole. Il y a des huîtres , mais en très-petite quantité. La plage y est couverte de madrepores

et de plusieurs espèces de coquillages d'une grande beauté [1]. Le capitaine Stockoe en a ramassé beaucoup, et sa collection est très-curieuse.

Parmi les nombreuses espèces d'arbres qui croissent aux Andamans, on distingue le figuier indien [2], ou l'arbre sacré des Banyans, l'amandier et l'arbre à huile. Ce dernier arbre est très-haut, et on en retire une espèce d'huile ou plutôt de térébenthine qui est fort utile. Pour extraire cette huile, on ouvre d'abord le tronc de l'arbre par une incision horizontale de six à huit pouces de profondeur, et immédiatement au-dessous de cette incision l'on fait une entaille perpendiculaire et longue de quatorze à quinze pouces. On remplit ensuite l'incision de braise, et l'huile coule en abondance par l'entaille qui est au-dessous.

Le *penaigre* croît aux Andamans, et on en fait des courbes de vaisseau. Il y a beaucoup d'arbres de l'espèce qu'on appelle *bois de fer*; ils y croissent à une très-grande hauteur, et le bois en est si dur qu'il cède très-difficilement à la hache du bûcheron. On y trouve aussi

[1] Il y a sur-tout des gorgones, de murex et de cauris.

[2] *Ficus religiosa.*

l'arbre[1] qui fournit le bois rouge dont on fait des meubles dans l'Inde, et qui n'est guère inférieur à l'Acajou. Dans ces îles, les arbustes, les joncs et les lianes qui croissent sous les grands arbres, sont en si grande quantité, qu'on ne peut pénétrer dans les forêts qu'en s'y frayant un chemin à coups de hache.

Ceux qui vont pour s'établir dans un pays inculte, ont non-seulement à surmonter beaucoup d'obstacles, et à supporter beaucoup de privations, mais à combattre les effets de l'atmosphère, qui est toujours insalubre dans les contrées nouvellement défrichées. Aussi, à mon passage aux Andamans, je vis que quelque soin qu'on prît pour conserver la santé des colons, ils étoient toujours plus ou moins malades. Pendant les mois de décembre, de janvier, de février et de mars, temps de la sécheresse, ils sont attaqués du scorbut. Cette maladie leur est occasionnée par le changement de nourriture et le défaut des végétaux. Dès le commencement de la saison des pluies, elle disparoit; mais elle est aussitôt remplacée par des fièvres tantôt réglées, tantôt intermittentes, dont tous les ef-

[1] Les Anglais n'ont donné à cet arbre d'autre nom que celui de *bois rouge*.

forts de la médecine ne peuvent triompher. Ces fièvres sont presque toujours accompagnées d'un gonflement et d'une dureté de rate, maladie très-connue dans l'Inde anglaise, sous le nom de *boss*[1].

Situées dans la partie de l'Océan indien, où la mousson du sud-ouest se fait sentir avec le plus de violence, et couronnées de hautes montagnes contre lesquelles se brisent les nuages, les îles d'Adaman sont pendant huit mois de l'année inondées par des torrens de pluie. Suivant une table météorologique dressée par le capitaine Stockoe, il a tombé, en sept mois, dans l'endroit où sont situés les établissemens des Anglais, quatre-vingt-dix-huit pouces d'eau, ce qui surpasse beaucoup la plus grande quantité de celle qui tombe dans tout autre pays.

Voici quelques mots de la langue des naturels des îles d'Andaman.

Ils appellent l'île d'Andaman ou leur pays natal, *Mincopie.*

Un arc, *Tongie.*

Une flèche, *Bottohie.*

[1] Ce mot signifie littéralement une *bosse*. Les Anglais de l'Inde l'appliquent à ce que nous appelons une opilation de rate. (*Note du Traducteur.*)

Le bras ,	*Pilie.*
La jambe ,	*Chigie.*
Noir ,	*Chighiauga.*
Du sang ,	*Cochengohie.*
Battre ,	*Ingotaheya.*
Le ventre ,	*Napoï,*
Un oiseau ,	*Lohay.*
Un canot ,	*Loccay.*
Un os ,	*Geetongay.*
Froid ,	*Choma.*
Chaud ,	*Houlou.*
Une porte ,	*Tang.*
Boire ,	*Mingohée.*
L'oreille ,	*Kouaka.*
La terre ,	*Totongnangée.*
Manger ,	*Ingelholiah.*
L'œil ,	*Tabay.*
Le doigt ,	*Momay.*
Le feu ,	*Mona.*
Le poisson ,	*Nabohée.*
Le pied ,	*Goukée.*
La tête , ainsi que l'œil ,	*Tabay.*
Le genou ,	*Ingolay.*
Les dents ,	*Mahoï.*
Se moquer ,	*Onkeomaï.*
L'homme ,	*Camolan.*
Le soleil ,	*Ahay.*

La lune ,	*Tabie.*
Une étoile ,	*Chelobay.*
Le firmament ,	*Madama.*
Le cou ,	*Tohié.*
Le nez ,	*Mellie.*
La pluie ,	*Oïé.*
L'eau ,	*Migouay.*
Le vent ,	*Tonjamay.*
Le bois ,	*Tanghée.*
Chanter ,	*Gokobay.*
Dormir ,	*Comoha.*

CHAPITRE II.

Départ des Andamans. — Vue de l'isle de Narcondam. — Arrivée à l'embouchure de l'Irraouaddy. — Retard occasionné par le défaut de pilotes. — Précaution d'un officier des douanes. — Députés de Rangoun. — Leur singulier extérieur. — Arrivée a Rangoun. — Conduite extraordinaire du gouvernement. - On loge l'envoyé anglais dans une maison fort peu commode. — Gêne a laquelle on soumet la suite de l'envoyé. — On empêche le capitaine et l'équipage du *Cheval-marin* de communiquer avec les gens des autres vaisseaux. — L'envoyé menace de s'en retourner. — On le traite mieux, et il reste.

Après avoir passé cinq jours dans l'île sauvage d'Andaman, où la nouveauté du spectacle et les attentions amicales des capitaines Ramsay et Stockoe nous fesoient trouver le

temps très-court, nous nous préparâmes à continuer notre route. Nos matelots indiens, à qui leur religion ne permettoit pas de boire de l'eau puisée par des mains impures [1], avoient achevé de remplir leurs tonneaux, et la provision du reste de l'équipage étoit également renouvelée.

Le 10 mars [2] nous nous rembarquâmes, et soudain nous mîmes à la voile. Le lendemain à la pointe du jour nous fûmes par le travers de l'île de Narcondam, qui est à vingt lieues à l'est des Andamans. Cette île n'est qu'un rocher qui s'élève perpendiculairement du sein de l'océan, et n'offre aucune trace de végétation.

Le vent devenant contraire nous obligea de louvoyer; et nous fîmes ce jour-là si peu de chemin, que le lendemain nous étions encore à la vue de Narcondam. Vers midi nous découvrîmes deux vaisseaux et un skouner [3] qui fesoient voile vers le sud-est. Ils portoient pavillon anglais; ainsi nous ne cherchâmes pas à nous éloigner d'eux.

[1] On sait que les Indous regardent comme impurs tous ceux qui ne sont pas de la religion de Brahma.

[2] 1795.

[3] C'est un petit bâtiment à deux mâts.

Le 13, le vent passa au sud, et accéléra beaucoup notre marche. Le 16, une observation solaire nous indiqua que nous étions par la latitude de la baie de Rangoun; mais en estimant notre route, et en consultant notre montre marine, nous jugeâmes que nous nous étions trop avancés vers l'est. Nous gouvernâmes quelques heures à l'ouest, et le soir nous mouillâmes par cinq brasses d'eau. Nous appercevions alors aisément les feux qui étoient sur la côte.

Le lendemain matin nous découvrîmes une terre basse à environ six milles au nord-ouest de notre vaisseau. Nous restâmes là jusqu'au 18 dans l'attente d'un pilote.

Pendant le jour nous courions quelques petites bordées, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et la nuit nous jetions l'ancre. Nous tirâmes plusieurs coups de canon, et nous hissâmes notre pavillon ainsi qu'il est d'usage; mais on ne répondit à aucun de ces signaux. Alors nous prîmes le parti d'envoyer à terre M. Palmer, notre second capitaine, avec ordre de remonter l'Irraouaddy [1] (*Voyez* la Carte, pl. II.) jusqu'à Rangoun, pour chercher

[1] On a vu dans le Précis historique qui précède cette Relation, que c'est le nom de la grande rivière d'Ava.

un pilote, supposé qu'il n'en pût pas trouver dans les ports qui étoient plus près de nous.

Cependant nous n'attendîmes pas le retour de M. Palmer. Il n'y avoit pas vingt-quatre heures qu'il étoit parti, lorsque le capitaine Thomas se hasarda à entrer dans la rivière sans avoir de pilote. Le vent étoit favorable et souffloit modérément. Notre vaisseau gouvernant d'après les signaux qui indiquent la passe, et ayant en avant un canot qui sondoit, traversa la barre par quatre brasses d'eau : la marée n'étoit encore montée qu'à demi. A midi nous étions dans la rivière de Rangoun. Nous voyions de chaque côté une terre basse et marécageuse; et les bords de la rivière étoient couverts de broussailles et de roseaux.

Nous avions déjà fait quatre milles, et nous étions vis-à-vis d'un petit village, lorsque nous aperçûmes un canot qui ramoit vers nous. C'étoit un canot de garde, obligé de se tenir à l'embouchure de la rivière, pour attendre l'arrivée des vaisseaux, et en donner avis à un poste plus éloigné, qui en informe le gouverneur de Rangoun. L'officier birman qui étoit dans ce canot avoit l'air assez commun. Il étoit vêtu d'un gilet de

coton tout déchiré, et une longue pièce d'étoffe de soie, dont la couleur étoit entièrement fanée, fesoit deux fois le tour de son corps, tomboit négligemment jusqu'à moitié de sa cuisse, et se rattachoit par derrière.

Ce personnage, qui sembloit ne pas se croire d'une médiocre conséquence, se plaça sur une chaise[1] sans la moindre cérémonie; puis il demanda, d'un ton fort élevé, à l'un des trois domestiques qui l'accompagnoient, les choses dont il avoit besoin pour écrire. Quand il eut ce qu'il lui falloit, ses domestiques, attentifs à ses moindres gestes, s'assirent sur leurs talons, vis-à-vis de sa chaise; et quoiqu'ils fussent grands et bien proportionnés, leur attitude et leurs manières les fesoient ressembler à des singes.

L'officier demanda, en mauvais portugais, le nom du vaisseau, celui du capitaine, d'où il venoit, et quelles armes, quelles munitions il y avoit à bord. Ensuite il écrivit avec soin les réponses qu'on fit à ces différentes questions. Apprenant que nous n'avions point de

[1] Cette posture est la plus respectueuse parmi les Birmans; mais nous l'ignorions alors, et nous regardâmes comme une insolence ce qui n'étoit qu'une marque d'égards.

pilote-côtier, il pria le capitaine de jeter l'ancre, jusqu'à ce qu'il en vînt un, observant que s'il nous laissoit passer sans pilote, et qu'il arrivât quelqu'accident au vaisseau, on s'en prendroit à lui. Dans ce moment, M. Palmer parut avec un pilote : il étoit allé le chercher jusqu'à Rangoun. L'officier birman ne fit plus aucune objection, et prit congé de nous aussi lestement qu'il nous avoit abordés.

Vers les deux heures après midi, un petit canot birman accosta notre vaisseau. Un des hommes qu'il portoit héla le pilote, et lui dit, dans la langue de l'Indostan, de jeter l'ancre, parce que l'intention du gouverneur de Rangoun étoit de venir au-devant de l'ambassade anglaise. À l'instant nous fîmes ce qu'il désiroit.

Nous étions alors à douze milles au-dessous de Rangoun. Jusques-là l'entrée et les bords de l'Irraouaddy ressemblent beaucoup à ceux du Gange, mais la navigation y est plus aisée. Le canal[1] est assez profond ; on y trouve toujours de six brasses et demie à huit brasses d'eau, et point de rochers, ni de hauts-fonds. M. Wood estima que dans l'endroit où nous étions mouillés, la rivière avoit près d'un mille de large.

[1] C'est la route que suivent les vaisseaux dans la rivière.

Nous attendîmes là jusqu'au lendemain la visite qu'on nous avoit annoncée. Vers midi, nous découvrîmes vingt à trente chaloupes qui descendoient ensemble la rivière; et à mesure qu'elles s'approchoient nous reconnûmes qu'il n'y en avoit parmi elles que quatre qui appartinssent à des hommes d'un rang supérieur. Ces quatre-là ressembloient beaucoup aux canots que montent les chefs des Insulaires de la mer du sud. Elles étoient longues, étroites, et avoient la poupe élevée et ornée de plumes de paon et de queues de vaches thibetaines[1]. Chacune de ces chaloupes portoit un pavillon différent, et le mât de ce pavillon, placé sur la poupe, étoit long, flexible, incliné et couronné d'une pomme dorée.

Les trois principaux personnages qui étoient dans les chaloupes montèrent à notre bord. Ils avoient, sans doute, l'intention de nous paroître polis; mais ils ne se contraignoient nullement. Ils prirent des chaises, sans attendre qu'on les invitât à s'asseoir, et sans faire la moindre attention aux personnes qui res-

[1] Les queues de vache du Thibet sont un ornement antique et distingué dans plusieurs parties de l'Inde. On en couronne les étendards. L'espèce de vache qui fournit ces queues, se nomme en sanscrit *Châmara*.

(*Note du Traducteur.*)

toient debout. En même temps leurs domestiques formèrent un demi-cercle autour d'eux, en s'asseyant sur le pont de la même manière que ceux du premier officier birman qui étoit venu à notre bord. Ignorant encore les usages de la civilité birmane, nous ne pûmes qu'être étonnés de la conduite de tous ces gens-là.

Nous apprîmes bientôt que l'un des trois chefs qui nous rendoient visite, étoit un homme d'une haute considération : il étoit gouverneur de la province de Dalla, apanage[1] de la mère de la reine, et situé vis-à-vis de Rangoun. Cet homme étoit d'une petite stature, et avoit une physionomie très-prévenante. Le second, homme âgé et simple dans ses manières, nous dit qu'il étoit *nak-haan-gée*, ce qui signifie, littéralement, l'oreille du roi. Nous sûmes, par la suite, qu'il étoit chargé d'informer le conseil de l'empereur de tout ce qui se passoit dans la province; emploi d'une très-grande importance. Enfin, le troisième étoit un *serée*, c'est-à-dire un sous-secrétaire, et par conséquent d'un rang bien au-dessous de celui des deux premiers.

[1] Dans la langue du pays ces possessions s'appellent *Jaghires*.

Nous nous entretînmes avec ces trois chefs, par le moyen d'un interprète qui parloit la langue de l'Indostan. Ils paroissoient fort curieux de savoir quel étoit l'objet de notre mission, et ils nous firent un grand nombre de questions auxquelles nous répondîmes avec honnêteté, mais en termes généraux. Après une heure de conversation, ils se levèrent et prirent congé de nous, en nous fesant beaucoup de protestations de bienveillance et d'amitié.

Tandis qu'un vent assez fort enfloit nos voiles, et que nous voguions avec rapidité, les Birmans, rentrés dans leurs chaloupes, et ramant avec force, firent plusieurs fois le tour du vaisseau, et exécutèrent différentes évolutions, jusqu'à ce que nous fûmes à la vue de Rangoun. Leurs chaloupes étoient d'inégale grandeur. Quelques-unes n'étoient armées que de vingt-huit avirons; d'autres en avoient jusqu'à quarante. Nous jugeâmes que celles-ci avoient de soixante à soixante-dix pieds de long, et moins de huit pieds de large.

Le vaisseau *la Princesse Royale*, appartenant à la compagnie des Indes, mouilloit dans le port de Rangoun, où il étoit venu chercher une cargaison de bois: il s'empressa de saluer le pavillon anglais. Nous saluâmes

la batterie du port de onze coups de canon, qui nous furent exactement rendus. Nous jetâmes l'ancre au-dessous de la ville, et à environ un demi-mille de distance des autres vaisseaux. Aussitôt que nous eûmes mouillé, toutes les chaloupes birmanes s'éloignèrent.

Les Indous, qui, comme on sait, observent très-rigoureusement les préceptes de leur religion, n'osent manger d'aucun des alimens qu'on prépare à bord; ce qui les met souvent dans un grand embarras. Ils ne se nourrissent, à la mer, que de fruits secs, de féves rôties et de confitures : aussi, dès qu'on entre dans un port, ils sont très-empressés d'aller à terre. Voulant les y envoyer, ainsi que quelques autres de nos gens, j'en fis prévenir le gouverneur de Dalla, qui répondit aussitôt qu'il me prioit d'attendre jusqu'au lendemain, parce que le logement qu'on nous destinoit n'étoit pas encore prêt. Je communiquai cette réponse au capitaine Thomas, et sur-le-champ on défendit à tous les gens de l'équipage de sortir du vaisseau sans permission.

Vers les cinq heures du soir, l'interprète vint m'annoncer que le gouverneur [1] de la

[1] Le raywoun.

ville se proposoit de me rendre visite le lendemain dans la maison qu'on nous préparoit ; et il ajouta qu'il lui étoit enjoint de se tenir à bord pour recevoir mes ordres. Cette marque d'attention avoit un but caché ; on vouloit que l'interprète fût à portée d'observer nos mouvemens, et de découvrir quelles étoient nos vues. Cet interprète parloit couramment l'indou, et il pria notre mounschée[1], qui étoit un homme intelligent et plein de prudence, de s'entretenir avec lui. La soirée se passa sans que nous eussions aucune communication ni avec la terre, ni avec les vaisseaux qui étoient dans le port.

Le lendemain[2] à dix heures du matin, le serée[3] vint à bord, accompagné d'un homme d'origine portugaise, qui parloit un mauvais anglais. Le serée me dit qu'il alloit partir pour Pegu avec des dépêches pour le vice-roi, et qu'il me prioit de lui dire si je voulois le charger de mes commissions. Je lui répondis que mon intention étoit d'envoyer au vice-roi une personne de confiance, pour lui porter une lettre du gouverneur-général

[1] Le musulman professeur de langue.

[2] Le 21 mars.

[3] Le sous-secrétaire.

du Bengale, avec celle que je lui écrirois moi-même. Voyant que je ne voulois pas lui confier mes dépêches, le serée se retira, en m'assurant qu'il reviendroit à midi pour prendre mon messager et le conduire à Pegu [1] dans sa chaloupe ; mais il ne tint point parole.

A quatre heures après midi, je descendis à terre avec M. Wood et le docteur Buchanan. On nous conduisit dans un grand bâtiment qu'on avoit construit pour nous recevoir. Il étoit à environ cinq cents pas au-dessous de la ville, sur le bord de la rivière, et vis-à-vis de l'endroit où mouilloit le *Cheval-Marin*. Il n'avoit qu'un seul étage ; mais il étoit posé sur des poteaux d'environ trois pieds de haut ; précaution bien nécessaire, car la marée montoit jusques-là, et, remplissant un ravin creusé par les pluies, entouroit presqu'entièrement la maison. Cet édifice, d'environ quatre-vingt-dix pieds de long, et construit de bambous et de nattes de roseau, étoit divisé en plusieurs appartemens. Il avoit un toît fort élevé, fait également de bambous et de roseaux, mais impénétrable aux rayons du soleil et à la pluie. Un

[1] Il y a de Rangoun à Pegu environ quatre-vingt-dix milles anglais.

treillis de bambous servoit de plancher, et étoit couvert de nattes. On avoit, en outre, étendu de petits tapis dans un des appartemens, ce qui étoit, sans doute, une marque de distinction.

A notre débarquement, nous fûmes reçus par le serée, qui s'excusa de n'être pas venu prendre mes dépêches, en disant qu'au lieu de le faire partir pour Pegu, comme on le lui avoit annoncé, on y avoit envoyé une autre personne. Dès que nous entrâmes dans la galerie de la maison qui nous étoit destinée, une bande de joueurs d'instrumens fit entendre une musique très-discordante. Le gouverneur avoit eu l'attention de nous envoyer, non-seulement ces musiciens, mais une troupe de danseuses et de sauteurs dont plusieurs montrèrent beaucoup d'adresse.

Lorsque nous eûmes congédié cette bruyante compagnie, nous examinâmes notre logement, et nous convînmes, d'un commun accord, qu'il falloit retourner à bord, au moins pour cette nuit, parce que nous n'avions à terre ni nos matelats, ni les autres choses dont nous avions besoin pour coucher. En conséquence nous laissâmes une partie de notre suite pour garder la maison, et nous nous rembarquâmes.

Nous étions bien plus commodément à bord du *Cheval-Marin*, que nous ne pouvions l'être dans le logement qui nous étoit assigné à terre.

En rentrant dans le vaisseau, nous ne fûmes pas moins affligés que surpris d'apprendre que pendant tout le temps de notre absence il n'y étoit venu aucun canot, soit du rivage, soit des navires anglais qui étoient en rade. Cela sembloit prouver, de la part du gouvernement, et de la défiance et une défense expresse. Pour s'en éclaircir, le capitaine Thomas fit mettre sa chaloupe à la mer, et se rendit à bord du vaisseau qui étoit le plus près de nous. Apprenant que le commandant de ce vaisseau étoit à terre, le capitaine Thomas ordonna à ses rameurs de l'y conduire. Il débarqua sans la moindre cérémonie, et se transporta dans la maison d'un marchand de sa connoissance, chez qui il trouva plusieurs marins rassemblés. Ils lui dirent qu'après avoir tenu conseil dans le Rhoum [1], le gouvernement leur avoit enjoint non-seulement de ne pas aller à bord du *Cheval-Marin*, mais d'empêcher toutes les personnes qui étoient sous leurs ordres d'avoir

[1] L'hôtel-de-ville.

des rapports avec lui, jusqu'à ce qu'on eût réglé l'étiquette d'après laquelle on devoit traiter avec l'envoyé anglais. Ces marins ajoutèrent que malgré cela ils avoient résolu de demander, le lendemain, la permission d'aller en corps faire visite au représentant de leur nation, et que si on leur refusoit cette permission, ils iroient la même chose. Le capitaine Thomas les détourna prudemment d'exécuter ce dessein, en leur disant que ce qu'ils pouvoient faire de plus agréable à la personne à laquelle ils vouloient rendre des honneurs, c'étoit de se conformer strictement aux intentions du gouvernement birman.

Le 22, nous retournâmes à terre. Nous ne trouvâmes dans notre logement aucune personne de distinction; mais la curiosité y avoit rassemblé une foule considérable d'hommes et de femmes du peuple. Peu de temps après nous vîmes arriver plusieurs paniers remplis de gros gibier, de canards, de poulets, de pain et de racines, que le gouverneur nous envoyoit avec beaucoup de complimens. Les musiciens que nous avions eu la veille revinrent nous jouer différens airs. A midi l'on nous annonça la visite d'un homme revêtu d'un emploi important, et nommé Baba-Schin.

Schin. Il entra avec une nombreuse suite. Il étoit d'une haute taille, assez avancé en âge, et avoit une mine très-gracieuse et des manières aisées et polies. Après m'avoir appris, par le moyen d'un interprète portugais, qu'il occupoit la place d'ackawoun, la seconde de la ville, il me fit des excuses de la part du gouverneur, qu'une indisposition empêchoit, dit-il, de venir me voir; et il ajouta qu'il se feroit un plaisir de me donner toutes les marques d'attention qui dépendoient de lui. Je lui témoignai combien j'étois sensible à ses politesses, et je lui dis que tout ce que je désirois, c'étoit la permission d'acheter les choses dont j'avois besoin, et d'envoyer promptement un messager au vice-roi du Pegu, pour lui porter les lettres que j'avois à lui remettre. Il répondit que si je le voulois, il les expédieroit lui-même, parce qu'il étoit inutile de les envoyer par un de mes gens.

Il ne m'étoit pas difficile de deviner les intentions de l'ackawoun; mais comme sa visite étoit la première qu'il me fesoit, et qu'on pouvoit la regarder plutôt comme une entrevue de cérémonie que comme une occasion de parler d'affaires, je n'insistai pas sur l'envoi de mon messager. Toutefois, ne voulant

pas prolonger mon séjour à Rangoun au-delà du temps nécessaire, je prévins l'ackawoun que dans la soirée M. Wood lui rendroit sa viste, après quoi je m'entretiendrois avec lui sur l'objet de ma mission. L'ackawoun chercha à se dispenser de recevoir la visite de M. Wood, sous prétexte d'épargner à cet Anglais une fatigue inutile. Il dit que son devoir étoit de se rendre auprès de moi toutes les fois que je le désirerois, soit à terre, soit à bord du vaisseau. Dans le courant de la conversation, il m'apprit que quoique né dans l'empire birman, il étoit Arménien d'origine, et qu'il professoit la religion chrétienne. Nous nous séparâmes après un entretien de deux heures. Avant de sortir, l'ackawoun exigea que mon interprète musulman fît une liste des choses dont nous avions besoin. Nous offrîmes de lui payer ces choses d'avance, mais il ne voulut pas y consentir.

Notre bagage n'étant pas encore débarqué, nous retournâmes dîner à bord. A peine nous sortions de table que nous apperçûmes le canot de l'ackawoun qui alloit du côté de notre maison. Nous jugeâmes que c'étoit pour prévenir la visite que nous lui avions

annoncée. Le capitaine Thomas s'embarqua avec moi dans sa chaloupe, et me conduisit à terre. Baba-Schin avoit cette fois pour interprète un marchand musulman qui parloit assez bien la langue persane, ce qui me facilita le moyen de m'expliquer beaucoup mieux que je ne l'avois fait lors de notre première entrevue.

Après les complimens d'usage, je dis à l'ackawoun que le gouverneur-général de l'Inde étoit si satisfait de la bonne intelligence qui subsistoit entre le gouvernement britannique et celui des birmans, que pour perpétuer des liaisons également avantageuses aux deux pays, il m'envoyoit en qualité de ministre plénipotentiaire auprès de l'empereur d'Ava; qu'en conséquence j'avois apporté pour l'empereur et le vice-roi du Pegu, non-seulement des lettres, mais un choix des productions de mon pays, que je devois leur remettre moi-même; que j'étois extrêmement affligé de trouver dans le gouvernement de Rangoun un défaut de confiance dont je ne pouvois pas deviner la cause, et de voir que les personnes qui m'accompagnoient et moi-même, nous étions retenus dans un état de gêne auquel je ne m'étois nullement attendu;

que je ne pouvois attribuer cette conduite qu'aux doutes qu'on avoit sur mes intentions, ou bien que mon ignorance des coutumes du pays me fesoit prendre pour soupçon ce qui n'en étoit pas un. J'ajoutai que je désirois beaucoup que cette dernière opinion fût fondée ; mais que j'avois beaucoup de peine à me persuader que la seule étiquette ressemblât autant à la défiance.

L'ackawoun répondit que ni lui ni le conseil de Rangoun n'avoient intention de me manquer d'égards, ni de me donner le moindre ombrage ; qu'ils ne fesoient que suivre, à mon égard, les usages de leur nation, et qu'il espéroit que je verrois bientôt cesser la gêne qui me sembloit si incommode.

Je répliquai sur-le-champ que j'avois à cœur de prouver combien je respectois le gouvernement birman, en me soumettant à tout le cérémonial que prescrivoit l'usage envers les ministres des puissances étrangères, pourvu, toutefois, que ce cérémonial ne portât point atteinte à la dignité de la nation que je représentois ; mais qu'il y avoit une chose sur laquelle la conduite du gouvernement de Rangoun ne pouvoit être excusée par aucun prétexte de forme et de coutume : c'étoit d'a-

voir empêché les capitaines anglais, qui étoient en rade, de venir à bord du *Cheval-Marin* me témoigner le respect auquel on savoit que j'avois droit en qualité d'envoyé du gouvernement britannique ; que ces capitaines étoient singulièrement jaloux de s'acquitter de ce devoir, et que la défense qu'on leur en avoit faite, trop contraire aux usages des peuples civilisés, trop humiliante pour être passée sous silence, ne pouvoit provenir que d'une défiance injuste, ou d'une intention d'offenser. Je priai l'ackawoun de vouloir bien m'expliquer le motif d'une mesure aussi extraordinaire.

Baba-Schin parla à ce sujet d'une manière vague et peu satisfesante. Il m'assura que le gouvernement de Rangoun n'avoit rien fait que d'après un usage dès long-temps établi ; qu'il n'avoit eu, sur-tout, aucune intention de m'offenser, et que je ne devois pas me méprendre à cet égard. Il me dit que si je voulois lui confier les lettres que j'avois pour le vice-roi, il les enverroit par un messager sûr, qui reviendroit sous deux ou trois jours, et qui probablement m'apporteroit une invitation de la part du vice-roi pour me rendre à Pegu ; et que, dans ce cas, il m'y accompagneroit.

Etant muni des duplicata de tous mes papiers officiels, et sachant que la lettre que le gouverneur du Bengale adressoit au vice-roi du Pegu, n'étoit qu'une lettre de compliment, je jugeai à propos de la remettre à l'ackawoun, dans l'espoir que cette marque apparente de confiance produiroit un bon effet. Je lui dis que quoique ma nation ne confiât jamais des dépêches officielles qu'aux personnes attachées à son service, je voulois bien m'écarter de cete règle à cause de la bonne opinion que j'avois de lui, et qu'en conséquence je lui remettrois la lettre du gouverneur-général et la mienne.

Pendant notre entretien, je m'apperçus que quoique Baba-Schin ne sût pas parler le persan, il comprenoit fort bien tout ce que je disois en cette langue. Il parloit, d'ailleurs, assez l'indou pour se faire entendre; de sorte que bientôt nous n'eûmes plus besoin d'interprète pour converser l'un avec l'autre. Il étoit déjà tard. Baba-Schin se retira en me renouvelant ses protestations d'amitié.

La situation délicate où je me trouvois m'obligea à songer sérieusement au parti que j'avois à prendre. L'extrême défiance qui

m'entouroit, et la contrainte dans laquelle on me retenoit ainsi que ma suite, et qui ressembloit presque à une captivité; l'humiliante défense qui m'empêchoit de voir mes compatriotes, tout, enfin, me fit croire quelque temps que ma mission auroit un mauvais succès, et j'étois presque décidé à profiter d'un article de mes instructions, qui m'autorisoit à me retirer dès que je le jugerois convenable. Mais ensuite je réfléchis que si je m'en retournois avant d'avoir aucune communication avec les chefs de l'empire, cela ne serviroit qu'à confirmer les soupçons qu'on avoit déjà conçus, et à augmenter cette défiance que je devois m'efforcer de détruire. Je pensois aussi que peut-être les personnes qui commandoient à Rangoun voyoient ma mission avec dépit, parce qu'elles la croyoient contraire à leurs intérêts, ou bien qu'elles ne savoient pas comment elles devoient se conduire à mon égard. Ces considérations, ainsi que les attentions et le respect qu'on nous avoit montrés à notre arrivée, m'engagèrent à me faire encore violence, avant de me résoudre à une démarche qui auroit pu empêcher à jamais toute sorte de communi-

cation entre le gouvernement du Bengale et celui des Birmans.

Le 23, je me rendis à terre de bonne heure avec le cepitaine Thomas et le docteur Buchanan. De quelque côté que nous portassions nos pas, trois ou quatre soldats birmans nous accompagnoient. Tandis que nous étions dans notre logement, le gouverneur nous envoya un présent de lait, de gibier, de volaille et de légumes. A midi, nous retournâmes à bord, où nous reçûmes onze paniers de riz, et un bambou rempli de gée [1]. Nous offrîmes de payer ces provisions, ainsi que celles qu'on nous avoit portées à terre; mais on ne voulut rien accepter. Le messager qui les accompagnoit dit qu'il étoit chargé de prendre mes ordres, et de me procurer toutes les choses dont j'aurois besoin.

Aucun de nos gens n'avoit encore obtenu la permission d'entrer dans la ville, ni de rien acheter; ils ne pouvoient pas même aller puiser de l'eau à quelques pas de notre logement, sans être accompagnés par un soldat. Les canots du pays n'avoient pas la liberté de s'approcher de notre vaisseau, et la

[1] C'est du beurre clarifié.

défense faite aux Européens de communiquer avec nous subsistoit encore.

Nous passâmes les journées du 24 et du 25 dans la même solitude et la même contrainte. Nous ne sortions du vaisseau que pour aller dans notre triste logement. Chaque matin on nous apportoit le présent de provisions accoutumé, auquel étoit quelquefois joint d'excellent poisson de l'espèce qu'on nomme au Bengale, *poisson noir* [1].

Le 26, je me fis mettre à terre de grand matin avec le docteur Buchanan. Les marées étoient beaucoup moins fortes qu'à notre arrivée ; de sorte qu'on pouvoit passer sur un sentier élevé qui traversoit l'eau derrière notre logement, et qui conduisoit dans la campagne. Le docteur Buchanan et moi, nous franchîmes, pour la première fois, cette limite. Quand les soldats birmans s'apperçurent de notre intention, ils parurent délibérer entr'eux pour savoir s'ils s'y opposeroient ; mais ils se contentèrent de nous suivre et d'observer attentivement toutes nos actions.

Nous traversâmes quelques rizières desséchées, et nous arrivâmes dans l'endroit où les

[1] C'est, je crois, celui que les colons des Antilles appellent *Nègre*. (*Note du Traducteur*).

habitans de Rangoun ont coutume de brûler les morts. Tandis que nous examinions les ruines d'un temple, on vint m'avertir que l'ackawoun m'attendoit à notre logement. Je me hâtai de m'y rendre. Après le salut d'usage, je demandai à l'ackawoun si le messager qu'il avoit envoyé à Pegu étoit de retour. Il me répondit qu'oui; mais que, comme nos lettres ne contenoient que des complimens et l'avis de mon arrivée, le vice-roi avoit fait répondre verbalement qu'il seroit bien-aise de me voir à Pegu avec les autres Anglais qui m'accompagnoient. L'ackawoun ajouta que le vice-roi lui avoit en même-temps envoyé ordre de nous procurer les chaloupes et tout ce qu'il nous falloit pour ce voyage; qu'en conséquence, nous pourrions partir sous deux ou trois jours, et qu'il nous précéderoit, afin de faire préparer les choses nécessaires pour nous recevoir.

Cet avis fut reçu de ma part avec assez de froideur. Je ne dissimulai point ma surprise sur ce que le vice-roi n'avoit écrit ni pour accuser la réception de la lettre du gouverneur-général de l'inde anglaise, ni pour témoigner qu'il désiroit de nous voir; et je dis à l'ackawoun que je ne savois pas encore si je

prendrois le parti d'aller à Pegu. Baba-Schin me répondit qu'il souhaitoit que rien ne m'en empêchât ; et il me pria de lui montrer les présens que je destinois au vice-roi. J'y consentis, à condition qu'il viendroit pour cela à bord du *Cheval-Marin*. Il me promit de s'y rendre le lendemain matin, et il se retira. Dans cette visite il étoit accompagné par le nak-haan-gée, dont j'ai déjà parlé[1].

Le 27, à neuf heures du matin, Baba-Schin étoit déjà à bord. Nous reçûmes en même-temps une autre visite à laquelle nous ne nous attendions pas. Le raywoun, ou gouverneur de la ville, qui s'étoit jusqu'alors dispensé de venir nous voir sous prétexte d'indisposition, se rendit à bord du vaisseau, et son air prouvoit assez qu'il n'avoit pas été long-temps malade. C'étoit un homme d'environ soixante ans. Il portoit l'habit militaire. Il avoit un juste-au-corps de drap avec des boutons pointus ; une pièce d'étoffe de soie tachetée, du Pegu, ceignoit ses reins, et tomboit jusqu'à moitié cuisse ; une bande de mousseline entouroit sa tête, et des san-

[1] L'un des trois principaux personnages qui étoient allés au-devant de l'ambassade anglaise avant qu'elle arrivât à Rangoun.

dales du Pegu, pareilles à celles des Cipayes, lui servoient de chaussure. Il avoit l'épée au côté, et étoit accompagné de sept ou huit domestiques armés de sabres. L'un de ces gens-là portoit une boîte peinte, contenant des noix d'arèque et des feuilles de betel; l'autre étoit muni des choses nécessaires pour écrire, et un troisième tenoit dans ses mains un grand flacon plein d'eau, dont la couverture étoit une coupe d'or qui servoit aussi pour boire. Toutes ces choses étoient portées à la suite du gouverneur, non-seulement comme utiles, mais comme marques de dignité.

Les Birmans ne sont pas très-cérémonieux: aussi après un léger salut, le gouverneur s'assit sur une chaise qu'on avoit placée sur le gaillard d'arrière. Il montra dans sa conversation plus de connoissances que je n'en avois encore vu dans les autres Birmans. Il m'apprit qu'il étoit ce serée Nunda-Kioso, qui étoit entré à la tête d'une armée sur le territoire britannique, du côté de Chitagong, et qui avoit traité avec le général Erskine[1]. La manière dont il parla de cette affaire ne me permit pas de douter de sa véracité. Il parut extrêmement satisfait d'apprendre que

[1] En 1774.

les transfuges qu'il avoit poursuivis étoient punis. Il fit un grand éloge du général Erskine. Il dit que la sagesse et la modération de cet officier avoient épargné beaucoup de sang ; et il donna à entendre que si, dans cette occasion, les choses avoient été poussées à la dernière extrémité, il ne savoit pas trop quelle en auroit été l'issue. Je feignis de ne pas faire attention à ce petit trait de vanité.

A la sollicitation de Baba-Schin, je fis apporter les présens destinés au vice-roi. Ils consistoient en plusieurs pièces de mousseline, les unes à fleurs d'or et d'argent, les autres toutes unies ; trois pièces de beau drap large, une pièce de velours, une pièce de satin broché, un fusil supérieurement travaillé, un corabah [1] d'essence de rose de Perse, des crystaux et divers autres petits articles.

Le gouverneur et l'ackawoun examinèrent tous ces objets avec beaucoup d'attention. Un de leurs gens en écrivit la liste, et je sus depuis qu'ils avoient estimé la valeur de chaque article [2]. Voyant que le gouverneur

[1] Espèce de flacon.

[2] Lorsque lord Macartney fut envoyé auprès de l'em-

trouvoit le drap très à son gré, sur-tout le bleu, je saisis cette occasion pour le prier de me permettre d'en envoyer une pièce chez lui. Il me fit une réponse très-polie, sans dire s'il refusoit ou s'il acceptoit mon offre.

Lorsque les Birmans rentrèrent dans leurs chaloupes, j'engageai le capitaine Thomas à saluer le gouverneur de sept coups de canon. Peu de temps après j'envoyai chez lui un de mes gens pour lui faire des complimens de ma part, et lui présenter la pièce de drap que je lui avois annoncée; mais, à ma très-grande surprise, il me la renvoya en chargeant mon messager de me faire beaucoup de complimens, et de me dire que, pour le moment, certaines raisons l'empêchoient de recevoir mon présent. Je ne pus attribuer un refus si bizarre qu'à l'extrême défiance qui se manifestoit dans toute la conduite de cette singulière nation.

Les circonstances que j'ai déjà rapportées,

pereur de la Chine, les mandarins de Canton montrèrent la même curiosité; ils vouloient que les commissaires de la compagnie des Indes anglaises, leur apprissent la nature et la valeur des présens que l'ambassadeur portoit à l'empereur. Voyez *le Voyage de Macartney*, *tome II*, *chapitre IX*.

et quelques autres petits griefs, me déterminèrent à ne rendre visite au vice-roi de Pegu qu'après avoir eu un éclaircissement avec le gouvernement de Rangoun : en conséquence, j'envoyai dire à Baba-Schin que je desirois de le voir le plus tôt possible. Le 28, à dix heures du matin, il se rendit dans le logement qu'on nous avoit donné. Je lui rappelai toutes les raisons que j'avois de me plaindre de ceux qui commandoient à Rangoun, et je lui dis que, non-seulement à cause de cela, mais aussi par rapport à la réponse vague et verbale que le vice-roi avoit faite à la lettre du gouverneur-général du Bengale, ce qui étoit contraire à l'usage des Birmans, j'étois décidé à ne point aller à Pegu, jusqu'à ce qu'on m'eût expliqué les motifs d'une si étrange manière d'agir; que si l'on avoit quelques doutes sur l'objet de ma mission, ou la nature de mes desseins, je priois qu'on s'expliquât avec franchise, afin que je pusse faire ouvrir les yeux au gouvernement, et détruire toute espèce de soupçons. J'ajoutai que j'étois bien fâché que nos coutumes fussent aussi incompatibles avec les leurs; mais que ce que je devois à la dignité du gouvernement qui m'avoit

envoyé, ne me permettoit pas de me soumettre plus long-temps à la contrainte qu'on m'imposoit, et que puisque nous ne pouvions pas avoir des rapports ensemble sans qu'eux ou moi nous dérogeassions à nos usages, il falloit nous séparer amicalement.

D'après la patience que j'avois jusqu'alors montrée, Baba-Schin étoit loin de s'attendre que je songeasse à m'en retourner. La cour étoit déjà informée de mon arrivée, et l'ackawon entrevit bien que si je repartois si précipitamment, elle ne pourroit qu'être mécontente de ceux qui auroient occasionné ma retraite. Il en parut alarmé, et me demanda avec empressement: —« Eh! qu'est-ce » que vous demandez? » — « Je demande, » lui dis-je, à être délivré de toute espèce de » gêne. J'exige qu'on ôte du *Cheval-Marin* » les espions qu'on y a mis, ainsi que les » gardes qui accompagnent les canots de ce » vaisseau, toutes les fois qu'ils vont à terre » ou qu'ils en reviennent. Je veux que mes » gens jouissent de la même liberté que les » domestiques des autres étrangers, et qu'ils » puissent acheter les choses dont ils ont besoin. Je veux que les commandans des na- » vires qui sont en rade aient la permission » de

» de venir à mon bord et d'y envoyer leurs
» canots toutes les fois qu'ils le désirent. Je
» demande, enfin, qu'on accorde à M. Wood
» un passe-port, afin qu'il puisse aller à Pegu,
» et recevoir du vice-roi une réponse écrite
» ou verbale à la lettre du gouverneur-géné-
» ral de l'Inde anglaise, et une invitation pour
» que je me rende auprès de sa personne. Si
» je n'obtiens pas tout cela, je suis résolu à
» partir. Mais, je le répète, je me séparerai
» de vous amicalement ; et il me restera un
» regret, c'est que le caractère dont je suis
» revêtu ne m'ait pas permis de supporter
» une contrainte non moins humiliante pour
» mes compatriotes que pour moi ».

A tout cela Baba-Schin répondit, suivant sa coutume, très-vaguement ; et il chercha à me distraire, en me contant une histoire tout-à-fait étrangère au sujet de notre conversation. — « Voilà qui est fort bien, lui répliquai-je ;
» mais revenons au motif qui m'a fait désirer
» de vous parler. J'espère que les liaisons de
» commerce des Anglais avec les Birmans ne
» seront point interrompues, et je vous prie
» de vouloir bien me donner vos ordres pour
» Calcutta ».

Alors il me pria instamment de renoncer

au dessein de partir. Il prétendit que le vice-roi n'avoit point écrit, parce qu'il n'avoit auprès de lui personne qui entendît l'anglais ni le persan [1]. Cela étoit faux, car je savois que celui qui lui avoit porté la lettre du gouverneur-général du Bengale et la mienne, étoit le marchand musulman qui avoit servi d'interprète à l'ackawoun la première fois qu'il étoit venu me voir. Cependant, voyant que je persistois dans ma résolution, il me quitta en disant qu'il consulteroit le raywoun, et qu'il m'apporteroit une réponse dans l'après-dînée.

A quatre heures j'étois à terre avec M. Wood, lorsqu'on nous annonça le raywoun et Baba-Schin. Ils étoient accompagnés de plusieurs personnes, parmi lesquelles on remarquoit le nak-haan-gée, chargé de tenir note de la conversation. Sans accéder à mes demandes, les deux chefs birmans employèrent beaucoup d'adresse pour me faire changer de résolution. Ils eurent même recours aux supplications ; mais je demeurai inflexible.

[1] Les lettres du gouverneur-général de l'Indostan à l'empereur et au vice-roi étoient par triplicata en anglais, en birman, en persan. Pour moi, j'écrivois toujours les miennes en persan et en anglais.

Alors ils m'invitèrent à leur répéter les conditions auxquelles je voulois rester ; ce que je fis. Ils combattirent encore pendant trois heures, tantôt offrant d'accorder une chose, tantôt une autre ; et enfin ils consentirent à tout ce que je voulois.

Il fut décidé que M. Wood se rendroit à Pegu avec l'ackawoun ; que les capitaines des vaisseaux qui étoient en rade, auroient la liberté de venir me voir aussi souvent qu'ils le voudroient ; qu'on ne mettroit plus d'espions à bord du *Cheval-Marin*, et que les canots de ce vaisseau pourroient aller à terre et en revenir, sans être accompagnés par des soldats.

Lorsque ces conventions furent arrêtées, et que les commandans de Rangoun eurent solennellement promis de ne pas y déroger, je leur dis que je renonçois au dessein de m'en retourner tout de suite ; et nous nous séparâmes également satisfaits, du moins en apparence.

Le gouvernement de Rangoun ayant acquiescé à ce que je désirois, je reçus, dans la matinée du 29 mars, la visite des capitaines des principaux navires anglais qui mouilloient dans le port. Ils étoient accompagnés

par l'ackawoun Baba-Schin. On retira les espions qui étoient à notre bord, et nos gens eurent la permission d'aller au Bazar[1], sans éprouver le moindre désagrément.

[1] Marché. Ce mot est en usage chez la plupart des nations orientales.

CHAPITRE III.

M. Symes promet de se rendre a Pegu avant le retour de M. Wood. — Nouveaux soupçons des Birmans. — Favorable accueil que les habitans de Rangoun font aux marchands étrangers. — Caractère des hommes qui occupent des emplois dans cette ville. —Moyens employés pour nuire a l'ambassade anglaise. —M. Wood part de Rangoun. — Politesse du Raywoun. — M. Symes part pour Pegu. — Il fait diverses observations sur le pays. — Gazelles a demi dévorées par des tigres. — Richesse du sol. — Province manquant de population, et infestée par les bêtes sauvages.

A la sollicitation de l'ackawoun Baba-Schin, je promis m'embarquer pour Pegu le 31 mars, au lieu d'attendre le retour de M. Wood, comme je l'avois d'abord résolu. On étoit à la veille de

la fête qui se célèbre tous les ans, avec la plus somptueuse magnificence, dans le grand temple de Pegu ; et le vice-roi avoit témoigné le désir de voir les Anglais témoins de cette solennité. Je dis à Baba-Schin que je voulois bien m'écarter de la résolution que j'avois prise à cet égard, afin de lui prouver que j'avois beaucoup de confiance en lui, et que je comptois sur la bienveillance du vice-roi.

Avant de voir cesser la mésintelligence qui sembloit me présager des suites fâcheuses, j'avois conjecturé quels pouvoient être les véritables motifs de la conduite des commandans de Rangoun, et je ne tardai pas à voir que mes conjectures étoient fondées. Des fourbes adroits avoient trouvé le moyen d'irriter l'orgueil naturel des Birmans, et de leur inspirer des soupçons sur les intentions des Anglais. Sentant tous les avantages du commerce, mais inhabiles à en profiter ; désirant se perfectionner dans cette partie, mais ne sachant comment faire pour cela, les Birmans ont, depuis quelques années, toléré toutes les sectes, et invité toutes les nations à fréquenter leurs ports. Libres des préjugés qui établissent une différence entre les castes, et sous le joug desquels les Indous courbent

si rigoureusement leurs fronts, ils ont permis aux étrangers d'épouser des femmes birmanes, et de jouir dès-lors des mêmes droits qu'eux. Mais leur pays a été tellement épuisé par les guerres soutenues contre les états voisins, et déchiré par des révoltes et des discordes civiles, que le commerce en a été souvent gêné, même totalement interrompu. Alors les commerçans ont vu leurs propriétés quelquefois pillées, et leurs personnes en danger.

Pendant les courts intervalles de repos, des aventuriers obscurs et vomis de toutes les contrées de l'Orient, se sont rendus en foule à Rangoun, où on les a reçus avec une hospitalité généreuse. Ceux qui avoient des talens et de l'activité ont acquis de grandes richesses. Les Parsis, les Arméniens et un petit nombre de Musulmans se sont emparés de toutes les affaires mercantiles, et c'est parmi eux que le gouvernement choisit souvent ceux à qui il confie les emplois qui ont rapport au commerce et aux étrangers, parce qu'il croit que ces emplois seront mieux remplis par eux que par des Birmans. Baba-Schin, né de parens arméniens, devoit à l'étendue de ses connoissances et à sa dextérité dans les affaires, la place importante

qu'il occupoit. Un nommé Jaunsie, qui descendoit d'une famille portugaise très-obscure, et qui dans sa jeunesse avoit été accusé d'être du nombre des pirates qui enlevèrent un navire anglais, étoit à-la-fois intendant du port [1] et receveur des douanes. Il remplissoit ces deux emplois avec beaucoup d'intelligence et de zèle. C'est lui qui a fait paver les rues de Rangoun, et construire plusieurs ponts de bois, ainsi qu'une longue et belle chaussée, sur laquelle les vaisseaux déchargent leurs marchandises, sans avoir besoin d'employer des chaloupes. On doit aussi à ses soins une superbe douane: elle est bâtie de briques et couverte en tuiles; et on peut remarquer que c'est le seul édifice de Rangoun qui ne soit pas en bois. On y a élevé plusieurs estrades en planches, sur lesquelles on place les balles de marchandises.

Malgré l'estime qu'on ne pouvoit s'empêcher d'accorder à Jaunsie, par rapport à son caractère entreprenant et énergique, les Birmans se ressouvenoient, avec une maligne complaisance, de la bassesse de son extraction. Son défaut d'éducation étoit sans cesse l'objet de leurs plaisanteries; car, quoiqu'il habitât

[1] Schaubonder.

le pays depuis quarante ans, et que pendant tout ce tems-là il eût occupé des places dans le gouvernement, il ne savoit ni lire, ni écrire, et il parloit même très-mal la langue birmane. Malheureusement pour nous, quand nous arrivâmes à Rangoun, Jaunsie étoit allé à Ava porter sa recette, ainsi qu'il avoit coutume de le faire tous les ans. S'il eût été à Rangoun, il auroit sans doute engagé les commandans à nous épargner la plupart des désagrémens que nous éprouvâmes.

L'ackawoun Baba-Schin formoit un contraste parfait avec le schaubonder Jaunsie. Baba-Schin avoit des connoissances très-variées, et passoit, parmi les Birmans, pour un des premiers lettrés. Je n'ai vu aucun autre asiatique posséder aussi bien l'histoire politique et la géographie de l'Europe. Il n'y avoit guère de science dont il n'eût une légère teinture ; mais, quoique son savoir lui eût fait obtenir un des premiers emplois, il n'avoit pu lui procurer la confiance publique. Il avoit la réputation de manquer des qualités les plus essentielles.

Indépendamment des employés du gouvernement, plusieurs marchands avoient une grande influence à Rangoun. Un très-riche

Parsi, nommé Baouangie, avoit obtenu que ses marchandises payeroient moins de droits que les autres, en considération de ce qu'il fournissoit tous les ans une certaine quantité de fusils à l'arsénal impérial. Jacob Aguizar, arménien, sur lequel j'avois des lettres de crédit, fesoit un grand commerce de marchandises étrangères. Ces gens-là voyoient d'un œil jaloux toute démarche qui pouvoit tendre à diminuer la source de leurs richesses, et à leur faire perdre le pouvoir absolu qu'ils exerçoient sur tous les marchands et les capitaines qui alloient traiter dans le port de Rangoun; mais la nation qu'ils redoutoient le plus, c'étoit la nation anglaise, parce qu'ils savoient qu'elle pouvoit donner aux Birmans une idée plus juste de leurs propres intérêts, et leur apprendre à traiter directement avec les étrangers.

La crainte et la jalousie avoient donc dès long-temps engagé ces marchands à semer la défiance dans l'esprit des Birmans, et ils leur répétoient sans cesse de se tenir en garde contre la ruse et l'audace des Anglais. Dès qu'ils furent informés de l'envoi d'une ambassade anglaise, ils redoublèrent d'efforts pour exciter les craintes des Birmans; ils

prétendirent que nous ne pouvions avoir que de funestes desseins. Ils tentèrent même d'irriter le peuple contre nous, en alarmant sa superstition et répandant une prophétie qui disoit qu'en moins de douze mois l'étendard anglais flotteroit sur la forteresse de Rangoun.

Ces artifices, qui n'étoient pas nouveaux, n'eurent pas tout le succès que désiroient ceux qui les employoient; mais ils ne furent pas non plus tout-à-fait sans effet sur l'esprit des Birmans. Ainsi il n'est pas surprenant que quoiqu'on nous marquât beaucoup d'égards à notre arrivée, on n'agit pas avec nous très-franchement. On peut croire aussi que les commandans de Rangoun ne savoient pas trop comment ils devoient nous traiter, puisqu'ils n'avoient reçu aucune instruction à cet égard.

Conformément à nos nouveaux arrangemens, M. Wood partit pour Pegu le 30 mars, avec Baba-Schin. La chaloupe dans laquelle ils s'embarquèrent étoit très-grande, et les mettoit parfaitement à l'abri des injures de l'air. Ce jour-là je donnai à dîner aux capitaines anglais qui étoient à Rangoun. Le raywoun ayant appris que je devois trai-

ter ces capitaines, m'envoya une gazelle et une grande quantité de légumes. En même-temps il me fit avertir que comme j'avois promis de partir pour Pegu le lendemain avec la marée du soir, les chaloupes qui devoient me porter seroient prêtes à midi.

Le 31 nous employâmes la matinée à faire les préparatifs de notre voyage. La bonne intelligence dans laquelle nous vivions alors avec le commandant de Rangoun, ne me permit pas de retarder plus long-temps à faire mettre à terre la plus grande partie de mon bagage. Elle fut déposée dans le logement qu'on m'avoit donné, et confiée à la vigilance de trois soldats et de quelques domestiques que je ne pus pas amener à Pegu, parce qu'ils étoient un peu indisposés. Je laissai dans le vaisseau les présens destinés à l'empereur, ainsi que plusieurs choses fragiles qu'on auroit pu briser en les débarquant.

Je rédigeai quelques instructions pour le capitaine Thomas, en lui laissant la liberté d'agir, dans les cas extraordinaires, ainsi que le lui dicteroit sa prudence, sur laquelle je savois bien que je pouvois compter. Je lui recommandai d'user de tous les moyens pos-

sibles pour se concilier la bienveillance des habitans, et pour empêcher que les Européens de son équipage ne se livrassent à cette intempérance qui caractérise les matelots anglais lorsqu'ils vont à terre.

Le raywoun fut exact à envoyer, vis-à-vis de mon logement, les chaloupes qu'il m'avoit promises : il y en avoit trois. Celle qui étoit pour moi ne manquoit d'aucune des commodités dont les Birmans font usage dans ces sortes de bâtimens. Il y avoit trois petits appartemens qui étoient séparés par de belles nattes, proprement attachées à des montans de bambou. Celui du fond étoit tapissé avec une jolie toile peinte. Le seul inconvénient qu'il y eût dans ces chambres, c'est que le plafond en étoit si bas qu'on ne pouvoit pas s'y tenir debout ; mais cet inconvénient, qui paroît très-désagréable à des Européens, n'est rien pour les Asiatiques. Cette chaloupe avoit douze rameurs birmans, qui se servoient de courts avirons à l'anglaise, et qui les manioient avec beaucoup d'adresse.

La seconde chaloupe devoit porter nos soldats et nos domestiques, et la troisième, qui étoit plus petite, servoit de cuisine. Celle qui étoit destinée au docteur Buchanan, n'arriva

qu'à l'entrée de la nuit ; et comme elle étoit beaucoup moins jolie que la mienne, nous jugeâmes que c'étoit pour cela qu'on n'avoit pas voulu les envoyer ensemble.

L'embouchure de la rivière de Pegu [1] n'est qu'à trois milles au-dessous de Rangoun. C'est pourquoi nous attendîmes pour partir que le jusant fût presqu'à sa fin, parce que nous voulions profiter du commencement du flux pour entrer dans la rivière de Pegu. Enfin, à huit heures du soir, nous nous embarquâmes, accompagnés par deux chaloupes de guerre, dans l'une desquelles étoit le nakhaan de Rangoun ; l'autre portoit un officier birman. Le gouverneur nous avoit donné pour interprète un nègre portugais qui parloit l'indou. Nous avions aussi un autre portugais nommé Pauntchou, que j'avois pris à mon service dans l'île d'Andaman, où il étoit venu de Bassien avec une petite pacotille de tabac et d'autres marchandises de peu de valeur. Cet homme me fut extrêmement utile pendant tout le temps de ma mission. Il parloit le birman avec beaucoup de facilité, et l'indou passablement. Je me servois ordinairement de cette dernière langue lors-

[1] On l'appelle aussi la rivière de Syriam.

que je m'entretenois avec des Birmans, et il étoit rare que je n'en trouvasse pas quelqu'un qui l'entendît.

Lorsque nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière de Pegu, nous jetâmes l'ancre, et nous attendîmes plus d'une heure le flux. Dans le temps des hautes marées il court avec beaucoup de violence : mais nous étions dans la saison où elles sont basses ; de sorte que quand nous levâmes l'ancre, nous fûmes obligés de nous servir de nos avirons, encore ne fesions-nous pas plus de quatre heures par mille. Au bout de sept heures, le reflux se fit sentir, et nous amarrâmes nos chaloupes au rivage.

Le 1er. avril, nous nous armâmes chacun d'un fusil, le docteur Buchanan et moi, et nous allâmes nous promener dans la campagne, suivis d'une douzaine de nos gens. Nous marchions dans une plaine immense, parsemée de groupes d'arbres. En quelques endroits l'herbe et les joncs étoient très-hauts et très-épais ; dans d'autres, où on les avoit brûlés, le pâturage paroissoit très-bon. Nous vîmes quelques anciennes rizières et d'autres vestiges de culture qui nous indiquoient que le pays avoit été peuplé; mais

pendant deux heures que nous le parcourûmes, nous ne découvrîmes ni maisons, ni habitans. Long-temps désolé par les dissentions des Birmans et des Peguans, il se ressent encore de tous les maux que lui a faits la guerre.

Nous remarquâmes plusieurs traces d'éléphans sauvages, ainsi que des endroits où la terre avoit été fouillée par des sangliers, et d'autres où des daims avoient fait leurs petits. Nous vîmes le reste de deux gazelles qui avoient été à moitié dévorées par des tigres. Je tirai sur un daim, ainsi que le docteur Buchanan, mais nous ne pûmes pas le tuer.

Les bords de la rivière étoient fort bas des deux côtés, et la terre y sembloit propre à porter de riches moissons; mais entièrement abandonnée par les hommes, elle étoit devenue le paisible domaine des animaux sauvages.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

L'Envoyé anglais arrive a Pegu. — Il assiste a la fête qu'on célèbre tous les ans dans le grand temple de Pegu. — Description de cette fête. — Exercices des Birmans. — L'envoyé anglais est présenté au vice-roi du Pegu. — Vue des personnes envoyées par les différens districts pour assister a la fête. — Grand feu d'artifice. — Conduite décente de la multitude. — Curiosité des Birmans. — Le vice-roi est attentif a procurer a l'envoyé et aux personnes de sa suite tout ce qui leur est nécessaire. — Spectacle. — Comédiens siamois. — Acteur extraordinaire. — Idée de la pièce jouée en présence des anglais. — Les Birmans terminent l'année par une cérémonie purificatoire, a laquelle les anglais prennent part.

Nous nous remîmes en route, dès que la marée nous le permit. Bientôt après nous vîmes à notre droite un village composé d'une vingtaine de maisons. La rivière se

rétrécissoit beaucoup en cet endroit, car elle n'avoit pas plus de quarante pas de large. Ses bords étoient couverts d'arbustes et de grands roseaux. Quand nous eûmes dépassé un second village où il y avoit un corps-de-garde [1], nous vîmes que, des deux côtés de la rivière, le pays étoit cultivé et couvert de villages et de hameaux.

A sept heures du soir nous découvrîmes la ville de Pegu. Nous jugeâmes que nous avions fait environ quatre-vingt-dix milles [2], à cause des sinuosités de la rivière. En droite ligne, la distance de Rangoun à Pegu doit être bien moins considérable.

Nous trouvâmes M. Wood qui nous attendoit dans l'endroit où nous débarquâmes. Le récit qu'il nous fit de la manière honnête dont il avoit été reçu, n'ajouta pas peu au plaisir que nous avions d'être arrivés. Baba - Schin étoit aussi venu au-devant de nous, et nous conduisit avec beaucoup de politesse dans le logement qu'on nous avoit préparé, logement bien plus agréable que celui que nous avions à Rangoun. Il étoit situé sur un terrain plane entre les portes de la nou-

[1] Chokey.

[2] On se dirige presque toujours au nord.

velle ville et la ligne des fortifications de l'ancienne cité. Cette maison, ainsi que presque toutes celles des Birmans, étoit élevée de près de trois pieds au-dessus du sol, et composée de bambou et de nattes. Les joncs quil a couvroient étoient en petite quantité et assez mal arrangés : mais c'est un défaut général, et dont on ne peut s'empêcher d'être étonné, car ces joncs sont très-abondans dans le pays, et on pourroit en faire d'excellens toîts.

Nous avions chacun une petite chambre à coucher, garnie de nattes, sur lesquelles on avoit étendu des tapis. Un grand appartement très-propre nous servoit de salle à manger et de salon de compagnie. De petites maisons séparées avoient été construites pour nos gens, et une palissade de bambou renfermoit le tout, et formoit une cour assez spacieuse. Enfin, nous étions logés aussi commodément qu'on a coutume de l'être dans ces contrées, et nous n'avions pas lieu de nous plaindre, puisqu'on avoit cherché à nous satisfaire.

Peu de temps après notre arrivée, deux officiers du gouvernement vinrent nous rendre visite et nous faire des complimens de la part du maywoun ou vice-roi. Ils ne restèrent

V 2

que peu de temps, parce qu'ils virent que nous nous préparions à faire nos arrangemens pour nous coucher.

Comme notre logement étoit éloigné de près d'un demi-mille de l'endroit où nous avions débarqué, nos domestiques passèrent une grande partie de la journée du 2 avril à charrier notre bagage. L'après dînée, l'officier[1] qui commande après le maywoun, le serée Dogée, ou secrétaire du gouvernement, et Baba-Schin nous firent une visite et prirent le thé avec nous. Ils nous dirent que le vice-roi qui étoit extrêmement occupé des préparatifs de la fête qu'on alloit célébrer, espéroit que nous voudrions bien oublier l'étiquette pour quelque temps, et venir le joindre le lendemain matin au grand temple de Schoe-Madou, pour être témoin des amusemens de la journée. J'acceptai volontiers cette invitation, autant par curiosité que par politesse.

Le 3 avril à huit heures du matin, Baba-Schin et un officier[2] de la maison du maywoun, vinrent nous prendre pour nous conduire au temple. Ils montoient de petits chevaux enharnachés comme ceux dont se ser-

[1] Le chekey du maywoun.

[2] Un ackedou.

vent les rajahs et les zemindars [1] de l'Indostan, et ils en avoient fait mener trois pour nous. Nous déjeunâmes et nous partîmes.

Nous entrâmes dans la nouvelle ville, et après avoir marché plus d'un quart de mille dans la principale rue, nous arrivâmes à l'endroit où une autre rue qui traverse la première, conduit du palais du viçe-roi au temple. Là, nous fûmes arrêtés par un grand concours de peuple, et nous vîmes de chaque côté de la rue une longue file de soldats qui s'avançoit lentement vers le temple. Baba-Schin nous fit placer dans un endroit d'où nous pouvions commodément voir passer ces troupes ; c'étoit la garde du gouverneur. Il y avoit cinq à six cents hommes mal vêtus et mal armés. Plusieurs avoient des fusils qui paroissoient hors d'état de servir. Quelques-uns avoient des sabres, d'autres des lances. L'habillement de toute la troupe n'étoit pas moins varié que son armure. Quelques soldats n'avoient pour tout vêtement qu'une espèce de pagne retroussé. Les autres portoient des habits ou des vestes de velours, de drap ou de tout autre étoffe, se souciant fort peu que ces vê-

[1] Ce sont les possesseurs des souverainetés et des fiefs de l'Indostan.

temens fussent trop larges ou trop étroits, trop courts ou trop longs. C'étoit une parure; et la parure quelle qu'elle soit plait beaucoup aux Birmans. Il y en avoit qui étoient coiffés avec des chapeaux hollandais, bordés en or; et d'autres ne portoient que des formes de chapeaux sans bords.

Les officiers qui, pour la plupart étoient des chrétiens d'origine portugaise, avoient une mine encore plus grotesque que les soldats.

Les premiers personnages d'un rang distingué que nous vîmes passer, étoient trois enfans du vice-roi, que des hommes portoient à califourchon sur leurs épaules. Il y avoit deux garçons dont l'aîné n'étoit âgé que de huit ans, et une fille de cinq ans. Cette dernière, née de l'épouse actuelle du maywoun, étoit seule légitime. Les deux garçons avoient pour mères des concubines.

Le vice-roi suivoit de près ses enfans. Il étoit monté sur le cou d'un superbe éléphant, qu'il conduisoit lui-même. Son habillement étoit noble et riche. Il avoit une robe de velours noir galonnée en or, et à longues manches, et il étoit coiffé d'un bonnet de la même étoffe, richement brodé, et dont la pointe

étoit très-élevée. A sa suite marchoit un grand nombre d'éléphans magnifiquement enharnachés. Comme nous n'avions pas encore été présentés au vice-roi, il passa devant nous sans nous saluer. Quand il fut arrivé près des marches qui sont à l'entrée du temple, et qu'il voulut mettre pied à terre, son éléphant s'agenouilla. Les éléphans qui le suivoient s'agenouillèrent aussi, et tout le peuple s'assit sur ses talons. Le vice-roi monta les marches, ôta sa chaussure et fit le tour du temple. Il n'avoit pas même son parassol, par respect pour la sainteté du lieu.

Après cette cérémonie, il s'avança vers le lieu destiné aux amusemens. C'étoit un théâtre élevé dans un coin de la place, au milieu de laquelle étoit le temple. Il formoit un carré d'environ cinquante pieds, et des deux côtés opposés il y avoit une grande salle ouverte. Le tout étoit sous une couverture plate, faite avec de légers roseaux et du chaume, et supportée par des poteaux de bambou. A l'extrémité d'un des salons, il y avoit un superbe dais, sous lequel étoit un siége pour le maywoun et ses trois enfans ; et plus bas on avoit mis un banc pour les principaux officiers de la cour du

maywoun. A la gauche du théâtre, un dais et un siége semblables à ceux du vice-roi, étoient préparés pour le maywoun de Martaban, qui s'étoit arrêté à Pegu en allant prendre possession de son gouvernement. Vis-à-vis de lui on voyoit les siéges destinés aux anglais. Ils étoient couverts de superbes tapis, mais il n'y avoit point de dais.

Les amusemens de cette journée consistèrent en des combats à la lutte et à coups de poing. On avoit couvert l'arène d'un sable humide, afin qu'en tombant les combattans ne se fissent pas de mal. Les lutteurs déployèrent beaucoup d'adresse; un sur-tout. petit, mais robuste, se distingua singulièrement par sa force et son agilité. On nous raconta que dans d'autres occasions il avoit tué deux athlètes. Cette fois-ci, le premier champion qui le défia et qui étoit beaucoup plus grand que lui, fut bientôt renversé la tête la première, et, comme l'observèrent les spectateurs, cruellement blessé. Plusieurs autres méritèrent d'être applaudis; mais ceux qui combattirent à coups de poing, ne nous parurent pas très-habiles, encore qu'ils parassent non-seulement avec le bras, mais avec l'épaule et le genou. Les combats ne

duroient pas long-temps. Dès que le sang couloit, on s'arrêtoit, et le maywoun n'attendoit même pas toujours qu'il y eût du sang répandu pour les faire cesser.

A la fin de chaque combat, les champions s'avançoient jusqu'auprès du siége du maywoun, et se prosternoient le front contre terre; en même-temps ils recevoient chacun deux pièces de toile de coton qu'un officier leur étendoit sur les épaules, et qu'ils emportoient en se traînant sur leurs genoux et sur leurs mains, jusqu'à ce qu'ils se fussent perdus dans la foule. Dès qu'un combat avoit cessé, deux nouveaux champions entroient dans l'arène. Ces exercices durèrent trois heures, et quand ils finirent, nous étions déjà las de les regarder.

Avant que nous quittassions nos siéges, le vice-roi nous fit servir du thé et des confitures en abondance. Nous nous retirâmes sans cérémonie, et nous rentrâmes chez nous à quatre heures après-midi, accablés par la chaleur qui étoit excessive.

Dans la matinée du 4 avril, le vice-roi nous envoya un messager pour nous annoncer qu'il nous donneroit ce jour-là audience. Baba-Schin vint peu de temps après nous offrir de

nous servir d'introducteur. A l'heure qui nous avoit été indiquée, nous montâmes à cheval, et nous marchâmes précédés par nos gardes cipayes et par nos domestiques. Six Birmans marchoient aussi devant nous, portant les présens que je devois offrir au vice-roi, et que j'ai fait connoître en racontant les détails de la première visite que me rendit le gouverneur de Rangoun. Nous nous rendîmes au palais à travers une foule immense de spectateurs attirés par la curiosité.

Arrivés à la première porte, nous entrâmes dans une vaste enceinte faite avec des planches de douze à treize pieds de long et clouées à des poteaux. Le palais étoit bâti au milieu de cette enceinte ; il y avoit aussi quelques petites maisons irrégulièrement placées, où l'on nous dit que logeoient les personnes de la famille du vice-roi.

Avant de monter les premières marches du palais, on nous fit ôter nos souliers, et l'on nous conduisit dans un vestibule où, en tournant à droite, nous montâmes encore trois marches et nous entrâmes dans une grande salle. Nous vîmes beaucoup de personnes rangées de chaque côté de cette salle, et assises sur leurs talons, en attendant l'entrée du vice-

roi. Baba-Schin nous fit asseoir sur de petits tapis qu'on avoit étendus au milieu de la salle, et vis-à-vis d'une étroite galerie d'environ deux pieds d'élévation. Les présens étoient posés devant nous dans des espèces de baquets.

Bientôt le vice-roi entra par une porte pratiquée à l'un des bouts de la galerie : nous ne fîmes aucune salutation parce qu'on ne nous le dit pas ; mais tous les Birmans se prosternèrent ; le vice-roi s'assit. Après un moment de silence je lui adressai la parole par l'organe de Baba-Schin. Je lui dis : — « Le gou-
» verneur-général de l'Inde ayant reçu votre
» lettre amicale, et étant bien persuadé des
» bienveillantes dispositions du gouvernement
» birman envers la nation anglaise, m'a
» chargé de lettres et de présens pour l'empe-
» reur d'Ava, ainsi que de quelques articles
» qu'il se flatte que vous daignerez accepter ».

Je me levai et lui présentai la lettre du gouverneur-général du Bengale. Il la prit, la posa devant lui, et parla de choses indifférentes. Il fut extrêmement poli dans ses expressions et dans ses manières ; mais il évita avec soin de dire la moindre chose qui eût rapport aux affaires ou au but de l'ambassade. Après une demi-heure de conversation assez vague, il

nous invita à voir un grand feu d'artifice qu'on devoit tirer le lendemain, et il se retira sans cérémonie. Alors on nous servit du thé et des confitures. Quand nous en eûmes goûté, Baba-Schin nous mena sur le balcon qui étoit en dehors de la salle, pour voir les différentes personnes qui devoient donner le lendemain les feux d'artifice.

A l'occasion des grandes fêtes, il est d'usage que les différens districts [1] qui ne sont pas trop éloignés de la capitale, y envoient un certain nombre d'hommes et de femmes pour les représenter. Ces députations s'efforcent de l'emporter les unes sur les autres par la beauté des feux d'artifice qu'elles font tirer; et le jour qui précède celui de ce spectacle, elles passent l'une après l'autre devant le palais, afin de se montrer au vice-roi et à sa famille.

A la tête de la troupe on voyoit un petit charriot que traînoient quatre buffles, ornés d'une grande quantité de plumes de paon et de queues de vaches du Thibet. Ce charriot portoit les artifices d'une compagnie. A sa suite venoient les hommes de cette compagnie, dansant et poussant de grands cris de joie, et

[1] Les mious.

après eux marchoient leurs femmes chantant en chœur et frappant des mains en cadence. Ces dernières paroissoient être, pour la plupart, des filles de seize à vingt ans; elles étoient grandes, bien faites, mais elles n'avoient ni les traits délicats des filles de l'Indostan, ni le charme des beautés circassiennes. Dans chaque troupe de filles, il y avoit quelques femmes âgées qui, sans doute, étoient chargées de veiller sur leurs jeunes compagnes, mais qui cependant partageoient leur gaîté.

Quand les députations eurent passé, on nous servit de nouveau des rafraîchissemens; après quoi nous retournâmes à notre logement. Il étoit deux heures après midi.

Le lendemain, dès les huit heures du matin, une foule innombrable s'étoit rassemblée entre l'enceinte de la nouvelle ville de Pegu et les murailles de l'ancienne. On avoit élevé au milieu du gazon trois hangars séparés, l'un pour le vice-roi et sa famille, l'autre pour le gouverneur de Martaban, et le troisième pour nous. Les spectateurs couvroient presque la plaine.

Les députations des districts tirèrent l'une après l'autre leur feu d'artifice. Les fusées volantes firent le plus superbe effet; mais c'étoit la

seule chose qu'il y eût de beau. Les cylindres de ces fusées étoient des tronçons d'arbres creux, plusieurs desquels avoient sept à huit pieds de long et deux ou trois pieds de circonférence : on les avoit fortement liés à de gros bambous qui avoient jusqu'à vingt pieds de long. Ils s'élevoient à une prodigieuse hauteur, et en éclatant ils lançoient des feux très-variés et très-beaux.

La clarté du jour nuisoit beaucoup à l'effet de ces feux : mais on avoit choisi cette heure par attention pour le peuple. Pendant la nuit la chute du bois des grosses fusées auroit pu être très-dangereuse ; elle le devint même en plein jour, car un homme fut frappé d'un tronçon d'arbre qui le tua sur la place.

Après le feu d'artifice, chaque députation passa devant le vice-roi au son de divers instrumens ; ensuite elles vinrent en chantant et en dansant vers l'endroit où nous étions.

C'étoit un spectacle non moins agréable que nouveau pour des Européens, que ce concours de toutes les classes du peuple, assemblées pour se livrer à la joie et aux amusemens, sans commettre le moindre acte répréhensible, et sans avoir parmi elles un seul homme qui eût oublié les règles de la tempé-

rance. De quel tumulte, de quelle débauche n'auroit pas été accompagnée une pareille fête dans le voisinage de quelqu'une des villes de la Grande-Bretagne ! Cette réflexion, je l'avoue, est humiliante pour un anglais, quelque fier qu'il soit d'ailleurs du caractère de sa nation.

Pendant quatre jours nous fûmes exempts d'assister à des spectacles et à des cérémonies publiques, et nous eûmes le temps de faire des observations ; cependant le matin notre salon fut presque continuellement rempli de monde, car je reçus la visite de toutes les personnes de distinction qui étoient à Pegu, à l'exception du maywoun, qui, représentant l'empereur, ne rend jamais de visite dans les limites de sa province. Un grand nombre d'hommes et de femmes, cédant à la curiosité, entouroit notre palissade depuis le matin jusqu'au soir. Ceux de la classe mitoyenne entroient ordinairement chez nous, quelquefois après en avoir obtenu l'agrément, et le plus souvent sans le demander. Accoutumés à vivre entr'eux avec une grande liberté, les Birmans ne se font point scrupule d'aller chez des étrangers sans la moindre cérémonie. Il est vrai qu'en revanche ils ne trouvent pas mau-

vais que les étrangers aillent chez eux avec la même facilité. Toutefois ils n'entrent que dans l'appartement où l'on reçoit du monde. Jamais ils ne tentent de pénétrer dans une chambre dont la porte est fermée; un rideau même derrière lequel on se retire, devient pour eux une barrière inviolable, et à peine ils sont dans une maison qu'ils prennent une posture respectueuse.

Ceux qui venoient chez nous commençoient toujours par s'asseoir sur la natte qui couvroit le parquet. Ils ne se mêloient point de ce que nous fesions; ils ne nous demandoient rien; dès qu'on leur disoit de sortir, ils s'en alloient sans paroître mécontens; et je suis persuadé que quand ils auroient pu nous prendre de l'or à notre insçu, ils n'y auroient pas même touché.

Ce qui leur paroissoit le plus singulier dans nos usages, c'étoit notre manière de manger. Le nombre, la variété de nos ustensiles de table, et la façon de nous asseoir, excitoient toujours leur étonnement.

De tous les principaux officiers du Pegu celui qui venoit nous voir le plus souvent étoit le serée Dogée. L'empereur l'avoit nommé premier secrétaire du gouvernement de la province,

province, et troisième juge du tribunal criminel. Il dînoit fréquemment avec nous, et trouvoit fort à son gré notre manière d'apprêter les mets; mais nous ne pûmes jamais le déterminer à boire du vin ni de la liqueur. Il aimoit beaucoup le thé fait à l'anglaise, et il en buvoit une grande quantité; à la vérité cette boisson plaît singulièrement à tous les Birmans.

Quoique, pour nous conformer aux règles de l'étiquette, nous ne pussions pas avoir beaucoup de rapports directs avec le maywoun, cet officier daignoit avoir de grandes attentions pour nous. Il nous envoyoit en abondance du riz, de l'huile, du beurre clarifié[1], des fruits de tamarin confits, et des épiceries pour nos domestiques indiens; et en outre, on m'apportoit chaque jour, de sa sa part, des présens de fleurs et de fruits. Comme la religion des Birmans ne leur permet de tuer, pour manger, que des animaux sauvages, le vice-roi ne nous envoyoit point de viande; mais nos domestiques pouvoient acheter tout ce qu'ils vouloient. Nous avions de la volaille, des chevreaux, du gros gibier: les deux premiers articles étoient même

[1] En langue birmane du *gée*.

très-abondans et d'une qualité supérieure. Le gros gibier étoit maigre, mais d'un bon goût, et nous en fesions de l'excellente soupe. C'étoit principalement de la gazelle : cet animal est commun dans le Pegu.

Deux de mes domestiques, sachant très-bien pétrir, et un autre faire le beurre, nous ne manquions presque jamais de beurre frais ni de bon pain. Nous fesions toujours tuer la nuit ce que nous voulions manger, afin de ne pas blesser les préjugés du peuple au milieu duquel nous vivions : cependant, bien loin de s'offenser mal-à-propos, ce peuple est toujours prêt à montrer de l'indulgence pour les coutumes étrangères.

Le vice-roi fit choisir dans ses haras deux chevaux de race peguane, petits, mais très-jolis et pleins de vivacité ; et il eut l'honnêteté de nous les envoyer avec deux palfreniers pour en prendre soin. Nous fîmes construire une écurie pour ces chevaux dans l'enceinte de notre palissade ; et pendant tout le temps de notre séjour à Pegu, ils nous fournirent le moyen de prendre un exercice agréable.

Lorsque je vis que nous étions si bien traités à Pegu, j'écrivis au capitaine Thomas de venir passer quelques jours avec nous. Il

accepta mon invitation ; et après avoir pris les mesures nécessaires pour que son vaisseau restât en sûreté, et que son équipage ne manquât pas de provisions en son absence, il vint dans une chaloupe que lui fournit l'intendant du port.

L'année solaire des Birmans étoit près de sa fin. Ce peuple consacre ordinairement les trois derniers jours de l'année à des fêtes et à des réjouissances. Le vice-roi nous invita, pour la soirée du 10 avril, à assister à la représentation d'une pièce de théâtre.

Un peu avant huit heures du soir, nous nous rendîmes au palais du vice-roi, accompagnés par Baba-Schin, qui, dans toutes les occasions, fesoit l'office de maître des cérémonies. Le théâtre étoit en plein air, mais parfaitement bien éclairé avec des flambeaux et des lampes. Le vice-roi et sa femme étoient placés sur un balcon du palais ; et nous occupâmes des siéges qu'on avoit mis au-dessous d'eux, et qui étoient élevés d'environ deux pieds, et couverts de tapis. Une foule immense de spectateurs formoit un cercle autour du théâtre.

Dès que nous fûmes assis, la pièce commença. Elle surpassoit de beaucoup les meil-

leurs drames indiens que j'ai vus. Le dialogue en étoit vif, mais naturel ; l'action rapide, mais vraisemblable. Le costume des principaux personnages étoit magnifique et bien assorti aux rôles qu'ils jouoient. L'on me dit que les meilleurs acteurs étoient Siamois, nation qui, moins belliqueuse, moins puissante que les Birmans et les Peguans, a cultivé, avec plus de succès qu'eux, les beaux-arts amis de la paix.

Pendant les entr'actes, un bouffon, vêtu en paysan, amusoit les spectateurs ; et ses discours, ainsi que ses gestes, ses manières et ses changemens de ton, excitoient de grands éclats de rire. Les Birmans aiment beaucoup à voir une personne contrefaire les autres ; et comme ils ont une physionomie très-mobile, ils réussissent eux-mêmes très-bien dans cet art. Un des mimes les plus distingués de Pegu, nous donna un jour chez nous divers exemples de son talent, et nous étonna singulièrement par la vérité et l'énergie avec laquelle il exprimoit les passions. Il passoit rapidement de la douleur au plaisir, de la joie au désespoir, de la fureur à la sensibilité, des éclats de rire aux larmes. Il peignoit la terreur, la colère, et sur-tout la

niaiserie, d'une manière supérieure; et nous jugeâmes tous que si sa destinée l'avoit fait naître dans la Grande-Bretagne, il eût, sans contredit, égalé les meilleurs acteurs du théâtre anglais.

La pièce que nous vîmes réprésenter chez le vice-roi de Pegu étoit, me dit-on, tirée du Ramayan de Balmiec[1], livre que les Indous estiment beaucoup et regardent même comme sacré. On y voyoit Rama combattant contre l'impie Rahouaan, chef des démons[2], pour se venger de l'enlèvement de sa femme Sita, et détruire les effets du pouvoir magique sous lequel Rahouaan la retenoit[3]. Après plusieurs événemens qui intéressoient singulièrement les spectateurs, Rama fut blessé par une flèche empoisonnée. On consulta les sages sur les moyens de le guérir, et ils découvrirent que sur la montagne Indragurry,

[1] Sir William Jones l'appelle Valmiec.

[2] Rakouss.

[3] Les Indous ont deux de leurs principaux dieux auxquels ils donnent le nom de Rama. Le Rama, qui épousa *Sita*, est, disent-ils, fils du Soleil et d'une princesse nommée *Causelya*. On a observé qu'il avoit beaucoup de rapport avec le Bacchus des Grecs. (*Note du Traducteur*).

croissoit un arbre dont la gomme étoit un antidote contre les dangereux effets du poison ; mais cette montagne étoit si éloignée qu'on ne trouvoit personne pour y aller. Enfin, Honymaan [1], chef de l'armée des singes, offrit d'entreprendre le voyage. Quand il fut arrivé à Indragurry, ne pouvant pas reconnoître l'arbre dont on avoit besoin, il sépara la montagne en deux, en mit la moitié sur ses épaules, et l'emporta fort aisément. Par ce moyen Rama fut guéri, l'enchantement de Sita détruit, et la pièce terminée par une danse et des chants de triomphe.

Le 12 avril, dernier jour de l'année birmane, le vice-roi nous invita à aller voir une cérémonie fort gaie qui se pratique dans toute l'étendue de l'empire. Pour laver toutes les souillures de l'année qui finit, et en commencer une nouvelle avec pureté, les femmes birmanes ont coutume ce jour-là de jeter de l'eau sur tous les hommes qu'elles rencontrent,

[1] Les Indous adorent Honymaan sous la forme d'un singe, et c'est un de leurs dieux auquel ils offrent le plus d'hommages. Il n'y a presque point de pagode où l'on ne voye tracée la figure d'Honymaan. Dans la langue des Indous, le nom d'Honymaan signifie un gros singe.

et les hommes ont le droit de leur rendre la pareille. Cela occasionne beaucoup de joie et de divertissement, sur-tout parmi les jeunes filles qui, armées de pots et de grandes seringues, cherchent à mouiller les gens qui passent dans les rues, et rient de bon cœur quand on leur lance quelque potée d'eau.

Cet usage, tout gai qu'il est, n'est jamais accompagné de la moindre indécence, non plus que les autres amusemens des Birmans. On ne jette point de l'eau mal-propre ; un homme n'a pas droit de toucher une femme, mais il peut lui jeter de l'eau tant qu'il veut, si elle a commencé par lui en jeter elle-même. Lorsqu'une femme avertit qu'elle ne veut pas qu'on lui jette de l'eau, c'est signe qu'elle est enceinte, et on la laisse passer tranquillement.

Environ une heure avant le coucher du soleil, nous nous rendîmes au palais du maywoun. Sa femme avoit fait préparer tout ce qu'il falloit pour nous bien arroser. Il y avoit dans la salle d'audience trois grands vases de porcelaine, pleins d'eau, avec des jattes et de grandes cuillers. Quand nous entrâmes, on nous présenta à chacun une bouteille d'eau rose, dont nous versâmes quelques gouttes

dans la main du maywoun, et il les jeta sur sa veste, qui étoit d'une très-belle mousseline brodée. Alors la femme du maywoun parut à la porte, et annonça qu'elle ne vouloit point jeter de l'eau elle-même. Mais sa fille aînée, jolie enfant, portée par une nourrice, tenoit une coupe d'or dans laquelle il y avoit de l'eau-rose et du bois de sandal. Elle en versa d'abord un peu sur son père, et ensuite sur chacun des Anglais qui étoient présens. C'étoit un signal pour que l'eau partît de tous côtés. Nous attendant à cette cérémonie, nous ne nous étions vêtus que de vestes de mousseline Une vingtaine de jeunes femmes, qui étoient entrées dans la salle, inondèrent sans pitié quatre hommes qui ne pouvoient avoir que du désavantage dans un combat si inégal. Le vice-roi eut bientôt abandonné le champ de bataille. M. Wood s'empara d'un des grands vases de porcelaine, et avec ce secours nous nous défendîmes assez long-temps. Les assaillantes paroissoient extrêmement contentes en voyant le désordre où elles nous avoient mis. Enfin, quand tout le monde fut bien fatigué et bien trempé, nous nous retirâmes chez nous pour changer de hardes. Nous trouvâmes en chemin plusieurs jeunes

filles qui auroient volontiers agi avec nous comme les femmes du palais ; mais voyant que nous ne les provoquions pas, elles n'osèrent nous rien faire, parce qu'elles ne savoient pas comment nous prendrions leur badinage. Elles s'en dédommagèrent sur Baba-Schin et ses gens, qu'elles inondèrent sans cérémonie.

Il ne pouvoit y avoir aucun risque pour nous à être mouillés. La température étoit très-favorable à ce passe-temps.

Quand nous eûmes changé de vêtemens, nous retournâmes chez le vice-roi, où nous vîmes un jeu de marionnettes et des danses qui durèrent jusqu'à onze heures du soir.

CHAPITRE V.

La Fête publique finit. — Topographie de l'ancienne ville de Pegu. — Fortifications. — Encouragemens donnés aux Colons. — Description de la nouvelle ville. — Edifices publics. — Crainte des Incendies. —Précautions qu'on prend pour les éviter.—Temple de Schoe-Madou. — Les Anglais rendent visite au Siredaou, chef des Rhahaans, ou Grand-Prêtre du pays. — Triste état des environs de Pegu. — Monastères des Rhahaans. — Manufactures de Pegu. — Officiers du Gouvernement. — Administration de la Justice.—Changement de mousson. — Les Anglais prennent congé du Vice-Roi du Pegu.

Les fêtes et les amusemens publics cessèrent le dernier jour de l'année[1], ce qui nous fit grand plaisir; car, pour y assister, nous

[1] Le 12 avril.

étions souvent exposés à toute l'ardeur d'un soleil brûlant qui, dans cette saison, est très-dangereux. Cependant, quoique depuis midi jusqu'à cinq heures du soir la chaleur fût excessive, les matinées avoient une fraîcheur agréable, et les nuits étoient presque froides.

Je profitois ordinairement du matin pour monter à cheval, ou me promener à pied une couple d'heures dans la ville et dans les environs. Dans ces promenades, je ne fus jamais insulté, ni n'éprouvai jamais le moindre désagrément. J'excitois souvent la curiosité, l'étonnement; mais on ne me montroit ni de l'impolitesse ni du dédain.

J'ai raconté, dans le Précis historique qui précède la relation de mon voyage, les causes de la décadence de l'ancienne ville de Pegu[1]. Les restes du fossé et de la muraille qui l'environnoient montrent encore quelle étoit son étendue. Elle formoit un carré de près d'un mille et demi sur chaque face. Le fossé est comblé en plusieurs endroits, soit par les décombres qu'on y a jetés, soit par l'éboulement de ses propres parois. Cependant on voit encore qu'il ne devoit pas être facile à

[1] Voyez la page 76 de ce volume.

franchir. Je jugeai qu'il avoit eu environ soixante pas de large, et dix à douze pieds de profondeur. Il y avoit encore un peu d'eau en quelques endroits; et l'on m'assura qu'anciennement les plus grandes chaleurs ne la fesoient jamais baisser au-dessous de quatre pieds. La fausse-braye de trente pieds de large, qui étoit en dedans du fossé, ne rendoit pas la forteresse plus difficile à prendre.

Les murailles de Pegu devoient être un ouvrage très-considérable, à en juger seulement par leurs ruines. On ne peut pas dire précisément quelles étoient leurs dimensions; mais je crois qu'elles n'avoient pas moins de de trente pieds de haut sur une base de quarante pieds de large. Elles étoient construites avec des briques et de l'argile. On remarque encore qu'elles étoient flanquées de bastions à trois cents pas de distance l'un de l'autre : il y avoit aussi un parapet de maçonnerie; mais tout cela est tellement ruiné et couvert de tant d'herbe et de ronces, qu'on ne peut en avoir qu'une idée fort imparfaite.

J'ai déjà observé que la ville étoit parfaitement carrée : il y avoit de chaque côté une porte de trente pieds de large; et ces quatre portes, pratiquées précisément au milieu de la

façade, étoient les principales entrées. On traverse encore le fossé vis-à-vis de ces portes, sur une chaussée qui étoit défendue par des retranchemens dont il ne reste plus aucun vestige.

L'intérieur de ces remparts est peut-être ce qui peut donner l'idée la plus frappante de la grandeur abattue, et des ravages que fait la terrible main de la guerre. Lorsqu'en 1757 Alompra s'empara de la ville de Pegu, il en fit raser toutes les maisons, dispersa une partie des habitans, et réduisit les autres en captivité. Les praw [1] nombreux de cette capitale furent les seuls édifices qu'épargna la rage du vainqueur; mais depuis on a négligé tous ces édifices, à l'exception du grand temple de Schoe-Madou.

L'empereur actuel des Birmans, Minderagée-Praw, dont le règne a été bien plus tranquille que celui d'aucun de ses prédécesseurs, a voulu de bonne heure accroître la population de ses états, ainsi que leur étendue, et en perfectionner la civilisation. Il s'est attaché à gouverner ses sujets avec douceur, et à leur inspirer plus d'amour que de crainte. Il a abrogé les loix trop sévères

[1] Les temples.

que les autres princes de sa race avoient portées contre les Peguans. La justice est maintenant rendue avec impartialité, et la seule différence qui subsiste encore entre les Birmans et les Taliens [1], c'est que ceux-ci sont exclus des emplois publics.

Le gouvernement birman n'a rien fait de plus propre à contenir les Peguans sous son joug, que le rétablissement de leur ancienne capitale, et les embellissemens du temple de Schoe-Madou. Minderagée-Praw l'a bien senti. Il a également entrevu quels avantages doivent résulter d'un accroissement de culture et de population; et depuis cinq ans il a donné des ordres pour rebâtir la ville de Pegu, inviter les descendans de ses anciens habitans à venir la repeupler, et concéder des terres dans les environs à ceux qui voudroient les cultiver.

Pour mieux réussir dans ses projets bienfesans, Minderagée-Praw, à la mort du dernier vice-roi du Pegu [2], ordonna à son successeur de quitter Rangoun, et de se fixer dans l'ancienne capitale, qui, par ce moyen, est devenue le siége du gouvernement provincial

[1] Les indigènes de Pegu.

[2] Il mourut il y a près de cinq ans.

des trente-deux districts d'*Henzaouddy* [1].

Ces sages mesures ont eu, en partie, le succès qu'on en attendoit : une nouvelle ville a été bâtie sur les ruines de l'ancienne. Mais Rangoun a tant d'avantages sur Pegu, par rapport au commerce, qu'il n'est pas facile d'engager les riches marchands d'abandonner un des plus beaux ports qu'il y ait au monde, pour aller s'établir dans un lieu où le négoce ne peut jamais être que très-borné, à cause des difficultés de la navigation.

Les habitans de la nouvelle ville de Pegu sont, pour la plupart, des rhahaans, qu'occupe le service des temples, des officiers et d'autres personnes attachées à la cour du vice-roi, et de pauvres familles taliennes qui se croient heureuses de vivre dans le lieu où la ville de leurs pères fut si florissante. Le nombre de tous ces habitans ne s'élève pas à plus de six à sept mille. Ceux qui ont vu Pegu dans le temps de sa première splendeur, sont presque tous morts ; et leurs enfans se trouvent, en grande partie, dispersés dans les provinces de Thongo, de Martaban et de Talaoumeou. Il en est même plusieurs qui habitent le

[1] Nom sanscrit que les Birmans donnent au royaume du Pegu.

royaume de Siam. Cependant il y a tout lieu de croire que la grande vénération que tous les Taliens ont pour le temple de Schoe-Madou, et les encouragemens accordés à ceux de cette nation qui retournent dans leur patrie, feront qu'avec le temps les sages et généreuses intentions du monarque birman seront remplies.

La nouvelle ville de Pegu occupe environ la moitié de l'espace de l'ancienne, et est bâtie sur le même plan. Elle est entourée de pieux de dix à douze pieds de haut ; et du côté du nord et de celui de l'est, elle touche les anciennes murailles. Il y manque encore beaucoup de maisons ; mais on en construit chaque jour de nouvelles. La principale rue traverse la ville de l'est à l'ouest, coupée à angle droit par deux rues moins grandes, qui ne sont pas encore achevées. A chaque extrémité de la principale rue, est une porte par laquelle on entre dans la ville, et qu'on ferme tous les soirs de bonne heure ; après quoi on ne peut entrer ou sortir que par un guichet. A chacune de ces portes est placée une mauvaise pièce de canon. Il y a aussi des soldats armés de fusils ; mais ils ne se mettent jamais en faction, et sont, la plupart du temps, endormis dans leur corps-de-garde. La ville a deux

deux autres petites portes, l'une au nord, l'autre au midi.

Les rues de Pegu sont fort larges, ainsi que celles de toutes les villes birmanes que j'ai vues. La nouvelle ville est bien pavée avec des briques que les ruines de l'ancienne fournissent en abondance ; et de chaque côté des rues il y a un petit canal pour l'écoulement des eaux.

Les maisons de tous les habitans de Pegu et du reste de l'empire birman ont un grand avantage sur celles des Indous ; c'est d'être posées sur des poteaux de bois ou de bambou, dont la hauteur est proportionnée à la grandeur de la maison. Les kioums, ou couvens des rhahaans, et les demeures des personnes de la première classe, sont ordinairement élevées au-dessus du sol de six à huit pieds ; celles des hommes d'un rang inférieur et des moindres paysans ne le sont que de deux ou trois pieds.

A Pegu et à Rangoun les seuls édifices bâtis avec des briques sont les maisons qui appartiennent à l'empereur, et les temples de Gaudma. L'empereur a défendu d'employer des briques pour les demeures des particuliers, parce qu'il craint, m'a-t-on dit, que,

sous prétexte de bâtir des maisons avec des briques, on ne bâtît quelques forteresses qui pourroient être dangereuses au repos de l'état. Les maisons sont toutes construites avec des planches ou des nattes soutenues par des poteaux de bois ou de bambou. La nature de ces matériaux rend les maisons si combustibles que les habitans vivent dans une crainte continuelle des incendies, et prennent toutes les précautions possibles pour s'en préserver. Les toîts sont fort légers; et à côté de chaque porte il y a un long bambou garni d'un croc de fer, pour jeter le toît à bas dès qu'il en est besoin. On se sert d'un autre bambou, au bout duquel est une plaque de terre trouée, de trois à quatre pieds carrés, pour battre le chaume et étouffer la flamme. Presque tous les toîts sont garnis de pots de terre pleins d'eau; enfin, une compagnie d'hommes [1], dont

[1] Ces hommes sont désignés sous le nom de *pagouaats*. Ce sont des voleurs condamnés à perdre la vie, mais dont la peine a été commuée en celle d'être esclaves du gouvernement. Ils ont sur chaque joue un cercle noir qu'on leur a fait en les brûlant avec de la poudre. On leur imprime aussi de la même manière, sur l'estomac, le mot *voleur*, avec le nom de la chose qu'ils ont dérobée. J'en vis un qui avoit les mots : *poutchou khou*; ce qui, en langue birmane, signifie voleur de toile. Ces

l'emploi est de prévenir et d'éteindre les incendies, parcourt les rues pendant toute la nuit.

La demeure du vice-roi, quoique d'une magnificence bien peu proportionnée au rang d'un homme qui représente l'empereur, est pourtant fort belle, en comparaison des autres maisons de Pegu. En la contemplant en dehors, nous jugeâmes qu'elle contenoit plusieurs appartemens, indépendamment de la salle d'audience.

L'édifice de Pegu qui mérite le plus d'attention, est le superbe temple de Schoe-Madou, c'est-à-dire du dieu d'or[1]. (*Voyez Pl. III*).

hommes font la patrouille, et, passé une certaine heure, ils font éteindre tous les feux et les lumières qu'ils apperçoivent. Ils font l'office de gardes, d'huissiers, et même d'exécuteurs publics.

[1] En birman, *schoe* ou *schoue* signifie d'or ou doré; et l'on ne peut douter que *madou* ne soit une corruption de *mahadeva*, ou *deo*. Les Birmans ne purent pas m'expliquer l'étymologie de ce mot. On me dit qu'il signifioit un promontoire, d'où l'on voyoit à-la-fois des terres et des mers. *Praw* signifie seigneur, et on donne toujours cette épithète à un édifice sacré. C'est aussi un titre souverain et sacerdotal, et souvent l'inférieur s'en sert en parlant à son supérieur. L'analogie qui se trouve entre les Birmans et les anciens Egyptiens, relativement à

Ce temple est bâti sur une double terrasse : la première a dix pieds d'élévation au-dessus du sol, et la seconde en a vingt au-dessus de la première ; l'une et l'autre forment un parallélograme. Je les mesurai : je trouvai la première longue de treize cent quatre-vingt-onze pieds sur une de ses faces, et la seconde de six cent quatre-vingt-quatre pieds. Les murs qui soutiennent les côtés de ces terrasses sont très-dégradés. Ils étoient autrefois revêtus de plâtre, sur lequel il y avoit beaucoup de figures en bas-relief. La première terrasse est parsemée des décombres de quelques petits

l'emploi de ce terme et à beaucoup d'autres égards, est très-digne de remarque.

Phra est le nom propre sous lequel les premiers Egyptiens adorèrent le soleil, avant de lui donner le titre emblématique d'*Osiris*, ou auteur du temps. Ils honoroient aussi leurs rois et leurs prêtres du nom de *Phra*.

Dans le premier livre de Moïse, chap. 41, Pharaon donne pour femme à Joseph, la fille de *Potiphera*, ou prêtre d'*On*. — Dans le livre de Jérémie, un roi d'Égypte est appelé Pharaon *Ophra*. — Il est assez vraisemblable que le titre de Pharaon qu'ont successivement porté plusieurs rois d'Egypte, est une corruption du mot Phraw ou Praw, qui signifioit originairement soleil, et s'appliquoit aux rois et aux prêtres, comme représentant sur la terre ce dispensateur de la lumière.

bâtimens ruinés; mais l'autre n'en a point et est fort bien entretenue. Le temple est, sans doute, aussi ancien que les remparts de Pegu; et la terre qui a servi à construire sa double base, doit provenir du fossé qui entoure ces remparts, car il n'y a ni dans la ville, ni dans le voisinage, aucun autre endroit creusé qui pût en avoir fourni la dixième partie.

On monte sur les terrasses par de grands escaliers de pierre dont les marches sont dégradées. On voit de chaque côté des terrasses les demeures des rhahaans, élevées de quatre à cinq pieds au-dessus du sol. Chacune de ces demeures n'a qu'une seule chambre assez spacieuse, construite avec des planches, et couvertes en tuiles; les poteaux qui les supportent sont tournés avec élégance. Il y a dans chaque chambre plusieurs bancs nus sur lesquels couchent les rhahaans. Nous n'y vîmes aucune autre espèce de meuble.

Le temple de Schoe-Madou est une pyramide construite avec des briques et du mortier, dans laquelle il n'y a ni ouverture, ni aucune autre espèce de vide. Il forme à sa base un octogone, et il s'arrondit en s'élevant. Chaque face de l'octogone a cent soixante-deux pieds de large; mais l'immense diamètre

de la pyramide diminue tout-à-coup; aussi un autre édifice qui lui ressemble a été assez heureusement comparé à un porte-voix. (*Voy. Pl. IV*).

A six pieds de hauteur il y a un grand avancement, sur lequel sont posées, à une égale distance l'une de l'autre, cinquante-sept colonnes pyramidales de vingt-sept pieds de haut et de quarante pieds de circonférence à leur base[1]. Au-dessus est un autre avancement qui porte également cinquante-trois colonnes de la même forme et de la même grandeur que les premières.

L'édifice est couvert de moulures en forme de cercle, et à la corniche il y a des ornemens qui ressemblent à des fleurs de lis; au-dessus des dernières moulures sont d'autres ornemens en stuc, pareils au feuillage d'un chapiteau corinthien, et le tout est couronné par un *tée*[2] en fer, surmonté d'une aiguille et d'une girouette dorées.

Le tée se voit sur tous les édifices sacrés qui sont en forme pyramidale. L'inauguration de cet ornement est, ainsi que je l'ai déjà re-

[1] L'auteur mesura une de ces colonnes.

[2] On voit dans le Précis historique, page 162, que le *tée* ressemble à une coupe renversée.

marqué, un acte religieux, solemnel et accompagné de fêtes et de réjouissances. C'est à l'empereur actuel qu'on doit le tée qui orne le temple de Schoe-Madou. Il le fit construire dans sa capitale, et lorsqu'on le plaça, un grand nombre des chefs de la noblesse birmane se rendit d'Ummerapoura à Pegu pour assister à cette cérémonie.

Le tée du temple de Schoe-Madou a cinquante-six pieds de circonférence. Il est supporté par une barre de fer plantée dans la pyramide et attachée par de grosses chaînes qui y sont fixées. Beaucoup de cloches sont suspendues tout autour du tée, et agitées par le vent elles font entendre un tintement continuel.

Le tée est doré, et l'on prétend que l'empereur a l'intention de faire dorer toute la pyramide. Les tées de toutes les pagodes birmanes sont faits comme celui que je viens de décrire, et garnis de petites cloches.

Le temple de Schoe-Madou s'élève de trois cent soixante-un pieds au-dessus de la terrasse où il est placé, et par conséquent il a trois cent soixante-un pieds au-dessus du niveau de la terre.

Dans l'angle de la seconde terrasse, fesant

face au sud-ouest, on a récemment construit deux kioums[1] d'environ soixante pieds de long sur trente pieds de large, et dont le toît, à plusieurs gradins, est supporté par des colonnes. Le plafond d'un de ces kioums est doré et les colonnes sont vernissées : on n'a pas encore achevé de décorer l'autre. Ils sont tous deux construits en bois, et l'extérieur en est sculpté avec beaucoup de soin. Nous vîmes plusieurs figures d'animaux et d'hommes dans des attitudes grotesques, destinées à servir d'ornemens à ces pavillons, mais non encore achevées. Il y avoit, entr'autres, quelques statues de Gaudma, principal objet de l'adoration des Birmans.

Dans chaque coin de la seconde terrasse on a construit un temple qui n'a que soixante-sept pieds de haut, mais qui d'ailleurs est parfaitement semblable au grand. Sur la façade de celui qui est au sud-ouest, on voit quatre figures gigantesques, faites en maçonnerie, et représentant le génie du mal. Elles sont moitié homme, moitié quadrupède, assises et tenant une énorme massue sur leur épaule droite. Ces monstres sont les gardiens du temple. Le pundit qui m'accompagnoit, me

[1] Pavillons pour loger les prêtres.

dit qu'ils ressembloient au rakouss des Indous.

Presqu'au milieu du côté de la terrasse, il y a, sous un dais doré, deux statues en stuc. L'une représente un homme debout, ayant un livre devant lui et une plume à la main : on l'appelle *Thasiami*, c'est-à-dire celui qui écrit les bonnes et les mauvaises œuvres des mortels. L'autre statue représente une femme agenouillée ; c'est *Mahasumdera.* Les Birmans croient qu'elle protégera le monde jusqu'à l'époque où le destin a fixé sa destruction, et qu'alors ce sera elle dont la main puissante brisera la terre et replongera l'univers dans le chaos.

Il y a, dans un petit pavillon qui est dans l'angle de la seconde terrasse, du côté du nord-est, une table de marbre de quatre pieds de long sur trois pieds de large, et verticalement posée. Elle contient une longue inscription, qu'on m'a dit être la liste des dons que les pélerins avoient faits, depuis peu, au temple.

Une galerie couverte règne tout le long de la seconde terrasse du côté du nord. On l'a construite pour servir d'abri à ceux qui viennent de loin porter leurs hommages à Schoe-Madou. Du même côté et tout près du temple

il y a trois grosses cloches, fort bien travaillées, et suspendues entre quatre colonnes, mais à peu de hauteur. Plusieurs cornes de daims sont semées tout autour. Les personnes qu'un zèle religieux attire en ce lieu, prennent une des cornes, et frappent trois fois la cloche et trois fois la terre, de manière que les coups alternent. C'est pour annoncer à Gaudma l'approche d'un de ses adorateurs.

Il y a plusieurs bancs au pied de la pyramide sacrée, sur lesquels les dévots placent leurs offrandes, qui consistent ordinairement en riz bouilli, en amandes de coco frites dans de l'huile, et en confitures. Les corneilles et les chiens sauvages dévorent souvent ces dons à la vue de celui qui les a présentés, sans qu'il ose les en empêcher. Je vis beaucoup de ces offrandes déposées sur les bancs, et l'on me dit qu'on plaçoit de la même manière tout ce qu'on présentoit au dieu.

Indépendamment du grand temple et des quatre qui sont aux coins de la seconde terrasse, il y en a beaucoup d'autres petits et sur cette terrasse et sur l'autre; mais ils tombent en ruine. La terre est parsemée d'images de Gaudma. Un birman qui achète une idole la fait d'abord bénir par les rha-

haans; ensuite il la porte au temple le plus voisin, et il la dépose soit dans un kioum, soit en plein air. Dès ce moment il ne s'embarrasse plus de ce qu'elle devient : il croit que c'est à la divinité à prendre soin d'elle-même.

Quelques-unes de ces idoles sont faites avec du marbre qu'on trouve dans le voisinage de la capitale des Birmans, et qui est susceptible d'un très-beau poli. Il y en a beaucoup en bois doré, et un petit nombre en argent; mais ordinairement celles-ci ne sont ni placées, ni négligées comme les autres. L'argent et l'or ne s'emploient guère que pour faire des dieux domestiques.

On voit sur les deux terrasses plusieurs longs bambous plantés dans la terre, au bout desquels sont des drapeaux blancs et ronds. Ces drapeaux appartiennent aux rhahaans, et désignent la pureté et la sainteté de leurs fonctions. Au-dessus de chaque drapeau est un oie [1], symbole des nations birmane et peguane.

De dessus l'avancement qui est le plus élevé autour du temple de Schoe-Madou, on jouit d'une vue très-étendue et très-pittoresque;

[1] Henza.

mais la campagne qu'on découvre est presque dans son état le plus sauvage : il n'y a qu'un très-petit nombre d'habitans, et à peine y distingue-t-on quelques traces de culture.

Les montagnes de Martaban s'élèvent à l'est ; la rivière de Sitang serpente dans la plaine, et l'œil peut suivre aisément toutes ses sinuosités. A environ quarante milles au nord-ouest, sont les monts Galladzet, où la rivière de Pegu prend sa source, et remarquables par l'insalubrité de l'atmosphère qu'on y respire. De tous les autres côtés où se porte la vue, on n'aperçoit que des plaines immenses entremêlées de forêts et d'eau.

N'ayant pu satisfaire ma curiosité sur l'antiquité du temple de Schoe-Madou, j'allai voir le *Siredaou*, ou principal rhahaan de Pegu. Sa demeure étoit placée au milieu d'un bosquet ombreux de tamarins, à environ cinq milles au sud-est de la ville. Là tout sembloit analogue au grand âge et à la dignité de celui qui y habitoit : les arbres étoient majestueux ; une eau pure couloit dans un joli réservoir ; un petit jardin produisoit des racines et diverses espèces de fruits, et une palissade de bambou défendoit cette retraite contre les attaques des animaux sauvages. Quelques jeunes rhahaans

vivoient auprès du vieillard, et s'occupoient avec zèle à pourvoir à ses besoins.

Quoique très-amaigri, le grand-prêtre paroissoit encore agissant, et conservoit toutes ses facultés intellectuelles. Il me dit qu'il étoit âgé de quatre-vingt-sept ans. Les rhahaans vivent de charités, mais ne demandent jamais l'aumône, ni n'acceptent de l'argent : c'est pourquoi j'offris au vénérable pontife une pièce d'étoffe, qu'il reçut en me comblant de bénédictions.

Le grand-prêtre me dit que pendant les longues guerres qui avoient désolé le Pegu, la plupart des précieuses chroniques concernant ce royaume s'étoient perdues; mais que d'après la tradition, on savoit que le temple de Schoe-Madou étoit bâti depuis 2300 ans, et qu'il avoit pour fondateurs deux frères qui fesoient le commerce et étoient nés dans le district de Tallaoumeou, à une journée de marche à l'est de Martaban. Ces pieux marchands commencèrent par élever un temple, haut seulement d'une coudée birmane[1]. Sigéami, esprit qui préside à l'ordre des élémens et lance la foudre et les éclairs, accrut la hauteur du temple de deux coudées

[1] La coudée birmane a 22 pouces anglais.

dans l'espace d'une nuit. Les marchands l'élevèrent d'une coudée de plus, que Sigéami doubla la nuit suivante. Le temple parvint de cette manière à douze coudées de haut. Alors les marchands n'y ajoutèrent plus rien : mais l'édifice fut successivement élevé par divers monarques peguans, dont les noms se sont perdus avec les registres où ils étoient inscrits, registres qui contenoient aussi l'état de leurs dons. Le grand-prêtre m'assura qu'il ignoroit absolument si quelques monumens authentiques de l'histoire du Pegu avoient échappé à la destruction de cet empire.

L'après - midi je montai à cheval avec le docteur Buchanan, et nous fîmes un mille et demi à l'est des anciens remparts. De ce côté-là les bambous et les ronces croissent sur les bords du fossé ; et le chemin conduit dans un bois où l'on trouve divers sentiers. Nous n'y vîmes d'autre habitation qu'un petit nombre de cabanes éparses et placées au pied de quelques touffes de bambous. Cependant beaucoup de ruines annonçoient que le pays avoit été autrefois très-peuplé. On y voyoit de toutes parts des murs de temples abattus et des monceaux de décombres couverts de moisissure et de lichen. Ces tristes monumens

nous donnèrent une idée de l'étendue des anciens faubourgs de Pegu, mais c'étoit tout ce qui en restoit [1]. Il n'y avoit ni jardins, ni clôtures. Les sentiers, où l'on voyoit l'empreinte des pas du bétail, nous firent juger que, plus loin, la campagne devoit être plus habitée et mieux cultivée.

A notre retour nous trouvâmes M. Wood qui, dès la pointe du jour, étoit parti pour la chasse avec ses domestiques et quelques guides birmans. Il avoit traversé la rivière, et vu sur la rive occidentale un petit village avec de beaux champs de riz, qui s'étendoient à l'ouest. Au-delà de ces champs, il étoit entré dans un bois touffu, où il ne croissoit que des bambous et des trompettes [2]; et il y avoit traversé un espace de neuf à dix milles sans trouver la moindre habitation. Quelques pigeons ramiers et quelques oiseaux aquatiques avoient été le prix de ses peines.

A un mille au sud des murailles de Pegu

[1] L'auteur ajoute qu'ils montroient : *Campos ubi Troja fuit*.

[2] Le trempette est un très-grand arbre, commun dans l'Inde et en Amérique. Son tronc est creux et sans nœud, c'est pourquoi on lui a donné le nom sous lequel il est connu. On s'en sert pour faire des dales et des aqueducs. (*Note du Traducteur.*)

est une plaine fort étendue, couverte d'herbe et de broussailles, mais où il n'y a d'autres arbres que ceux des bosquets sacrés. On y voit un petit nombre de villages, composés de vingt à trente cabanes, et à côté desquels il y a quelques terrains défrichés. Quoique les paysans aient du bétail, ils vivent d'une manière misérable, attendu que leur religion leur défend de manger de la viande, et qu'ils n'osent même presque pas boire du lait. Ils ne se nourrissent que de riz, auquel ils mêlent un peu de sel, de poisson mariné, et d'huile qu'ils extraient d'une graine qui vient dans le pays. Leurs vaches sont très-petites, et paroissent de la même espèce que celles de la côte de Coromandel ; mais leurs buffles sont très-beaux, très-fiers, et bien supérieurs à ceux de l'Inde[1]. J'en vis là, pour la première fois, quelques-uns qui étoient blancs. On s'en sert pour le labourage et pour traîner des chariots qui portent souvent de gros fardeaux, et qui sont fort bien travaillés.

Les bosquets sacrés, dont je viens de faire mention, sont l'asile des rhahaans qui se con-

[1] L'auteur désigne ordinairement sous le nom d'Inde, la seule partie de l'Inde qui est en-deçà du Gange.

sacrent à la retraite, et préfèrent la tranquillité des campagnes, aux embarras et au tumulte des villes. Ils choisissent presque toujours les lieux les plus solitaires, ou des arbres ombreux, principalement le tamarin et le banyan[1], les protégeant contre les ardeurs du soleil. Ils y construisent leurs kioums, et ils y coulent des jours paisibles.

Tous les kioums, soit dans les villes, soit dans les campagnes, servent pour l'éducation de la jeunesse. On y enseigne à lire et à écrire, ainsi que les principes de la morale et de la religion. Les villageois y envoient leurs enfans, qui y sont élevés gratis, sans qu'on fasse la moindre distinction entre le fils du paysan et de celui qui porte le *tsaloë*[2]. Les rhahaans ont un jardin clos, attenant à leurs bosquets. Ils y plantent des arbres fruitiers et y cultivent divers légumes; mais ce qu'on y voit en plus grande quantité, ce sont des patates et des bananes. La charité des gens de la campagne ne laisse pas les rhahaans manquer de riz, ni du petit nombre d'autres articles qui leur sont nécessaires. Exempts de tout intérêt mondain, ils ne se livrent

[1] Le figuier indien.

[2] La chaîne qui distingue les nobles.

point aux occupations ordinaires de la vie. Jamais ils n'achètent, ne vendent, ni ne touchent d'argent.

La principale chose qu'on fabrique à Pegu, est une étoffe de soie et de coton, que les femmes tissent pour leur propre usage et pour celui de leurs maris. Elle est fort bien travaillée; le fil en est très-égal et la trame serrée et forte. Cette étoffe est d'une couleur bigarrée. On n'en fait que ce qu'il faut pour la consommation du pays.

Après le vice-roi, il n'y a à Pegu que trois hommes que leurs emplois mettent au rang des personnes de distinction. Ces hommes sont le raywoun, le chekey et le seré Dogée. Le premier est un vieillard de soixante-dix ans, mais encore plein de vigueur et d'activité. Il s'est signalé dans les guerres des Birmans, et la place qu'il occupe est la récompense de sa valeur. Il a aussi le privilége de se décorer d'un ornement militaire: il peut porter un casque doré, qui est fait comme un bassin ovale; mais il ne le met que dans les grandes cérémonies; et comme il est fort maigre, il ressemble alors au fameux chevalier de la Manche, coiffé de l'armet de Mambrin.

Le chekey est un homme entre deux âges, replet et d'un esprit assez lourd. Le seré Dogée, avec qui nous étions liés d'amitié, n'a qu'une quarantaine d'années, mais il est cruellement affecté d'un rhumatisme. Les attentions assidues qu'il eut pour nous, nous furent non moins agréables qu'utiles. Peut-être étoient-elles dictées par la politique, mais elles nous parurent parfaitement désintéressées. Je lui fis, un jour, le mince cadeau d'une pièce de mousseline, d'une pièce d'étoffe de soie et de quelques aunes de drap, qu'il reçut en me disant qu'il acceptoit ces choses, non par rapport à leur valeur, mais comme une marque de ma bienveillance. Une autre fois qu'il étoit venu me voir avec sa fille, qui n'étoit âgée que de six ans, je fis des amitiés à l'enfant, et je dépliai une pièce de satin du Bengale que je mis sur ses épaules, de la même manière que les Birmans lorsqu'ils font des dons à leurs inférieurs. Le père me remercia affectueusement; mais il me rendit la pièce de satin, en disant qu'il ne vouloit pas que je pusse croire qu'il m'avoit mené sa fille dans l'intention d'extorquer un présent. Il ajouta que si j'étois disposé à donner ainsi à tous ceux qui viendroient me

voir, bientôt il ne me resteroit rien. J'essayai de vaincre sa délicatesse, mais cela me fut impossible.

Les trois officiers dont je viens de parler remplissent les fonctions de magistrats. Ils ont chacun leur département, et jugent chez eux les affaires de peu de conséquence. Les procès importans, soit civils, soit criminels, s'instruisent publiquement et avec une grande solennité. Alors les trois officiers se rassemblent et forment un tribunal qui siége dans le rhoum. Ils écoutent les parties, interrogent les témoins, prennent les dépositions par écrit, et les envoient au maywoun, qui représente le roi. Ils lui font, en même-temps, passer leur opinion ; et le maywoun est le maître d'y donner son assentiment ou de l'infirmer. Lorsqu'un homme est convaincu d'un crime capital, le maywoun a également le droit de le faire mettre à mort ou de lui laisser la vie. On ne peut pas appeler du jugement du maywoun, excepté lorsqu'on a été revêtu d'un emploi public. Dans ce dernier cas, l'instruction du procès est envoyée au conseil d'état, qui la soumet à l'empereur; et d'après la loi, l'empereur prononce l'arrêt.

Quand nous eûmes passé près de trois se-

maines à Pegu, et vu toutes les choses remarquables qui, dans une ville si nouvellement sortie du sein des ruines, ne pouvoient être en très-grand nombre, nous songeâmes à retourner à Rangoun. De gros nuages et un horizon sombre nous annonçoient les approches de la mousson du sud-ouest. Nous attendions à chaque instant le messager qui devoit nous apporter les ordres de l'empereur, relativement à la continuation de notre voyage; nous avions en outre plusieurs arrangemens à faire avant de nous rendre à la cour; enfin, tout nous pressoit de quitter Pegu.

Je fis part de mon intention au vice-roi; et ayant résolu de prendre congé de lui le 25 avril, je me rendis chez lui en cérémonie. Après nous être entretenus une demi-heure assez gaîment, il me demanda avec beaucoup de gravité si, moi et mes compagnons de voyage, nous étions contens de l'accueil qu'il nous avoit fait, et de la manière dont il nous avoit traités. Je l'assurai que nous étions parfaitement satisfaits à cet égard. Je lui témoignai ma reconnoissance de toutes ses honnêtetés, et je lui dis que j'oserois désormais compter sur son amitié. Cet aveu parut

lui faire beaucoup de plaisir. Ensuite il essaya obligeamment d'excuser les commandans de Rangoun, au sujet des désagrémens que nous avions essuyés à notre arrivée, et qu'il attribua uniquement à l'embarras de savoir comment on se conduiroit avec nous. Enfin, nous nous séparâmes très-contens l'un de l'autre.

Ce que je dis, en cette occasion, au maywoun, n'étoit pas un compliment vague et non mérité. Quoiqu'il eût pu quelquefois faire trêve à la dignité ostentueuse qu'il conserva dans toutes nos entrevues, il est certain qu'il ne manqua jamais de politesse envers nous. Ses attentions à nous procurer les choses qui pouvoient nous être agréables, furent toujours les mêmes; et durant tout le temps de notre séjour à Pegu, la civilité de ceux qui dépendoient de lui, c'est-à-dire, de tous les habitans, ne se démentit pas un seul instant.

CHAPITRE VI.

DÉPART DE PEGU. — VILLAGE DE DIZA. — ABONDANCE DE GIBIER. — BUFFLES. — ANTIPATHIE DE CES ANIMAUX POUR LA COULEUR ROUGE. — TIGRES ET ÉLÉPHANS SAUVAGES.- RETOUR A RANGOUN.- ERREUR DES GÉOGRAPHES CONCERNANT LA POSITION DE PEGU. — L'AMBASSADE ANGLAISE EST LOGÉE EN DEDANS DES FORTIFICATIONS DE RANGOUN. — DÉFIANCE DES PRINCIPAUX HABITANS DE RANGOUN. — DESCRIPTION DE RANGOUN. - UN MISSIONNAIRE ITALIEN COMMUNIQUE AU MAJOR SYMES QUELQUES OBSERVATIONS INTÉRESSANTES. — DÉTAILS SUR LES CARAÏNERS.

LE capitaine Thomas et le docteur Buchanan partirent de Pegu le 21 avril, avec une partie de nos domestiques et de notre bagage. M. Wood et moi, nous nous embarquâmes le 26, après-midi, accompagnés par le nakhaan, deux officiers inférieurs, et l'interprète public. Ceux de nos domestiques qui étoient

restés, nous suivirent dans une chaloupe particulière.

La pluie, qui tomba abondamment pendant la nuit, incommoda beaucoup nos rameurs, et retarda notre marche. Le lendemain matin le temps s'éclaircit ; mais vers midi il redevint très-nébuleux, et tout sembla nous annoncer une nuit orageuse. A deux heures nous abordâmes à Diza, village situé sur la rive orientale; et nous nous logeâmes dans deux maisons commodes que nous trouvâmes vides tout près de la rivière.

Voyant que nos matelots étoient fatigués et que nous ne pouvions pas espérer que la marée de la nuit nous portât à Rangoun, je jugeai convenable de rester à Diza jusqu'au lendemain.

Peu après notre arrivée dans ce village, le miou-gée, ou chef, vint nous rendre visite. Il m'apprit que, dans cette saison, presque tous les hommes de Diza et des villages voisins, étoient contraints, par le gouvernement, d'aller travailler dans les salines sur le bord de la mer, et que pendant ce temps-là les femmes, les enfans et les vieillards gardoient leurs maisons.

Dans l'empire birman le sel produit un re-

venu considérable au gouvernement. Les paysans d'une partie du Pegu sont obligés de le préparer pendant la saison de la sécheresse ; et dès que la mousson pluvieuse commence ils retournent chez eux, et labourent leurs champs, jusqu'à ce que leurs corvées périodiques les rappellent sur les côtes. Ces corvées durent au moins quatre mois de l'année.

Je demandai au miou-gée de Diza quelles étoient les espèces de bêtes fauves qu'on trouvoit dans son canton. Il me répondit qu'il y en avoit de beaucoup d'espèces, mais que les daims y étoient les plus abondans. Il ajouta que si je voulois prendre mon fusil, il me serviroit de guide, et qu'avant d'aller bien loin, il me montreroit un troupeau de gazelles. J'acceptai son offre avec empressement. Nous traversâmes le village qui contenoit une cinquantaine de maisons, fort propres et assez élevées au-dessus du sol. Les femmes et les enfans accoururent sur leur porte, et ne purent s'empêcher d'exprimer leur étonnement en me voyant ; car un uniforme anglais étoit pour eux un phénomène.

Lorsque nous eûmes marché un mille à l'est de la ville, nous entrâmes dans une vaste plaine, où l'on avoit brûlé les grandes herbes,

pour que la nouvelle pousse fournît au bétail un pâturage plus délicat. Nous ne tardâmes pas à découvrir un troupeau de daims; mais ils étoient tous si farouches, que je ne pus les tirer qu'au hasard ; de sorte que, quoique ma carabine portât fort loin, je ne les atteignis pas. Alors je quittai mon guide et mes domestiques, et fis un très grand circuit pour approcher les daims sans en être aperçu ; et quand je les crus assez à ma portée, je leur tirai un second coup de fusil. Au même instant un troupeau de buffles, appartenant aux habitans du village, paissoit assez près de moi. Tous les buffles levèrent la tête; mais au lieu de s'enfuir, ils parurent prêts à se défendre en cas d'attaque. Je marchai lentement pour m'éloigner, lorsque deux de ces animaux quittèrent les autres, et coururent de mon côté en élevant beaucoup leur tête et frappant l'air de leur queue. Ils ne venoient pas directement, mais ils fesoient un détour, comme s'ils avoient craint de me joindre.

Ces buffles étoient trop près de moi pour que je pusse leur échapper en courant; c'est pourquoi je continuai à marcher d'un pas modéré, et en suivant une ligne oblique, m'arrêtant de temps en temps et me retour-

nant vers eux ; ce qui fesoit qu'ils s'arrêtoient aussi et me regardoient. Mais dès que je recommençois à marcher, ils s'avançoient de nouveau. L'un de ces animaux se trouva un moment si près de moi, que je crus le danger très-grand. J'avois rechargé mon fusil en marchant ; mais je ne voulois m'en servir qu'à la dernière extrémité. A mesure que le buffle approchoit, je me retournois plus fréquemment, ce qui, comme je viens de le dire, l'engageant à s'arrêter, empêchoit qu'il ne m'eût encore atteint. Cependant je m'attendois à tout instant qu'il alloit fondre sur moi, lorsque le miou-gée s'aperçut du risque que je courois. Il se mit à crier de loin et à me faire des signes, en ôtant sa veste de toile de coton bleue, l'élevant en l'air et la jetant à ses pieds. Je compris sans peine ce qu'il vouloit dire. Tout en me reculant j'ôtai mon habit d'écarlate et je le jetai, ainsi que mon chapeau, au milieu de quelques touffes de grandes herbes. Aussitôt le buffle cessa de me poursuivre ; et, en paissant tranquillement, s'en retourna du côté de son troupeau.

Cette aventure prouve que le buffle a, pour la couleur rouge, une antipathie décidée. Lorsque je rejoignis le miou-gée, il paroissoit

non moins effrayé que moi du danger que j'avois couru ; et il me dit que s'il m'étoit arrivé quelque malheur, on n'auroit pas manqué de l'en punir, parce qu'il répondoit de moi sur sa tête.

L'intérieur du pays étoit, jusqu'à une très-grande distance, dépouillé d'arbres et de broussailles. Mais les bords de la rivière au nord et au sud étoient couverts d'arbustes et de haliers, qui touchoient presque le village, et dans lesquels, me dit-on, il y avoit beaucoup d'oiseaux de *jungle* [1] et de paons. Mon guide me pria de ne point y entrer, parce qu'il y avoit beaucoup de tigres. Il m'assura que ces animaux rôdoient toute la nuit autour du village, et dévoroient tous les chiens qu'ils pouvoient attrapper ; mais qu'ils n'osoient pas attaquer les buffles. Effectivement un buffle paroît bien en état de résister à un tigre, et est presqu'aussi farouche.

Les habitans de ce canton se plaignent aussi beaucoup des dégâts que leur font, dans la saison des pluies, les éléphans sauvages

[1] Ces oiseaux sont très-connus des chasseurs de l'Indostan. Ils diffèrent peu du chapon pailler, excepté que les sauvages ont le dessus du corps d'un rouge brun, et la gorge et les jambes noires. Leur chair est très-délicate.

qui abondent dans une forêt située à douze milles au nord - est de Diza. Des troupeaux nombreux de ces énormes animaux viennent dans les champs de riz et de cannes à sucre, qu'ils ravagent souvent tout entiers; et alors les malheureux cultivateurs perdent en un seul jour tout l'espoir de l'année.

Le 28 avril, à la pointe du jour, nous profitâmes du reflux pour partir de Diza. A dix heures nous arrivâmes à Rangoun, et nous débarquâmes au-dessus de la ville, vis-à-vis de notre logement. Baba-Schin, qui n'étoit parti de Pegu que long - temps après nous, mais qui avoit voyagé toute la nuit, arriva à-peu-près comme nous.

Combien il est déplorable que le pays dont je viens d'esquisser le tableau, et qui est un des plus beaux et des plus habitables du globe, soit en grande partie désert, tandis que tant d'hommes sont condamnés à traîner une vie languissante dans des climats insalubres, ou à arracher par des efforts continuels, à une terre avare, d'insuffisans moyens d'existence! Les habitans des îles de Nicobar, dont les jambes enflées et le corps débile prouvent qu'ils respirent une atmosphère empoisonnée, pourroient être heureusement transplantés au

Pegu, et y devenir une partie utile de la grande société. Ils y jouiroient d'un climat sain ; ils s'y procureroient tout ce qui leur seroit nécessaire, et ils contribueroient à subvenir aux besoins des autres. Mais il faut que l'empire birman jouisse d'une longue paix, pour que la population du Pegu redevienne aussi nombreuse qu'elle le fut autrefois. Certes, si cela arrive, cette province pourra être comptée parmi les plus florissantes et les plus délicieuses contrées de l'orient.

Quoique les observations d'après lesquelles on a placé sur les mappe-mondes la ville et la rivière de Pegu, soient probablement les meilleures qu'on a pu jusqu'à présent se procurer, il s'en faut de beaucoup qu'elles soient exactes. La rivière de Pegu est appelée par les gens du pays *Bagou-Kioup* [1]. Elle n'est navigable que jusqu'à quelques milles au nord de Pegu, encore ne doit-elle cet avantage qu'aux marées. Mais quoiqu'elle se ressente de l'influence des marées, elle ne communique avec la mer que par la rivière de Ran-

[1] Ces mots signifient ruisseau de Pegu. Ils servent à distinguer la rivière à laquelle on les applique de celle dont elle est une affluente, et qu'on nomme *Mioup*, c'est-à-dire, rivière.

goun ; et dans la belle saison le reflux la met presqu'à sec. Il paroît que les géographes ont pris cette rivière pour celle de Sitang, qui coule à quinze milles à l'est de Pegu. La rivière de Sitang a son embouchure dans la mer; elle a beaucoup d'eau, et décrit, en partie, le cours qu'on donne sur les cartes à la rivière de Pegu.

La position géographique que les premiers voyageurs ont assignée à la ville de Pegu, n'est pas non plus d'accord avec les dernières observations. M. Wood, qui est bon astronome, et à qui les excellens instrumens n'ont pas manqué, place Pegu par les 17° 40′ de latitude nord, c'est-à-dire, plus de quarante milles géographiques au sud de l'endroit où on l'a mise sur la carte.

La différence de la longitude est moindre que celle de la latitude. D'après diverses observations de l'immersion et de l'émersion des satellites de Jupiter, M. Wood détermina la longitude de Pegu par les 96° 11′ 15″ à l'est du méridien de Greenwich, c'est-à-dire, vingt-deux milles plus à l'ouest qu'on ne l'a prétendu jusqu'à présent. C'est cette erreur qui peut avoir été cause qu'on a pris la rivière de Sitang pour celle de Pegu. Tout ce qu'on

a publié sur la géographie de ce pays est imparfait, et quelquefois absolument inexact.

Le mauvais état du logement qu'on nous avoit donné à notre arrivée à Rangoun, et sa situation désagréable, nous en fesoient désirer un plus commode et moins éloigné de la ville. Une bonne intelligence étant enfin rétablie entre le gouvernement de Rangoun et nous, le raywoun ne s'opposa point à ce que nous logeassions dans l'endroit qui nous conviendroit le mieux. Nous jugeâmes que dans l'enceinte qu'on appelle le fort de Rangoun, nous serions plus commodément qu'ailleurs. En conséquence j'y louai deux grandes maisons, l'une pour moi et les personnes attachées à la légation, l'autre pour nos domestiques. Ces maisons étoient en bois, et assez bien distribuées, mais mal adaptées au climat, parce qu'elles étoient très-closes et couvertes avec des tuiles qui conservoient long-temps la chaleur du soleil et la renvoyoient ensuite dans les appartemens. Cependant c'étoient les meilleures que nous eussions trouvées.

Délivrés de la contrainte où nous étions avant d'aller à Pegu, nous pûmes nous occuper à connoître Rangoun et à visiter tout ce qui méritoit d'y être remarqué. Mais malgré

malgré la liberté dont nous jouissions à cet égard, je trouvai dans les habitans de Rangoun les plus en état de m'instruire sur leur pays, une grande répugnance à satisfaire ma curiosité. Ils ne refusoient pas précisément de répondre à mes questions, mais ils l'évitoient autant qu'ils pouvoient. Cette conduite, je l'avoue, m'affligea plus qu'elle ne me surprit. Elle étoit l'effet d'une défiance naturelle, que je ne crus pas devoir augmenter en cherchant à prendre trop de renseignemens sur la statistique du pays et sur son administration.

La prospérité du commerce et l'accroissement de population qui en est la suite nécessaire, font que la ville de Rangoun s'étend beaucoup au-delà des limites marquées par son fondateur Alompra. Elle a un mille de long sur le bord de la rivière, et tout au plus un tiers de mille de large. La cité, que les Birmans appellent le *Miou*[1], est carrée et environnée d'une haute palissade. Il y a, du côté du nord, un assez mauvais fossé, sur lequel on a jeté un pont de bois. Du même côté il y a deux portes; mais chacun

[1] Le mot *Miou* s'applique tantôt à une ville, tantôt à un district.

des autres côtés n'en a qu'une. On a élevé en plusieurs endroits, en-dedans de la palissade, des gradins sur lesquels les soldats se placent pour pouvoir, en cas d'attaque, tirer sur l'ennemi. Du côté du sud, c'est-à-dire en face de la rivière qui coule à environ vingt à trente pas de la palissade, on a construit des baraques et trois quais avec des grues pour décharger les marchandises.

Une batterie de douze pièces de canon de six et de neuf livres de balle, commande la rivière; mais les canons et les affûts sont en si mauvais état, qu'ils ne pourroient pas être d'un grand secours pour défendre la place. A côté du principal quai, deux maisons de bois, assez jolies, servent de Bourse. Les marchands s'y rendent le matin avant l'heure de la chaleur, ainsi que le soir, pour causer et traiter d'affaires.

Les rues de Rangoun sont étroites et bien moins belles que celles de Pegu ; mais elles sont propres et bien pavées. Des canaux y servent à l'écoulement des eaux de la pluie, et sont couverts de madriers, pour ne pas gêner les communications. Les maisons sont, ainsi que dans les autres villes birmanes, élevées de quelques pieds au-dessus du sol;

les petites sur des bambous, les grandes sur de grosses pièces de bois.

Tous ceux qui composent le gouvernement de Rangoun, les marchands les plus riches, et généralement toutes les personnes de considération, demeurent dans l'intérieur du fort; les charpentiers de vaisseau, et tous les gens d'une classe inférieure habitent les faubourgs. Il y a dans ces faubourgs une rue à laquelle on a donné le nom de *Tackally*, qui est toute entière habitée par les filles publiques; car on ne leur permet pas de loger dans l'enceinte des fortifications.

On laisse les cochons parcourir, à leur gré, les rues de Rangoun. Ces animaux, qu'on regarde, avec raison, comme immondes, n'appartiennent à aucun habitant en particulier. Ils servent le public, et tenant lieu de boueurs, passent sous les maisons pour dévorer les ordures.

On voit aussi dans les rues de Rangoun une immense quantité de chiens, car les Birmans les aiment beaucoup. Ces chiens sont d'une petite espèce, mais extrêmement bruyans. Dès que nous mettions le pied hors de chez nous, les habitans en étoient avertis par les aboiemens de ces importuns animaux.

Les principaux officiers du gouvernement de Rangoun me rendirent successivement visite. Mais malgré leur honnêteté, ils montroient toujours, dans leurs manières et dans leur langage, la plus grande réserve. Baba-Schin étoit le seul avec qui nous communicassions familièrement ; et c'étoit par son canal que nous recevions les choses dont nous avions besoin. La conduite des autres membres du gouvernement m'engagea à prier M. Wood de retarder les observations astronomiques qu'il se proposoit de faire. Je différai aussi d'employer mon dessinateur, jusqu'à ce que les Birmans se fussent assez accoutumés à nous voir, pour que nous ne fussions plus l'objet de leurs soupçons.

L'un des étrangers qui vinrent nous voir à Rangoun, étoit un missionnaire italien, nommé Vincento San Germano. Il avoit été envoyé au Pegu par la congrégation de la Propagande, et il y étoit depuis plus de vingt ans. C'étoit un homme sage et très-intelligent. Il parloit et écrivoit la langue birmane avec beaucoup de facilité ; et il jouissoit d'une grande considération parmi les gens du pays, à cause de la douceur de son caractère et de la sainteté de sa vie. Les chrétiens catho-

liques de Rangoun sont les descendans des anciens colons portugais. Ils sont nombreux, et en général fort pauvres. Mais malgré leur indigence, ils ont bâti une chapelle, ainsi qu'une petite maison pour loger leur curé. Cette maison, située à un mille de la ville, est assez jolie et a un jardin clos. Le curé vit du produit de son jardin et des dons volontaires de ses paroissiens. En retour, il apprend à lire et à écrire à leurs enfans, les instruit des principes de la religion catholique, et dit la messe deux fois par jour.

Ce bon prêtre m'apprit des choses très-curieuses sur le Pegu. Il me parla d'une nation singulière qui, quoiqu'originaire de ces contrées, paroît être d'une race différente des autres indigènes. Les gens de cette nation sont connus sous le nom de Caraïners, ou Carianers. Il sont répandus dans plusieurs provinces, et principalement dans celles de Dalla et de Bassien. Il y en a aussi plusieurs familles dans les districts voisins de Rangoun.

Les Caraïners ont des mœurs fort simples, et une religion analogue à leurs mœurs. Ils parlent une langue différente de celle des

Birmans. Ils mènent une vie pastorale et agricole, et ils sont extrêmement laborieux. On ne voit pas s'établir dans leurs villages des gens qui ne sont pas de leur nation. Ils n'habitent point les villes, ni ne s'allient avec des personnes d'une autre race que la leur. Fesant profession de vivre en paix avec tout le monde, ils ne prennent jamais les armes, ni ne se mêlent des querelles du gouvernement; ce qui les oblige nécessairement d'être toujours soumis au parti qui s'empare du pouvoir. Leur principale et presque seule occupation, est de travailler à la terre et d'élever des troupeaux et de la volaille. Ils excellent, sur-tout, dans l'art de cultiver les jardins. C'est à eux qu'on doit une grande partie des provisions qui se consomment dans le pays. Depuis quelques années les Birmans étant devenus les grands propriétaires des terres, ont opprimé les Caraïners, dont un grand nombre s'est retiré dans les montagnes de l'Arracan.

Les Caraïners n'ont point de loix écrites; mais ils se gouvernent d'après les maximes d'une jurisprudence traditionnelle. Quelques-uns d'entr'eux apprennent à parler la langue birmane; mais il en est fort peu qui sa-

chent la lire et l'écrire, encore n'est-ce que très - imparfaitement. Les Caraïners sont doux, timides, bienfesans, et extrêmement hospitaliers.

FIN DU PREMIER VOLUME.

612265


TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Premier Volume.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

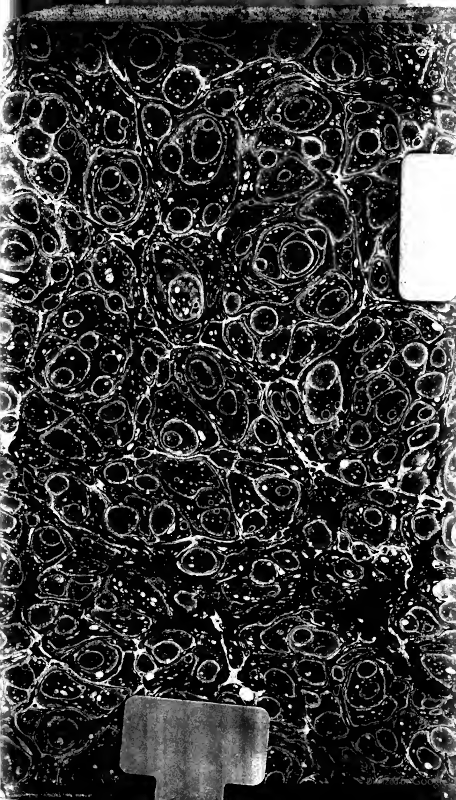
CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.



Digitized by Google


Digitized by Google



Digitized by Google